6e ANNÉE. N° 69 NOUVELLE SÉRIE 1er JUIN 1919

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE

RÉDACTION & ADMINISTRATION
35 & 37, RUE MADAME, PARIS, VIe. FLEURUS 12-27

LE NUMÉRO : FRANCE : 2 FR. 50. — ÉTRANGER : 2 FR. 80

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

DIRECTEUR : JACQUES RIVIÈRE

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

ÉDITION ORDINAIRE
FRANCE : UN AN : 25 FR. — SIX MOIS : 14 FR.
ÉTRANGER : UN AN : 30 FR. — SIX MOIS : 17 FR.
ÉDITION DE LUXE
UN AN : FRANCE : 60 FR. — ÉTRANGER : 70 FR.

ADRESSER CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION A M. JACQUES RIVIÈRE
ADRESSER CE QUI CONCERNE L'ADMINISTRATION A L'ADMINISTRATEUR

LE DIRECTEUR REÇOIT LE LUNDI ET LE VENDREDI DE 4 H. A 6 H.
L'ADMINISTRATEUR REÇOIT LE MARDI ET LE VENDREDI DE 4 H. A 6 H.

LES OUVRAGES ENVOYÉS POUR COMPTE RENDU DOIVENT ÊTRE ADRESSÉS IMPERSONNELLEMENT A LA REVUE EN DOUBLE EXEMPLAIRE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

LES AUTEURS NON AVISÉS DANS LE DÉLAI DE DEUX MOIS DE L'ACCEPTATION DE LEURS OUVRAGES PEUVENT LES REPRENDRE AU BUREAU DE LA REVUE OU ILS RESTENT A LEUR DISPOSITION PENDANT UN AN

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

La *Nouvelle Revue Française* rompt aujourd'hui le long silence auquel la guerre, en dispersant dès le premier jour ses collaborateurs, l'a forcée.

Ce silence, bien qu'elle ne s'y soit pas délibérément obligée, bien qu'il n'ait pas été de sa part une attitude, elle ne le regrette pas. Entre autres avantages, il aura eu celui de lui permettre un examen de conscience approfondi et une compréhension plus nette des fins qu'elle avait jusque-là poursuivies peut-être un peu à tâtons.

La *Nouvelle Revue Française* a été fondée au début de 1909 par un groupe de sept écrivains : André Gide, Michel Arnauld, Jacques Copeau, Henri Ghéon, André Ruyters et Jean Schlumberger, qu'unissaient, en même temps qu'une étroite amitié, de communes préoccupations esthétiques. A vrai dire, ce ne fut pour annoncer aucun évangile littéraire ni pour proclamer l'avènement d'aucune nouvelle école qu'ils sentirent le besoin de se rapprocher et de créer une revue. Ils avaient passé l'âge des enthousiasmes absolus, et d'ailleurs leur tempérament ne les disposait guère à jamais croire que le Beau se pût enfermer dans une formule exclusive, ni qu'il en pût automatiquement découler. La *Nouvelle Revue Française*,

dans leur esprit, devait être surtout un terrain propice à la création, qu'une critique intelligente maintiendrait constamment ameubli. Plutôt qu'à poser des axiomes et qu'à prescrire des règles, ils songeaient à écarter les broussailles de toute sorte, j'entends les préoccupations d'ordre utilitaire, théorique ou moral, qui pouvaient gêner ou déformer la végétation spontanée du génie ou du talent. Si l'on préfère, ils rêvaient d'établir, dans le royaume de la littérature et des arts, un climat rigoureusement pur, qui permît l'éclosion d'œuvres parfaitement ingénues.

C'est le même programme que se propose aujourd'hui le groupe considérablement grossi, mais toujours pareillement inspiré, des collaborateurs de la *Nouvelle Revue Française*.

La guerre est venue, la guerre a passé. Elle a profondément bouleversé toute chose, et en particulier nos esprits. Elle a remis chacun de nous au creuset et a recomposé à plusieurs d'entre nous une âme véritablement nouvelle. Plus d'un osera lui rester à jamais reconnaissant de l'avoir ainsi comme recommencé sur un nouveau et plus parfait modèle.

Et pourtant, malgré cette refonte morale et psychologique qu'elle nous a fait à tous subir, nous revenons, plus délibérément si c'est possible qu'autrefois, à notre premier dessein. Nous voulons refaire une revue désintéressée, une revue où l'on continuera de juger et de créer en toute liberté d'esprit, non pas « comme si rien ne s'était passé », mais en continuant de n'obéir, dans chaque ordre, qu'à des principes spécifiques.

Si l'on nous demande ce qui peut bien nous encou-

rager dans une intention que certains trouveront peut-être déplacée, c'est, dirons-nous franchement, qu'une telle revue nous apparaît autant que jamais indispensable, c'est que la guerre a pu changer bien des choses, mais pas celle-ci, que la littérature est la littérature, que l'art est l'art. Elle a pu peut-être — c'est à voir — diminuer encore leur importance dans les préoccupations des hommes ; elle n'a pas pu modifier leur essence. Aujourd'hui comme hier, et malgré des millions de morts, il reste vrai qu'une œuvre est belle pour des raisons absolument intrinsèques, qu'on ne peut démêler que par une étude directe, que par une sorte de corps à corps avec elle. Aujourd'hui comme hier, et malgré des monceaux de ruines, il reste vrai que la création artistique est un acte original, que créer c'est peut-être avant tout ne rien sentir, ne rien vouloir d'autre que ce qu'on fait. Aujourd'hui, par conséquent, comme hier, et malgré les scrupules qu'on serait tenté d'éprouver, il reste nécessaire de purifier et de maintenir exempte de toute influence étrangère, l'atmosphère esthétique.

Et après tout, est-ce bien là une entreprise aussi intempestive qu'il peut sembler au premier abord ? Est-elle dans un antagonisme aussi net qu'on pourrait le croire avec les nécessités et les convenances de notre époque ? Je me demande si l'âge où nous entrons n'a pas besoin au contraire, d'abord, d'une certaine gratuité.

A côté de son action régénératrice, il ne faut pas en effet oublier les méfaits immenses de la guerre. Un des plus graves est peut-être d'avoir préoccupé les esprits ; elle s'est mise à leur dicter toutes leurs

pensées ; ils n'ont plus rien trouvé tout seuls ; ils ont cessé de pouvoir même regarder un objet devant eux ; non pas ce qu'il était, mais ce qu'il devait être : voilà seulement ce qu'ils ont vu.

Tous ont subi ce que Maurras appelle, dans un autre plan, la « mon-archie » de la guerre. Bien plus terriblement que par l'amour, toutes leurs idées ont été tournées dans un seul sens : celui où il fallait s'avancer pour vaincre.

L'instinct de création lui-même, qui est pourtant abrité au plus épais, au plus résistant de l'esprit, a reçu je ne sais quelle obscure déviation ; toutes ses inventions pendant cinq ans ont été viciées dans leur germe. Qui pourrait citer une seule œuvre vraiment ingénue, une seule tige qui soit montée bien droit ?

Notre dessein est de travailler dans la mesure de nos moyens à faire cesser cette contrainte que la guerre exerce encore sur les intelligences, et dont elles ont tant de mal à se débarrasser toutes seules.

Notre tempérament tout d'abord nous y pousse. Dans l'ensemble nous ne sommes pas gens d'action ; nous ne nous entendons pas principalement à vouloir et à obtenir. Si nous sommes doués pour quelque chose, c'est bien plutôt pour penser, pour sentir avec justesse, pour créer avec sincérité. Nous avons traversé la guerre avec un minimum d'ambitions et d'illusions. Nous n'avons jamais été de ceux qui arrangeaient les événements par l'esprit.

Loin de nous la tentation de nous en vanter. Mais nous pensons qu'une telle disposition peut devenir précieuse aujourd'hui qu'il s'agit non plus de vaincre, mais de rendre

à la pensée sa spontanéité et sa pertinence et de reconstruire la vérité. On voit en tout cas comment elle nous dévoue fatalement à lutter contre ce qui subsiste de l'exigence de la guerre sur les esprits.

Mais si notre naturel même ne nous encourageait pas à cette œuvre de redressement des idées, je prétends que le plus étroit patriotisme nous en ferait un devoir. Oui, je le dis parce que je le crois, c'est la France elle-même qui appelle de tous ses vœux, qui réclame, qui nous impose comme premier devoir la détente de l'obligation civique dans l'ordre de la pensée. Elle ne veut plus que son prestige soit la seule raison de toutes les idées que nous formons. Elle ne le veut plus, pour sauvegarder justement son prestige.

Car de quoi a-t-il toujours dépendu si ce n'est de sa faculté de penser et de créer avec désintéressement ? Par quoi la France a-t-elle été grande jusqu'ici dans le monde, si ce n'est par son inégalable, par son invraisemblable, par sa paradoxale sincérité ?

Nous sommes le peuple le plus vrai qu'il y ait sur la terre. On peut nous trouver durs et batailleurs, on peut nous reprocher notre humeur souvent méprisante ou agressive. Mais nous restons insurpassables pour la vérité du sentiment et pour la promptitude de l'expression. Les Russes peut-être ont dit des choses plus basses, plus secrètes que nous n'avons osé ; mais toujours amalgamées avec du mensonge, tout au moins avec du rêve. Notre littérature est la plus pure, la plus décantée de toute hypocrisie qu'aucune nation puisse produire.

C'est pourquoi le joug de la guerre, qui, pour tous les peuples fut pesant à porter, n'en a tout de même écrasé et déformé aucun au même degré que nous. Aucun n'a été par la guerre aussi loin détourné de son génie que nous. Et s'il est vrai qu'on ne prend toute sa grandeur qu'en obéissant à son génie et qu'en épanouissant ses vertus naturelles, il est pressant, pour la plus grande gloire de la France, que nous recommencions à ne plus penser uniquement à cette gloire, que nous ne nous laissions plus obséder par elle et que nous dirigions de nouveau sur le monde un regard parfaitement dépouillé. Pour achever notre triomphe, il importe que nous nous montrions de nouveau capables de nous écouter nous-mêmes, au lieu de tout ce bruit qui se fait hors de nous, et dont le rythme voudrait régler encore celui de nos pensées.

La *Nouvelle Revue Française* veut devenir l'organe spéculatif, au sens le plus général du mot, dont la France a plus que jamais besoin. Elle se propose avant tout, d'attendre et d'accueillir les produits naturels de notre inspiration. On trouvera dans ses pages, le minimum de volonté et d'intention, le maximum de réalité et d'évidence.



Et pourtant il ne faut pas non plus que, par trop d'insistance sur ce point, j'aille faire croire qu'elle répudie toute règle de pensée et qu'elle entend s'interdire toute conception définie et toute prédilection. Des idées spontanées ne sont pas forcément des idées vagues.

L'effort pour ne pas se laisser gouverner par des exigences extérieures n'est pas le renoncement à toute tendance.

Au contraire, dirais-je même. Si nous voulons nous arracher à l'esclavage intellectuel où les événements tendraient à nous réduire, c'est essentiellement pour pouvoir manifester des convictions, des aspirations précises. Rien ne nous est plus étranger que cette indifférence qu'on voit à tant de *recueils*, qui se contentent de recevoir la copie, comme une citerne reçoit la pluie.

Déjà dans le passé, ce qu'on aimait dans la *Nouvelle Revue Française*, c'est qu'à côté d'une parfaite ouverture d'esprit elle savait montrer du goût et des préférences. On lui devinait des opinions. Elle avait des idées de derrière la tête. En même temps qu'elle savait se rendre sensible comme un microphone aux moindres bruissements de la Beauté, tout de même elle la cherchait dans la direction d'où elle devait venir.

Aujourd'hui, plus que jamais, nous avons l'intention de faire œuvre critique, c'est-à-dire de discerner, de choisir, de recommander. Tout au moins en ce qui concerne l'art et la littérature, nos idées sont parfaitement déterminées. Nous pensons apercevoir une direction où l'instinct créateur de notre race, aussi neuf et aussi hardi que jamais, est en train de s'engager.

Nous tâcherons de définir cette direction. Ce ne sera pas l'œuvre d'un jour, car, comme tout ce qui participe réellement de la vie, elle est fort complexe et ne peut être précisée que par touches successives.

Nous essaierons de faire sentir au lecteur que l'âge esthétique qui a commencé avec le Romantisme est aujourd'hui, en fait, et malgré certaines survivances, com-

plètement révolu. Nous ferons apparaître le Symbolisme et tous ses dérivés comme de simples moyens, désormais impuissants, de multiplier *in extremis* les chances de vie du Romantisme et de lui procurer encore quelque temps une sorte de respiration artificielle.

Plus simplement, nous tâcherons de déceler ce qu'il y a de périmé dans la culture des moyens d'expression pour eux-mêmes, indépendamment de leur valeur signifiante, dans les recherches purement musicales en poésie, dans la présentation lyrique des faits, dans la fixation directe des états de la sensibilité, dans la manière, si l'on peut dire, globale d'exprimer la réalité psychologique.

Nous dirons tout ce qui nous semble faire prévoir une renaissance classique, non pas textuelle et de pure imitation, comme les disciples de Moréas et les écrivains de la *Revue Critique* l'entendaient et la définissaient avant la guerre, mais profonde et intérieure. Nous accueillerons la revendication de l'intelligence qui cherche visiblement aujourd'hui à reprendre ses droits en art ; non pas pour supplanter entièrement la sensibilité, mais pour la pénétrer, pour l'analyser et pour régner sur elle. Quand on songe au raffinement prodigieux que le Romantisme et le Symbolisme ont introduit dans nos sensations, quand on réfléchit à tout ce dont ils ont enrichi le cœur, et quand on imagine l'intelligence venant inventorier ces richesses et leur communiquer sa forme, quand on se représente l'énorme amas d'impressions et d'émotions accumulé par l'âge précédent peu à peu soumis à la pensée claire, on obtient, nous semble-t-il, une vue vraiment exaltante de l'avenir qui s'offre à nous. Nous le favoriserons de notre attente, nous lui donnerons notre foi et nous

l'aiderons par tous les moyens en notre pouvoir à se changer peu à peu en réalité.

***

Une dernière indication.

Non seulement en littérature notre libéralisme n'aura rien de commun avec l'indifférence, mais non plus en matière politique notre neutralité ne devra être confondue avec un détachement et un dilettantisme que nous sommes aujourd'hui unanimes à détester du fond du cœur. Notre attitude sur ce point, parce qu'elle sort un peu de l'ordinaire, a besoin d'être précisée en quelques mots.

On voit des gens qui semblent persuadés que l'énormité et l'atrocité des événements que nous venons de traverser rendent désormais scandaleuse et impossible toute position purement spéculative et obligent à ne plus se proposer que des fins pratiques. On en voit d'autres au contraire, plus rares, il est vrai — mais on trouverait parmi eux plus d'un ancien combattant — qui, par timidité, par répugnance pour les partis-pris, par lassitude souvent, ou par héroïque dédain de ce qu'ils ont fait de plus admirable, affectent de ne plus attacher d'importance qu'aux jeux de l'esprit et déclarent ouvertement se désintéresser des affaires publiques.

Nous n'appartenons ni à l'une ni à l'autre de ces deux catégories. J'ai assez dit plus haut le prix que conservait pour nous l'indépendance de la pensée et des arts. Je tiens maintenant à nous désolidariser formellement de tous ceux qui considèrent que la guerre étant finie, il n'y

a qu'à n'y plus penser, et qui croient qu'on peut limiter de nouveau le champ de ses préoccupations à la seule esthétique. Non seulement un tel désintéressement nous indigne ; mais encore il nous est impraticable. Pas de tour d'ivoire. Et d'abord pour cette bonne et élémentaire raison que nous serions absolument incapables de nous en construire une. Une force qui dépasse infiniment nos forces nous tient rivés à l'actualité, nous inspire même également à tous le besoin de contribuer personnellement à la solution des grands problèmes posés par la guerre. Aucun de nous qui ne sente une ardente envie de travailler dans la mesure de ses moyens à la reconstitution de la patrie ; certains même, je le sais, brûlent de mettre leur bonne volonté directement au service de l'humanité convalescente.

Simplement nous prétendons ne pas tout mélanger. La vigueur d'un esprit se mesure peut-être à sa capacité de maintenir entre ses idées l'écartement qu'il y a entre les choses qu'elles représentent. Nous avons l'ambition de nourrir à la fois, conjointes mais séparées, des opinions littéraires et des croyances politiques parfaitement définies. Le seul point que nous nous défendions, c'est de laisser les unes déteindre sur les autres, pensant que ce ne pourrait arriver qu'à leur mutuel désavantage. La seule faute que prévoie notre programme serait de consentir à leur contamination : mais nous n'y tomberons pas.

Et si l'on objecte que nous nous assignons ainsi une tâche surhumaine, impossible, on verra bien. Qu'on nous fasse seulement crédit quelque temps. On verra bien si l'esprit français est incapable aujourd'hui de ces dis-

jonctions par lesquelles il a toujours manifesté sa force. On verra bien si nous n'avons pas la ressource nécessaire pour rester à la fois des écrivains sans politique et des citoyens sans littérature.

Peut-être même essaierons-nous de donner dans la revue la preuve de notre double indépendance d'esprit. Je sais que plusieurs d'entre nous retiendront difficilement leurs réflexions sur les événements actuels, sur le cours qu'ils pensent leur voir prendre, sur le sens de la guerre. Ce ne seront jamais tout à fait des professions de foi politiques : plutôt une sorte de critique et d'interprétation de l'histoire contemporaine, mais à travers lesquelles forcément s'entreverra une couleur politique.

Si je refuse de la définir ici, comme j'ai défini tout à l'heure notre couleur littéraire, c'est, il faut l'avouer franchement, parce que je crains qu'elle ne soit plus indécise, ou si l'on veut, moins uniforme. Les accidents de la guerre nous ont assez différemment modifiés et nous ont persuadés, dans l'ordre dont il s'agit, de vérités assez diverses. Nous ne savons pas encore si elles sont convergentes, ou même simplement conciliables. Nous avons toutefois l'espoir qu'elles se complètent et qu'au fur et à mesure que nous les exposerons ici, elles s'organiseront entre elles, comme déjà s'organisent nos idées littéraires.

A supposer le pire, on trouvera dans la *Nouvelle Revue Française* plusieurs points de vue sur la politique qui pourront se combattre, mais qui garderont entre eux ce lien et cette ressemblance d'être tous également réfléchis et sincères et de n'entraîner entre ceux qui les défendront ni haine, ni intolérance.



A la rencontre de l'avenir, à la fois avec le plus de liberté et le plus de raisonnement possible, à la rencontre de l'avenir, d'une âme nette de tout préjugé, mais attentive aux moindres signes émis par la réalité, et les analysant, et les interprétant : telle pourrait être notre devise. Si elle ne se laisse pas résumer en une formule plus brève et plus saisissante, ce n'est le fait d'aucune timidité en nous, mais plutôt d'une grande ambition : celle de ne rien laisser échapper de la nouveauté infiniment riche et complexe que la France, à peine remise de son terrible émoi, déjà, dans le secret, nous en sommes sûrs, compose et prémédite.

JACQUES RIVIÈRE

LA MESSE LA-BAS

FRAGMENTS

INTROÏT

Une fois de plus l'exil, l'âme toute seule une fois de plus qui remonte à son château,

Et le premier rayon du soleil sur la corne du Corcovado !

Tant de pays derrière moi commencés sans que jamais aucune demeure s'y achève !

Mon mariage est en deçà de la mer, une femme et ces enfants que j'ai eus en rêve.

Tous ces yeux où j'ai lu un instant qu'ils me connaissaient, tous ces gens, comme s'ils étaient vivants, que j'ai fréquentés,

Tout cela est pareil une fois de plus à ces choses qui n'ont jamais été.

Ici je n'ai plus comme compagnie que cette augmentation de la lumière,

La montagne qui fait un fond noir éternel et ces palmiers dessinés comme sur du verre.

Et quand la Création après le jour sans heures se condense une fois de plus du néant,

Fidèle à l'immense quai chaque soir je vais revisiter l'Océan :

La mer et ce grand campement tout autour avec un million de feux qui s'allument,

L'Amérique avec toutes ses montagnes dans le vent du soir comme des Nymphes couronnées de plumes !

L'Océan qui arrive par cette porte là-bas et qui tape contre la berge haute,

Sous le ciel chargé de pluie de toutes parts ces chandelles de cinquante pieds qui sautent !

Mon esprit n'a pas plus de repos que la mer, c'est la même douleur démente !

La même grande tache de soleil au milieu sans rien ! et cette voix qui raconte et qui se lamente !

Voici la contagion de la nuit qui gagne tout le ciel peu à peu,

Le jour après six jours qui fait sept et pas un qui ne me rapproche de Dieu.

Quand mes pieds connaîtront le repos, quand mon cœur aura fait alliance avec la nuit,

Qu'est-ce qui commencera pour toujours aussitôt que tout sera fini ?

Est-ce que je verrai quelque chose pour moi dans le ciel se dédoubler comme les feux qui marquent l'entrée d'un port,

Ou cette étoile près de la Croix-du-Sud qu'on appelle Alpha du Centaure ?[1]

Vous aurez beau m'avoir mis près de Vous pour toujours d'une manière qui est au-dessus du sens,

Je ne serai pas plus sûr de Vous, mon Dieu, que je ne le suis à présent.

En cette heure vide, où je suis avec Vous, d'autre chose que de sa durée,

Toutes choses dont on dit qu'elles passent, je suis Votre témoin qu'elles ont passé.

Sans doute elles ne passent pas inutiles, elles épuisent jusqu'à la dernière strophe le Poème,

Jusqu'à ces palmes dans le vent du soir ! le spectacle de ce qui est autre chose que Vous-même.

Ce chaos de feuilles et de fougères dans le soleil, ce séjour de ma cinquantième année,

Ce ne serait pas plus difficile, rien qu'à l'œil en se fermant, de l'abolir, que ce ne fut de la patrie où je suis né.

1. *Omnia duplicia, unum contra unum, et non fecit quidquam deesse.* (Eccles., XLII, 25).

Ce serait ce visage jadis aimé quand naissait ce charmant sourire,

Que ce ne serait pas plus difficile aux yeux en se fermant d'en faire pour toujours un souvenir.

Qu'est-ce qu'elles feraient, mon Dieu, toutes ces pauvres choses qui ne subsistent pas,

Sinon, par leur nature qui est de naître et de cesser, témoigner que Vous êtes ici et là ?

Dommage qu'elles ne puissent cesser aux yeux sans qu'elles déchirent le cœur.

Mais pour ce qui est de les voir mourir on est aussi bien ici qu'ailleurs.

Là-bas dans le pays que j'ai quitté, l'Europe, on trouve que les choses n'allaient pas assez vite.

Cette espèce de grande Exposition Universelle dont ils étaient si fiers, tapageante, point de cesse pour eux qu'ils ne l'aient détruite.

Cette vie de soixante minutes, c'était trop long et trop ennuyeux !

A nous cette grande Coopérative, la guerre, pour détruire toute autre chose que Dieu !

Ici je n'entends plus rien, je suis seul, il n'y a que ces palmes qui se balancent,

Ce jardin mystérieux à Votre image et ces choses qui existent en silence.

Elles existent pour un moment, mais tout de même c'était beau!

Il faut ignorer son art pour trouver au Vôtre quelque défaut.

N'avoir écrit une phrase jamais, l'art pour deux mots ensemble en une seule image de s'éteindre,

Pour ignorer que c'est bien, ce papillon sur la rose tout-à-coup, muet comme le pinceau du peintre !

C'est un mot qu'on nous propose nécessaire et qui de lui-même sur la lèvre vient se placer.

Comment les choses auraient-elles un *sens* si leur sens n'était de passer ?

Comment seraient-elles complètes, si leur sort n'était de commencer et de finir ?

Et moi-même, qui parle, qu'est-ce qui parle, sinon ce qui est immortel en nous et qui demande à mourir ?

Sinon ce qui se meurt d'ennui au milieu de ces choses si belles !

Si le monde ne parlait tant de Vous, mon ennui ne serait pas tel.

Si leur voix n'était si touchante, si elles ne parlaient si bien d'autre chose,

Les créatures n'auraient pas de question pour nous et nous serions en paix avec la rose.

Mais les mots, s'ils ne servent à parler, à quoi est-ce qu'ils peuvent servir ?

Et s'ils ne vous restituent ce qui est en eux, à quoi servent le rossignol et le saphir ?

Pour trouver ce qui avait besoin d'être dit, pour nous expliquer de nous-mêmes avec Vous en ce mot que nous avons découvert,

Ce n'est pas trop de fourrager la mer et le ciel et d'aller jusqu'au bout de la terre.

Où est-il, ce mot essentiel enfin, plus précieux que le diamant,

Cette goutte d'eau pour qu'elle se fonde en Vous, notre âme, comme l'amante en son amant ?

Ce mot qui est comme le consentement à la mort,
Votre présence au delà de toutes les images !

Ce n'est pas payer trop cher de mourir, mon Dieu, afin que Vous existiez davantage !

Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous repoussé ? Mon âme, pourquoi êtes-vous triste ?

Que me veut cet ennemi en moi qui s'attarde et qui résiste ?

Debout ! de ce lieu où j'étais pour aller à celui où je ne suis pas encore,

Quand la lampe du ciel pâlit, c'est pour cela que je me suis levé avec l'aurore :

A l'heure où les grands palmiers se réveillent, tout ruisselants de la rosée matinale,
Et l'on voit une raie d'or, la mer au bout de la chaussée coloniale.

De ce qui n'était que beauté pour passer à ce qui est amour,
Il faut profiter de cet appel qui précède celui du jour.

Le mal que ce serait d'être seul, le bonheur que Vous soyez là,
Si je n'étais là pour Vous le dire, peut-être que Vous ne le sauriez pas.

Pour m'expliquer ce qui fera tout-à-l'heure cette beauté profane et visible,
Il y a quelqu'un là-bas qui m'attend avec une suavité indicible.

C'est peu de Vous connaître si je ne Vous vois, peu de Vous voir si je ne Vous touche,
C'est peu de m'ouvrir les yeux si je ne Vous ouvre ma bouche.

Comme le poisson dans l'eau vive qui avale et remonte à contre-courant,
Celui qui est attaché à Vous remonte au rebours du temps.

Les choses me quittent peu à peu, et moi, je les quitte à mon tour.

On ne peut entrer que nu dans les conseils de l'Amour.

La cloche sonne. Le prêtre est là. La vie est loin. C'est la messe.

« *J'entrerai à l'autel de Dieu, vers le Dieu qui réjouit ma jeunesse.* »

CREDO

Celui qui dégageant des choses temporelles ses sens et sa pensée peu à peu,

Refait entre ses puissances l'unité et se met en présence de Dieu,

Il est comme le commandant d'un bateau de guerre qui a pris son poste dans le blockhaus,

Il écoute et tous ses moyens sous lui sont autour de lui qui l'attendent, lui-même qui est énergie et cause.

Car, comme l'existence de l'oreille est d'entendre et comme celle de l'intelligence est de savoir,

La fonction de tout être, qui dans une autre volonté que la sienne se connaît créature, est de croire.

Au delà de toute sensation comme au delà de toute connaissance,

L'homme fait remise de lui-même totale à la chose dont il a reçu naissance.

Qui nous attaque, c'est clair ! mais ce n'est pas être attaqué que d'être envahi !

Et quand on a horreur de la mort, comment faire pour se défendre contre la vie ?

Toutes ces choses que nous aimons tant et qui dans le fond nous dégoûtent,

Quelle joie de s'entendre dire enfin qu'il nous faut les abandonner toutes !

Puisqu'elles ne nous permettaient pas de passer outre et voici la vérité qui est tellement autre et mieux,

La joie de les avoir, jadis, ne vaudra jamais celle que nous avons à leur dire adieu !

Autre ? mais ce que nous aimons précisément, c'est cet air de parenté sublime,

De sorte qu'habitants des vallées, cependant nous ne sommes pas dépaysés sur la cime !

A travers les Articles éternels tout cela qui nous est révélé,

Il nous semble que nous l'avions toujours su, tellement c'est humain et familier.

Et si pour tout nous expliquer on ne nous apporte que des mystères,

Ce sont mystères comme entre les époux et comme entre l'enfant et la mère,

Réels, ceux qu'il nous fallait, source d'intérêt dévorant, et de joie poignante, et de vie !

La Foi donne leur dignité pour toujours à ces choses qui seront éternellement comme ici.

Pas de ces inventions blêmes pour nous et les mots faits de main d'homme de la philosophie !

De quoi est-ce que le catéchisme nous parle et de quoi sont faites nos prières ?

Un père de qui sont complètement ses fils, des enfants qui sont complètement à leur père,

Des frères sous le même toit ensemble, une mère admirable et charmante,

(Et comment parlerai-je de Marie jamais sans que des larmes montent à ma face pénitente ?)

Du pain qui est vraiment du pain et qui nourrit,

De l'eau véritablement qui lave, du feu véritablement qui échauffe, qui éclaire et qui détruit,

Des fautes qui sont vraiment péchés et dont nous sommes un peu là pour répondre,

Un Dieu qui s'est fait un homme pour nous et qui est capable d'écouter et de répondre,

Toutes les possibilités du cœur entre Lui et nous,

Vivant, Celui qui nous a aimés plus que lui-même, Sauveur, ami, médecin, conseiller, enfant, frère, père, époux !

Et bien que ce soit tellement beau, et que ce soit vrai, et que le Paradis

Soit autour de nous à cette heure même avec toutes ses forêts attentives comme un grand orchestre invisiblement qui adore et qui supplie,

Toute cette invention de l'Univers avec ses notes vertigineusement dans l'abîme une par une par où le prodige de nos dimensions est écrit,

Cette préparation à travers tous les siècles du corps et du sang de Jésus-Christ,

Ce Dieu qui a réussi enfin à se faire homme et le Verbe à se faire entendre,

Ce cri d'entre les quatre membres écartelés qui jaillit, ce cœur sur la croix qui se brise dans un suprême effort pour se faire comprendre,

Tout cela pour nous, aux pieds de notre Néant, qui lui demande la permission d'exister,

S'arrêterait devant notre refus et notre mauvaise volonté.

Et de même toute la science et toute l'histoire et toute l'exégèse,

La machine de la controverse et l'énorme appareil de la catéchèse,

L'âme comme par des mains exquises débridée et dessinée devant nos yeux fibre à fibre,

L'enfer et le ciel, tous les deux éternels, et parfaitement nets, et livrés au seul choix de l'esprit clairvoyant et libre,

Tous ces chemins étranges et bénis, corniches, ponts, défilés, tunnels, et qui mènent tous à Rome,

Ne sont là que pour aboutir à notre consentement gratuit comme la grâce, tel qu'un pacte conclu d'homme à homme.

Je n'ai pas besoin d'aucune preuve, et l'oreille tendue à ce que le prêtre récite,

Je crois cela, Seigneur, simplement parce que c'est Vous qui le dites.

OFFERTOIRE

Le Curé, (dans cette église de Paris que je sais), après qu'il a chanté le *Credo,* quand il dit : *Dominus vobiscum,*

Se retourne vers l'assistance qui est de femmes et d'enfants et il y a encore pas mal d'hommes,

Tout cela tout de même qui est là pour dire la messe avec lui et qui est son petit troupeau.

L'un fait semblant de lire dans un livre et l'autre est bien embarrassé de son chapeau.

Ce n'est pas que ce soit intéressant, et ce n'est pas positivement que l'on s'ennuie,

Chacun sait simplement qu'on est là pour attendre que ce soit fini,

Et regarde vaguement le prêtre à l'autel qui trafique on ne sait pas trop quoi.

« Le Seigneur est avec vous, mes frères ! Mes frères, êtes-vous avec moi ?

Ce n'est pas seulement la patène, ce n'est pas seulement le calice avec le vin,

C'est toi, mon petit peuple, tout entier, que je voudrais tenir et soulever entre mes mains,

Ces mains, indigne que je suis, dont il dit qu'elles sont saintes et vénérables !

Voici le plateau qu'on tend, n'as-tu rien que ce sou misérable !

Cette pièce sans nom sous la crasse à m'offrir, et le seul porte-monnaie qui s'ouvre ?

Rien de plus ? quoi, n'y a-t-il personne ici qui souffre ?

Vraiment, quand je me retourne vers vous, ô mes frères et mes sœurs,

Il n'y a pas d'affligés parmi vous ? C'est vrai, il n'y a pas de péché et pas de douleur ?

Point de mère qui ait perdu son enfant ? pas de failli sans que ce soit sa faute ?

Point de jeune fille que son fiancé a lâchée parce que le frère a mangé sa dot ?

Point de malade que le médecin a jugé et qui sait qu'il n'y a plus d'espoir ?

Pourquoi donc frustrer votre Dieu de ce qui est son propre et son avoir ?

Vos larmes et votre foi, votre sang avec le Sien dans le calice,

C'est cela comme le vin et l'eau qui est la matière de Son sacrifice !

C'est cela qui rachète le monde avec Lui, c'est cela dont Il a soif et faim,

Ces larmes, comme de l'argent jeté à l'eau, grand Dieu, tant de souffrances en vain !

Ayez pitié de Lui qui n'a eu que trente-trois ans à souffrir !

Joignez votre Passion à la sienne puisqu'on ne peut qu'une fois mourir !

Et ne l'entendez-vous pas tout bas qui vous parle et qui vous dit :

«*Præbe mihi cor tuum*». Donne-moi ton cœur, ô mon fils ! »

PRÉFACE

Les deux pieds solidement assurés sur la base inébranlable de la Foi,

Les deux bras de toute leur longueur étendus jusqu'à la mesure de la Croix,

Le Pontife, au nom de tout ce peuple derrière lui qui le députe, lui-même à son offrande réuni,

L'œil avec tranquillité levé sur Dieu, confesse, chante et définit.

Le Ciel et la Terre font silence pour écouter cette voix grêle

Qui dit les choses l'une après l'autre qu'elle sait et Dieu à la portée de notre main devant nous qui est réel.

Et si la Foi encore ne suffit pas à libérer ce corps déjà altéré d'une autre balance,

Si, cette gloire qui emplit l'âme, la chair opaque encore suffit à lui opposer résistance,

Il y a l'esprit trois fois libre déjà qui répète le mot trois fois saint,

Il y a, à tous les Anges mêlée, la voix qui chante Alleluia dans le matin,

Il y a ces larmes solennelles qui coulent, il y a cette face qui se tourne passionnément vers l'Aurore !

Il y a ces bras qui suffisent à peine à soulever cet immense vêtement d'or.

LE PAIN BÉNIT

L'endroit de la messe en France que les petits garçons aiment le mieux,

C'est quand l'enfant de chœur à la fin se détache de l'autel et vient vers eux

Avec une grande corbeille pleine de morceaux de pain où il n'y a qu'à prendre.

C'est dimanche, quelqu'un déjà ouvre la porte pour sortir, il y a des masses d'oiseaux qui crient et la terre est grande !

Mais précisément au moment où lui aussi va plonger la main dans le panier,

Avant que, comme Adam dans le Paradis Terrestre, il ait mis ce fruit qu'on lui apporte solennellement dans sa bouche et l'ait mangé,

Qui dira s'il n'est pas un de ces enfants à qui d'un seul coup d'avance vient d'être communiquée toute la vie,

Et qui connaît pour la première fois cet étrange sentiment fait d'expérience préalable et de langueur et d'ennui,

L'idée de quelque chose de meilleur, et de poignant, et de seul désirable,

Dont il sent que toutes les choses autour de lui sont essentiellement incapables ?

C'est cela que ce qu'on appelle l'amour, ou tout simplement le plaisir,

Se charge chez la plupart, de transformer, et de faire semblant de satisfaire, et de détruire.

Mais lui, (pendant qu'il serre ce morceau de pain dans sa main et ne songe pas à le porter à sa bouche),

Sent qu'il est regardé avec attention par quelqu'un qui est peut-être prêt à s'avancer, mais encore farouche.

Il sait seulement que celle-ci, parmi les autres présences, est là, et rien ne servirait de lever les yeux trop tôt.

Mais dans son cœur déjà se réunit et se prépare tout ce qu'il faut

Pour accueillir, pendant que les gens déjà se lèvent en tumulte et que l'alouette chante éperdument dans la plaine,

La main impérieuse pour un autre chemin dans la sienne et le sourire de cette sœur soudaine !

IN PRINCIPIO ERAT VERBUM

L'Océan, comme la Vallée en mouvement de la Mort, parcouru par les suçoirs des trombes,

A vu jadis cet homme qui portait le Christ et qui avait le nom de la Colombe,

Quand il tirait à coups de canon sur les noires colonnes d'eau qui le pressaient comme des géants,

Et pacifiait la Création déchaînée en lui faisant du haut de la poupe lecture de l'Evangile de saint Jean.

Et plus tard pour les navigateurs qui revenaient de Mozambique et de Timor,

Le fait, au-dessus des vapeurs de la cuisine, et des armes qu'on astique, et des faibles conversations du bord,

Etait le craquement d'une poulie ou de l'autre là-haut, toutes voiles travaillantes dans le grand souffle régulier,

Jour et nuit qui, du Pôle jusqu'à la Ligne, prend toute la largeur de la Mer.

Moi de même aujourd'hui je suis là, et pendant que

la plume à la main, je transforme les sacs de sucre et de café en milreis et que je dépouille la Bible,

Je lève de temps en temps la tête et j'écoute, et dans les palmes j'entends le même souffle irrésistible,

Celui, le même, qui jadis précéda le sommeil de l'Auteur du genre humain dans le Paradis,

Avant qu'Ève lui fût tirée du flanc, sous les ombrages de l'Arbre de la Vie.

Pendant que je dors, ou que je marche, ou que j'écris, la Mer ne cesse pas d'être à mon côté,

Et je ne puis rejoindre la Patrie là-bas de nouveau sans que j'aie à la traverser ;

Là où la terre n'existe plus, là d'où vient ce mouvement sur la forêt,

D'une rive du monde jusqu'à l'autre il n'y a de chemin pour moi qu'à travers la Paix,

Cette Paix que le vent sans jamais en émouvoir la source ne cesse d'interroger avec mystère ou avec furie !

Sur les choses qu'il a créées ne cesse pas l'interrogation de l'Esprit.

La mer des hommes et des feuilles, il ne cesse de la brasser et de la remuer, la mer des peuples et des eaux !

C'est de lui qu'il est écrit : *J'ai cherché en toutes choses le repos.*

Et pourtant, ce souffle impatient du monde il y a quelqu'un qui a su l'emprisonner.

Il a suffi naïvement pour le prendre de cette Vierge qui lui dit : Mon bien-aimé !

Un enfant dort sur son sein et la joue contre sa joue.

« Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. »

PAUL CLAUDEL

Rio de Janeiro Mai-Décembre 1917

RÉFLEXIONS SUR L'ALLEMAGNE

Après avoir lu le livre de Jacques Rivière sur l'Allemand, *j'eus la curiosité de rechercher dans mes cahiers du temps de guerre les quelques rares pages ayant trait à nos ennemis. Je les donne sans y rien changer, bien que certaines des pensées que j'y exprime aient perdu cet air de nouveauté qu'elles avaient au temps où je les écrivais ; bien que certaines autres ne soient pas encore assez admises pour avoir cessé de paraître choquantes. Les considérations d'opportunité qui me retinrent de les publier plus tôt sont celles même qui me poussent à les publier aujourd'hui.*

***

Il y a ce que l'on espère ; et il y a ce que l'on craint. Il y a ce que l'on voudrait qu'il arrive, et il y a ce que l'on croit qui sera. Mais depuis la guerre une confusion s'établit de l'un à l'autre. Il est certain que la valeur d'une armée dépend de sa confiance en la victoire ; il est certain que l'exigence de cette guerre a tout enrôlé dans l'armée. Dès lors on n'admet plus d'autre vérité qu'opportune ;

car il n'est pas de pire erreur qu'une vérité susceptible d'affaiblir le bras qui combat.

A la faveur de cet aphorisme, nous en a-t-on fait voir ! Comme si *notre* cause, pour paraître bonne, avait besoin d'être fardée ! Comme si la vérité n'était pas plus encourageante, plus probante, plus bienfaisante que tous les mensonges ! Mais pour peu qu'elle paraisse gênante, on la contourne ; et ce faisant on se l'aliène, tandis qu'elle venait à nous comme une amie qu'il eût suffi de mieux comprendre.

Et comment ne comprenez-vous pas, vous qui voulez rejeter tout de l'Allemagne, qu'en rejetant tout de l'Allemagne vous travaillez à son unité ?

Quoi ! nous avions un Gœthe en otage, et vous le leur rendez !

Quoi ! Nietzsche s'engage dans notre légion étrangère, et c'est sur lui que vous tirez !

Quoi ! vous escamotez les textes où Wagner marque son admiration pour la France ; vous trouvez plus avantageux de prouver qu'il nous insultait !

Nous n'avons nul besoin, dites-vous, des applaudissements d'outre-Rhin.

Comment ne comprenez-vous pas qu'il ne s'agit pas de ce que ceux-ci nous apportent, mais bien de ce que ceux-ci leur enlèvent. Et cela n'est pas peu de chose, si c'est l'élite du pays.

Cela n'est pas peu de chose, — tandis que le meilleur de la pensée de la France, que toute la pensée de la France travaille et lutte avec la France, — que le meilleur de la pensée allemande s'élève contre la Prusse qui mène l'Allemagne au combat.

***

Nous avons dans notre jeu les atouts les plus admirables, mais nous ne savons pas nous en servir.

Rien ne peut être plus démoralisant pour la jeunesse allemande pensante (et tout de même il y en a) que de ne pas sentir Gœthe avec soi — (ou Leibniz, ou Nietzsche). — On se rend mal compte en France, où nos grands écrivains sont si nombreux et où nous les honorons si mal, de ce que peut être Gœthe pour l'Allemagne. Rien ne peut lui faire plus de plaisir, à l'Allemagne, qu'une thèse comme celle de M. B... qui déjà découvre dans le *Faust* l'invitation à la guerre actuelle. Ce qu'il y a de rassurant pour nous dans cette thèse, c'est qu'elle est absurde. Ce qui peut, au contraire, désoler la jeune Allemagne pensante, c'est de sentir que cette guerre monstrueuse où on l'entraîne, Gœthe ne l'aurait pas approuvée, non plus qu'aucun des écrivains d'hier qu'elle admire. Il est sans doute flatteur, capiteux même, de se dire et de s'entendre sans cesse répéter que le peuple dont on fait partie est désigné pour gouverner la terre ; mais si ce sophisme est par avance dénoncé par les plus sages de ce peuple même, est-il adroit de notre part de traiter ces sages de brigands, d'imposteurs ou de fous ?

L'écrasement de l'Allemagne ! J'admire si quelque esprit sérieux peut le souhaiter, fût-ce sans y croire. Mais diviser l'Allemagne, mais morceler sa masse énorme, c'est, je crois, le projet qui rallie les plus raisonnables, c'est-à-dire les plus Français d'entre nous. Il n'importe pas de l'empêcher d'exister (au

contraire : il importe, et même pour nous, qu'elle existe), il importe de l'empêcher de nuire, c'est-à-dire de nous manger... Diviser l'Allemagne ; et pour la diviser, la première chose à faire, c'est de ne pas mettre tous les Allemands dans le même sac (et si vous affirmez qu'au fond tous se valent, faites attention qu'alors c'est que vous croyez le départ entre eux impossible, et qu'ils n'accepteront pas, eux, si vraiment ils sont si semblables, cette division que vous voudriez leur imposer). Combien ne sont-ils pas plus habiles ceux qui, dès aujourd'hui, démêlant parmi l'Allemagne moderne l'idée prussienne comme un virus empoisonneur, excitent contre cet élément prussien l'Allemagne même et, au lieu de chercher dans Gœthe des armes contre nous, lisent ceci par exemple (l'a-t-on déjà cité ? je ne sais) dans ses Mémoires :

« Au milieu de ces objets, si propres à développer le sentiment de l'art (il visite Dresde), je fus attristé plus d'une fois par les traces récentes du bombardement. Une des rues principales n'était qu'un amas de décombres et dans chaque autre rue on voyait des maisons écroulées. La tour massive de l'église de la Croix était crevassée ; et quand, du haut de la coupole de l'église de Notre-Dame, je contemplais ces ruines, le sacristain me disait avec une fureur concentrée : « C'est le Prussien qui a fait cela. »

Gœthe et Nietzsche (et à de moindres degrés plusieurs autres) sont nos otages. Je tiens que la dépréciation des otages est une des plus grandes maladresses à quoi excelle notre pays.

***

Oui, vous l'avez bien dit : les Germains sont de piètres psychologues ; et leurs plus remarquables erreurs dans cette guerre révélatrice sont des erreurs de psychologie. Mais il ne suffit pas de constater ceci ; il faudrait expliquer pourquoi.

Leur puissance au contraire, et ce qu'on pourrait appeler leur vertu, vient d'une extraordinaire difficulté pour l'individu de leur race à se détacher du commun, de la masse, disons le mot : à s'individualiser. Il ne s'oppose à rien, n'a pour ainsi dire pas de forme propre, ou si l'on préfère, il attend du cadre sa forme ; de là sa soumission à la méthode, aux règles, à toutes les vénérations ; il ne trouve pas d'intérêt à désobéir et n'en éprouve pas le besoin. Il croit que c'est parce que *sa* règle est parfaite ; mais c'est aussi bien parce que lui, sans règle, est imparfait.

En littérature, leur impuissance à créer des figures est remarquable. Ils n'ont ni dramaturges, ni romanciers. Le peuple d'alentour ne leur présente pas de figures ; en présenterait-il, eux ne sauraient point les dessiner ; ils ne savent pas se dessiner eux-mêmes ; et plus absolument ils ne savent pas dessiner.

C'est là que fait faillite leur culture. Le grand instrument de culture, c'est le dessin, non la musique. Celle-ci déséprend chacun de soi-même ; elle l'épanouit vaguement. Le dessin, au contraire, exalte le particulier, il précise ; par lui triomphe la critique. La critique est à la base de tout art.

***

Vous allez criant que les Allemands nous détestent, et faites votre possible pour le mériter, sans comprendre que tout au contraire leur secrète faiblesse c'est de ne pas pouvoir nous détester.

Comment ne comprenez-vous pas que toutes les armes que vous enlevez à l'Allemagne c'est à la France que vous les donnez et que contre l'Allemagne nous ne serons jamais trop armés.

Il ne s'agit pas seulement de se battre, il s'agit d'être victorieux. Tâchez tout de même de ne pas préférer à la victoire le combat.

***

« Nous aurions été moins éprouvés si nous avions été plus nombreux. » C'est ce que je lis au début d'un article sur la diminution de la natalité.

Cette diminution de la natalité française est la preuve et non la cause de la décadence de notre pays. Que cette dépopulation progressive soit déplorable, il va sans dire, et qu'il faille tenter le possible et l'impossible pour l'enrayer... Mais l'erreur est de penser que le nombre eût suffi là où la qualité manque ; ou que la qualité suffise sans l'ordre et la raisonnable disposition. Une semblable erreur nous a d'abord fait crier victoire, à l'entrée en scène de la Roumanie. Avec un allié de plus, le triomphe était assuré ! Il fallut bien se convaincre tout de même que le nombre ne fait pas la force ; du moins pas sans

ordination. Les éléments désordonnés, plus nombreux ils sont, plus confuse et plus vulnérable est la masse.

Nous nous sommes blousés avec l'informité de l'Allemagne. Parce qu'en France tout ce qui vit prend aussitôt contour, l'absence de profil des masses d'outre-Rhin, nous a fait croire à de l'incohésion. L'absence de forme propre permettait à cette matière allemande élastique d'être versée dans tous les trous. En temps de paix déjà nous avions vu comme elle pénétrait les spongieux pays d'alentour. Précisément elle doit, l'Allemagne, à son défaut de contours, sa force d'expansion prodigieuse. Elle est de la famille des ficus et comparable au banian sans tronc principal, sans définition, sans axe, mais dont la moindre ramille (et même détachée du tronc) pousse au plus vite, où que ce soit, en haut des bras, en bas des racines, et vit, croît, prospère, s'élargit et devient à son tour forêt. L'Allemagne se passe des théories de Barrès ; elle s'en rit. J'ai toujours dit qu'il était bien fâcheux que Barrès ait contre lui la botanique.



Jacques Rivière, lorsque je vais le voir en Suisse, où il achève son temps de captivité, me parle, à propos du livre qu'il se propose d'écrire, de l'extraordinaire volonté allemande... Il me semble que c'est déprécier quelque peu ce mot : volonté, et que *ténacité* suffirait. Je sais bien que les exemples qu'il me donne tendent à prouver surtout que l'Allemand se donne « à volonté » les sentiments qu'il estime opportun d'avoir. Mais pour le reste, je veux dire : cette obstination de bœuf qui lui permet de venir

à bout de formidables besognes et d'écrire des livres si épais — je me souviens du mot de S... que j'allais voir à Zurich deux ans avant la guerre (nous ne parlâmes que de la guerre, qu'il prévoyait fatale ; oh ! qu'il connaissait bien les Allemands !). Ils sont, me disait-il, « incomparablement plus bêtes, plus informes, plus inexistants que le Français ne peut les croire. Mais, et à cause de cela même, ils ne sont jamais distraits. Songez à tout ce qui se passe dans la tête d'un Français, en travers de son travail, quel que soit ce travail. L'Allemand, lui, ne songe à rien ; il n'a pas d'existence personnelle ; il est tout à sa tâche. Il est capable certains soirs de faire une noce à tout casser, de se saouler comme une brute ; mais le lendemain matin il se retrouvera devant son comptoir, ou dans son bureau comme si de rien n'était. »

Ils ne sont jamais distraits. Que de fois je me suis souvenu de ce mot. Il me paraît qu'on n'a jamais dit sur l'Allemand rien de plus juste. Et quelle explication, pour nous Français, qui sans cesse nous laissons distraire par délicatesse, par sensibilité, curiosité du cœur, de la chair et de l'esprit, et par cette générosité native, irrépressible qui prend le pas sur nos intérêts.



Dans un fauteuil, auprès de moi, ma vieille chatte allaite les deux petits bâtards qu'on lui a laissés.

Quand tout serait remis en question (et tout est remis en question) mon esprit se reposerait encore dans la contemplation des plantes et des animaux. Je ne veux plus connaître rien que de naturel. Une voiture de maraî-

cher charrie plus de vérité que les plus belles périodes de Cicéron. La France est perdue par la rhétorique ; peuple oratoire habile à se payer de mots, habile à prendre les mots pour des choses et prompt à mettre des formules au-devant de la réalité. Pour averti que je sois, je n'échappe pas à cela et reste, encore que le dénonçant, oratoire...

La question se posait avant la guerre : une civilisation, une culture peut-elle prétendre à se prolonger indéfiniment et selon une trajectoire directe ininterrompue ? Et comme la réponse est nécessairement négative, cette seconde question vient aussitôt en corollaire de la première : *notre* civilisation, notre culture est-elle encore prolongeable ?

Ce monde neuf où nous entrons fait-il suite au précédent ? Est-ce que nous continuons le passé ? Mais si nous entrons dans une ère nouvelle, qui donc saura prétendre que ce chapitre premier du nouveau livre n'est pas un chapitre français et d'un nouveau livre français.

Tout ce qui représente la tradition est appelé à être bousculé et ce n'est que longtemps après que l'on pourra reconnaître, à travers les bouleversements, la continuité malgré tout de notre tempérament, de notre histoire. C'est à ce qui n'a pas eu de voix jusqu'alors à parler. C'est une lâche erreur de croire que nous ne pouvons lutter contre l'Allemagne qu'en nous retranchant dans notre passé : Rimbaud, Debussy, Cézanne même, peuvent ne ressembler en rien au passé de notre tradition sans cesser pour cela d'être Français ; ils peuvent différer de tout ce qui a représenté la France jusqu'aujourd'hui et exprimer encore la France. Si la France n'est plus

capable de nouveauté, pour quoi serait-ce qu'elle lutte ?

L'artiste qui, lorsqu'il crée, se préoccupe d'être Français et de faire œuvre « bien française », se condamne à la non-valeur. Il ne s'agit plus de ce que nous étions, il s'agit de ce que nous sommes.

A dire vrai, cette culture nouvelle promettait d'être non tant spécialement française qu'européenne, il semblait qu'elle ne pût pas se passer plus longtemps de la collaboration de l'Allemagne. Et par certains côtés, cette guerre tend à le prouver. Nos plus beaux dons, peut-être avions-nous besoin de l'Allemagne pour les mettre en œuvre, comme elle avait besoin de notre levain pour faire lever sa pâte épaisse.



C'est une absurdité que de rejeter quoi que ce soit du concert européen. C'est une absurdité que de se figurer qu'on peut supprimer quoi que ce soit de ce concert. Je parle sans aucun mysticisme : l'Allemagne a suffisamment prouvé en quoi elle pouvait être utile et nous avons suffisamment démontré ce qui nous manquait. L'important c'est d'empêcher qu'elle domine ; on ne peut laisser cet instrument de cuivre dominer. Mais il est mystique de prétendre que, supprimée, sa voix ne ferait pas défaut dans l'orchestre ; mystique de croire que l'on ferait mieux de s'en passer — et, par mystique, j'entends : pas pratique du tout (c'est vous, je crois, Barrès qui, parlant de Michelet, donniez à ce mot-là ce sens.) Mais : doit être asservi tout ce qui prétendait asservir.

Vous vous êtes gaussé de ce que nous appelions notre culture européenne, et faute d'entendre ce que nous entendions par là, vous avez laissé croire et fait croire, et cru vous-même ou feint de croire, que nous prétendions dénationaliser les littératures, lorsque, au contraire, nous ne reconnaissions de valeur qu'aux œuvres les plus profondément révélatrices du sol et de la race qui les portait.

L'étrange c'est que cette accusation venait de vous qui nous reprochiez d'autre part nos tendances individualistes et prétendiez dégonfler l'individu pour le plus grand profit de l'État. Nous avons soutenu, tout au contraire, que l'œuvre d'art la plus accomplie sera tout aussi bien la plus personnelle, et qu'il n'est d'aucun profit pour l'artiste de chercher à se résorber dans le flot ; nous avons toujours soutenu que ce n'est pas en se banalisant, mais en s'individualisant, si l'on peut dire, que l'individu sert l'État ; et de même c'est en se nationalisant qu'une littérature prend place dans l'humanité et signification dans le concert. La méprise vient de ceci que — convaincu de la profonde vérité contenue dans l'enseignement du Christ : quiconque veut sauver sa vie la perdra, mais quiconque donnera sa vie la rendra vraiment vivante — nous avons cru que le sommet de l'individualisme est dans le sacrifice (mais volontaire) de l'individu ; que l'œuvre la plus personnelle est celle qui comporte le plus d'abnégation, et de même la plus profondément nationale, la plus particulière, ethniquement parlant, est aussi bien la plus humaine et celle qui peut toucher le plus les peuples les plus étrangers. Quoi de plus espagnol que Cervantès, de plus anglais que Shakespeare, de plus italien que Dante, de plus français que Voltaire ou Mon

taigne, que Descartes ou que Pascal, quoi de plus russe que Dostoïewsky ; et quoi de plus universellement humain que ceux-là ? Je n'ose dire, il est vrai, quoi de plus allemand que Gœthe ? Car à l'endroit de l'Allemagne, la Prusse est responsable d'un terrible malentendu. La Prusse a si bien asservi l'Allemagne qu'elle nous a forcés de penser : Gœthe était le moins allemand des Allemands.

***

S'il me fallait indiquer, de toute la littérature française, le livre dont le génie allemand se montrait le plus incapable, je crois bien que je choisirais les *Caractères* de La Bruyère[1]. Il me paraît que rien n'est plus français, moins allemand, que ce que j'appellerai : l'esprit de discrimination. N'étant jamais particulier lui-même, l'Allemand ne sent la particularité d'aucun être ni d'aucune chose ; il n'a jamais su dessiner. La France est la grande école de dessin de l'Europe et du monde entier.

ANDRÉ GIDE

1. Comme aussi, de toute notre littérature, il me semble que le livre que l'on s'imaginerait le plus facilement écrit en Allemagne c'est *Jean Christophe* et de là sans doute son succès d'outre-Rhin.

C'est une profonde erreur de croire que l'on travaille à la culture européenne avec des œuvres dénationalisées ; tout au contraire, plus *particulière* est l'œuvre, plus utile elle devient dans le concert. Il importe de le répéter sans cesse, car une confusion tend à s'établir entre *culture européenne* et *dénationalisation.* De même que l'écrivain le plus individualisé est aussi celui qui présente l'intérêt le plus humainement général, l'œuvre la plus digne d'occuper la culture européenne est d'abord celle qui représente le plus spécialement son pays d'origine.

PALME

A JEANNIE.

De sa grâce redoutable
Voilant à peine l'éclat,
Un ange met sur ma table
Le pain tendre, le lait plat ;
Il me fait de la paupière
Le signe d'une prière
Qui parle à ma vision :
— Calme, calme, reste calme !
Connais le poids d'une palme
Portant sa profusion !

Pour autant qu'elle se plie
A l'abondance des biens,
Sa figure est accomplie,
Ses fruits lourds sont ses liens.
Admire comme elle vibre,
Et comme une lente fibre
Qui divise le moment,
Départage sans mystère
L'attirance de la terre
Et le poids du firmament!

Ce bel arbitre mobile
Entre l'ombre et le soleil
Simule d'une sibylle
La sagesse et le sommeil.
Autour d'une même place
L'ample palme ne se lasse
Des appels ni des adieux...
Qu'elle est noble, qu'elle est tendre!
Qu'elle est digne de s'attendre
A la seule main des dieux!

L'or léger qu'elle murmure
Sonne au simple doigt de l'air,
Et d'une soyeuse armure
Charge l'âme du désert.
Une voix impérissable
Qu'elle rend au vent de sable
Qui l'arrose de ses grains,
A soi-même sert d'oracle,
Et se flatte du miracle,
Que se chantent les chagrins.

Cependant qu'elle s'ignore
Entre le sable et le ciel,
Chaque jour qui luit encore
Lui compose un peu de miel.
Sa douceur est mesurée
Par la divine durée
Qui ne compte pas les jours,
Mais bien qui les dissimule
Dans un suc où s'accumule
Tout l'arome des amours.

Parfois si l'on désespère,
Si l'adorable rigueur
Malgré tes larmes n'opère
Que sous ombre de langueur,
N'accuse pas d'être avare
Une Sage qui prépare
Tant d'or et d'autorité :
Par la sève solennelle
Une espérance éternelle
Monte à la maturité !

Ces jours qui te semblent vides
Et perdus pour l'univers
Ont des racines avides
Qui travaillent les déserts.
La substance chevelue
Par les ténèbres élue
Ne peut s'arrêter jamais
Jusqu'aux entrailles du monde
De poursuivre l'eau profonde
Que demandent les sommets.

Patience, patience,
Patience dans l'azur !
Chaque atome de silence
Est la chance d'un fruit mûr !
Viendra l'heureuse surprise :
Une colombe, la brise,
L'ébranlement le plus doux,
Une femme qui s'appuie,
Feront tomber cette pluie
Où l'on se jette à genoux !

Qu'un peuple à présent s'écroule,
Palme !... irrésistiblement !
Dans la poudre qu'il se roule
Sur les fruits du firmament !
Tu n'as pas perdu ces heures,
Si légère tu demeures
Après ces beaux abandons ;
Pareille à celui qui pense
Et dont l'âme se dépense
A s'accroître de ses dons !

PAUL VALÉRY

VIEUX MONDE

(EXTRAIT DE *JEUNESSE*)

A VALERY LARBAUD

In Sneffels Yoculis craterem kem delibat umbra Scartaris Julii intra calendas descende, audas viator, et terrestre centrum attinges. Kod feci.
(*Parchemin d'*Arne Saknussem.)

... Dans l'immense toupie nébuleuse, d'où la Trimourti sortira sa grosse tête de Cerbère aimable, au centre d'un grand coquemar cerclé de lumière et d'ombre, le plasma cosmique se condense pour secréter cette sueur noire : les Hommes.

Les hommes emportés d'étage en étage par la cataracte des périodes vers la Mort, depuis la première aventure des Mondes.

Puis, les totons tournèrent moins fort. Les poings de ténèbres se détendirent, las de brasser l'or et le bitume. La musique des Sphères leva sa main blanche. A l'appel d'une voix insensée et pure, la vapeur retint sa fusée terrible. Les fantômes se groupèrent, les figures écoutèrent, et, sur un ordre argentin, les soleils qui jouaient aux grâces avec la Mort gagnèrent d'un bond radieux leur ordre de bataille le long des courbes célestes.

Dans l'ombre où s'espaçaient les voix, l'on entendit sourdement éclore, l'un après l'autre, les archipels. La Terre entr'ouvrit sa grenade ignivome. Les volcans saignèrent dans l'eau crissante. Et de toutes parts tonnèrent les marteaux-pilons de l'invisible chantier des dieux.

Puis quand la douceur se fut insinuée peu à peu,

comme une femme fait entendre une raison spécieuse, alors les mers siluriennes cessèrent de valser, s'étendirent, et commencèrent leur sombre grossesse.

Un énorme soleil minium tremblotait dans un ciel de plomb. La pluie, la pluie. Des museaux de roc affleuraient. Les premiers songes de la Terre bruissaient. Des lampes muqueuses s'allumèrent et commencèrent leurs voyages. Des vagins de poix, de houille et de jade s'entr'ouvrirent. Des pterichtys pointèrent dans les bas-fonds de gélatine. Les terrains, les forêts sortaient. Un crapaud géant sonna du cor dans le crépuscule des marécages. De longues fumées de fougères montèrent à perte de vue, comme un geyser d'étoiles vertes. Les sigillaires haussaient leurs strobiles de poils. Et des arbres prodigieux cloisonnaient le ciel dans leurs serres, comme une verrière enivrée de lumière et de silence.

... Bientôt les mers se peuplèrent d'une fabuleuse vermine, car les eaux parfaisaient les fruits de la chaleur. De grands sauriens où s'imbriquaient des émaux crasseux, sautant comme des marsupiaux battus par l'orage, avec deux mille dents et des pieds d'oiseaux, se battirent dans les grottes sonores en ouvrant d'immenses bouches déplaisantes. Les pterodactyles, oiseaux du lac Stymphale et vampires du Kansas, plantés sur les rocs comme des haches molles ou fendant le ciel d'un geste croche, frappaient l'air des coups secs de leurs becs de fer. Le gouliphon carnassier courait pataudement dans les forêts solitaires. L'iguanodon l'attendait sans rire, dans quelque carrefour, dressé sur la lumière pâle, espérant le découdre avec son terrible pouce de corne. Des bêtes étranges, couvertes d'une racaille populeuse, écorçaient les arbres

en y grattant leur dos hérissé d'alfanges. Le grand serpent de mer venait promener son interminable mélancolie dans le tiède bassin de la Seine. Et la Lune et Mars étaient habités...

Et puis, le ciel devint plus doux. Les pâturages bleuirent. Le mastodonte apparut lentement le long des mamelons, comme un immense vaisseau de cuir, secouant dans le soleil ses oreilles toutes sonores de parasites. Des potassons, des dépotames et des dilépothèses sortirent des fleuves en ouvrant des mâchoires d'orgue. L'hipparion bondit sur un pré, boulu comme un cheval antique, et les singes commencèrent à se dévider le long des arbres...

Et j'étais averti par mes sens d'enfant, tâtonnant à travers la nuit des époques, et je pressentais que la main des dieux modelait sournoisement quelque tremblante merveille au milieu des fanons et des grimaces, et ferait sortir quelque jour, pour mes plaisirs, d'une vague vermeille, pure comme une amande qui sort de sa cosse, sous le dais d'une aurore qui ferait du Monde une chambre d'amour, et comme une chose si parfaite qu'elle fait pleurer nerveusement et vous donne envie de l'adorer ou de la souiller... oh ! la battre et l'embrasser — Vénus Anadyomène !

. . . .

Quelles scènes se sont passées, à la place où tu as ta chambre, où tu as songé sous la lampe et trempé ton front dans tes mains... Un monstre y ronflait sous la mer... Et dans ces rues, et sur ces places, tu passes au bras d'un ami, vos voix résonnent dans la nuit, et vous rebâtissez le monde — et le regard des astres morts ne nous arrive qu'aujourd'hui...

LÉON-PAUL FARGUE

LE MIRACLE

C'est peut-être aujourd'hui que le miracle aura lieu.

Comme c'est long, mon Dieu ! Comme il faut attendre longtemps pour obtenir cette souffrance sans laquelle on devra rester à tout jamais privé d'un vrai visage humain !

Et ils attendent.

A la vérité, ils se défendent contre de telles pensées : ils sont fiers, ils ont l'air calme et détaché. Ils affectent d'espérer la venue du vaguemestre, la distribution de la soupe ou le passage de l'infirmier. Mais tout, en eux, trahit une attente infinie, obstinée. Ils attendent le miracle qui se produira sûrement dès que l'on voudra bien s'occuper d'eux.

Et pourquoi le miracle ne viendrait-il pas, dites-moi ? Vous avez connu Perdrizet : il n'avait que la moitié d'une figure ; son masque s'arrêtait au nez, et, plus bas, il n'existait plus que de vagues peaux, avec un orifice baveur et bafouilleur. Maintenant Perdrizet a une vraie tête ; il a une mâchoire et de la barbe. A le voir de loin, on dirait un garçon comme les autres.

Et vous avez connu Louba ! Son visage s'ouvrait comme une fleur horrible ; au fond, on apercevait la langue, qui ressemblait à une bête vivante, et de ces choses rouges qui demeurent toujours cachées au regard

des hommes. Maintenant, Louba peut se montrer dans la rue sans effrayer les enfants : il a une drôle de petite figure plate et rose, et des appareils en métal à la place des dents.

Ceux-là, ils ont été favorisés du miracle. Pourquoi n'y aurait-il qu'eux ? Ce n'est pas le courage qui manque, ni la patience. La chair est bonne et le sang vigoureux. Et s'il faut subir un long supplice, eh bien ! eh bien ! on le subira !

***

La salle est une grande salle à colonnettes qu'afflige un badigeon plombé. C'est une chose dont on ne peut blâmer personne : si vous aviez à peindre de tels murs, vous seriez vous-mêmes fort embarrassés. Ce n'est pas triste, et ce n'est pas souriant non plus ; c'est variable comme l'attente et comme l'espoir. La fraîche clarté de Mars n'y peut rien : elle n'est là que pour compter les jours. Elle vient témoigner avec une sorte d'indifférence. Les hommes tirent de leur poche un bout de miroir, et, furtivement, apprécient l'injuste laideur qui s'est abattue sur leur face.

Pourtant, ils ne sont pas laids. Moi qui les connais, je dis qu'ils ne sont pas laids. Ils le savent aussi, et quand ils murmurent, avec une voix qui n'a presque plus rien pour s'exprimer : « Je suis bien moche », ils ne font pas allusion à ce que nous appelions la laideur, avant la guerre.

Ils sont au delà de toute laideur et de toute beauté. Ils appartiennent à un monde exceptionnel. Pour la

plupart, ils ne peuvent plus être laids, car ils n'ont plus assez de visage.

Les gens qui possèdent un nez, une bouche, des mâchoires, des yeux, des oreilles, peuvent en faire un usage indigne, ou souffrir d'un arrangement malheureux de ces choses précieuses. Ils peuvent avoir des pensées ridicules ou déshonorantes et les laisser paraître. Mais les hommes d'ici sont terriblement délivrés de cette servitude : leur mutilation les affranchit de la laideur humaine. Parfois, cependant, elle leur laisse l'inexplicable et laborieuse splendeur du sourire, car, pour manifester sa pureté, il faut à l'âme un moindre appareil que pour traduire ses faiblesses.

Presque tous les hommes sont debout. Certains demeurent couchés parce qu'ils furent frappés non seulement à la tête, mais en outre aux jambes ou au ventre. Les autres marchent, écrivent, lisent, se groupent autour d'un jeu. Il y en a qui fument, et ils enfoncent le tuyau de leur pipe dans une cavité dont on ne peut pas toujours dire qu'elle est une bouche.

Les heureux, les miraculés, on ne les voit plus souvent dans ce pavillon; ils ont été reprendre leur place dans la vie. Ils reviennent de temps en temps, poussés par la gratitude, ou parce qu'un point de la mystérieuse broderie réclame les délicates retouches du thaumaturge.

Ceux que voici ont encore tout ou presque tout à attendre de l'homme surnaturel qui sculpte dans la chair et s'applique aux besognes de Dieu.

***

La salle est grande, mais elle est encombrée. Les lits s'y pressent et y forment plusieurs rangées. Chaque lit est une petite patrie dans cette cohue. Chaque lit porte une charge de bibelots, de souvenirs, de menus trésors. C'est au pied du lit que l'on reçoit ses visites. C'est sur le lit qu'on rêve à la figure qu'on pourrait avoir plus tard. Il est bon de posséder cette patrie minuscule, car, en général, on séjourne ici de longs mois : il faut beaucoup de temps et d'ingéniosité pour mystifier le malheur et lui faire lâcher pied.

La porte de la salle s'ouvre ; un grand jeune homme apparaît. Il a l'air affable et soucieux. Il est escorté d'autres personnes vêtues, comme lui, de toile écrue. Est-ce un homme comme les autres ? En vérité, non ! Il n'est pas semblable aux autres : c'est lui qui fait les miracles.

Il se hâte pour traverser la salle. Il semble que toutes les pensées et tous les corps qui remuent dans cette enceinte soient brusquement orientés, comme la limaille par un pôle d'aimant. Ceux qui gisent sur leur lit, empaquetés dans les pansements, tendent brusquement leur regard et leur volonté. Les autres se pressent dans l'allée centrale. Beaucoup contemplent sans rien dire celui qui doit les sauver ; d'autres l'abordent et lui font, à voix basse, une petite confidence qui ressemble toujours à une supplication.

Il écoute, il répond, il promet, il passe. Il voudrait dire : « Allez, et que votre visage d'autrefois vous soit rendu ! »

***

Ce n'est plus ainsi qu'on fait les miracles. Si la confiance était suffisante, comme dans les temps anciens, tous ces pauvres gens seraient, dans la même seconde, satisfaits, guéris, sauvés. Malheureusement l'époque est dure et les hommes sont trop savants. Le miracle se produit encore, mais il est aride, il est ingrat. Il ne cède plus au simple sourire de l'élu. Il faut le poursuivre à travers toutes sortes de souffrances et de délibérations. Il n'éclate plus : il vient à nous en rampant.

Le patient monte sur la table avec une espèce de peur enthousiaste. Il s'étend, il tremble un peu, bien qu'il soit résolu et semble parfois transporté. Depuis si longtemps il attendait son tour ! Il redoute et chérit cette minute. C'est que les « mutilés de la face » ne sont pas comme les autres. Ce qui leur fut ravi, ce n'est pas une jambe, un bras, ce n'est pas une de ces choses si précieuses et, malgré tout, un peu étrangères ; c'est l'aspect même de leur âme, c'est leur ressemblance à la divinité.

C'est donc cette ressemblance qu'il nous faut recouvrer à tout prix. Dix fois déjà nous avons été attachés sur cette table qui ressemble à l'autel d'une idole farouche; s'il le faut, nous nous offrirons dix fois encore. La patience de l'homme savant sera usée avant la nôtre. Nous sommes pressés, mais bien davantage résolus. Allez-y, Monsieur, et n'ayez pas peur ! Faites tout ce qu'il faut ! Et si je viens à crier, des fois, prêtez pas attention, surtout ! Continuez, continuez !

***

On ne peut pas toujours faire respirer le bon sommeil libérateur : c'est dans le nez, c'est dans la bouche qu'il va falloir travailler. On se contente donc d'endormir un peu la place où s'évertue l'adroit petit couteau.

L'homme est lié par les poignets. C'est préférable, car avec la meilleure volonté du monde, on peut avoir des mouvements nerveux. Les poignets sont attachés, mais les doigts libres. Ils étreignent les bords de la table de fer, et s'il y a des moments où les ongles grattent le métal, c'est qu'il n'est pas toujours facile de se bien contenir.

Les gens qui ont un os du pied gâté par la carie ne sont pas toujours persévérants. Ils voudraient bien guérir, retrouver la marche alerte et cette gracieuse agilité de jadis. Mais, s'ils souffrent trop, ils ressentent vite à l'égard de leur pied une rancune mêlée de découragement ; ils disent : « Ah ! non ! Tant pis ! laissez cela ! j'aime encore mieux mon mal. »

L'homme dont on sculpte le visage détruit est, lui, animé d'une grande constance. Il gémit à petits coups ; il se donne beaucoup de mal pour avaler ou cracher le sang qui lui remplit la gorge. Comme il a peur que le chirurgien ne s'arrête avant d'avoir parfait sa tâche, il le rassure, il le console, dirait-on. Il murmure : «Ça ne me fait pas trop mal. Je dois vous embêter, n'est-ce pas ? Ce n'est pas ma faute si je... haa... haa... si je gémis comme ça. C'est idiot, mais c'est plus fort que moi. Excusez-moi,

monsieur ! Sûrement, ce n'est pas commode pour vous de travailler... »

Parfois, il faut absolument que le faiseur de miracles demeure seul en face de l'argile sanglante. Il faut que le patient se livre sans conditions et se retire dans les profondeurs. Alors on lui enfonce dans le cou un petit tube courbe qui ressemble à un poignard. C'est par là que le sommeil lui sera dispensé.

Il râle un peu, cède et s'efface. Il tombe dans un profond oubli du présent. Il retourne à des rêves obsédants.



Comme elles sont belles, les femmes d'aujourd'hui ! Comme elles sont plus gracieuses, plus hardies, plus désirables que toutes les femmes de jadis !

Moi aussi, j'avais une fine moustache audacieuse, et je disais de ces choses qu'on peut dire quand on a une bouche agréable et de belles dents bien soignées. Moi aussi j'ai reçu des baisers. Moi aussi je regardais les femmes dans les yeux, et cela me gonflait le cœur d'une joie sauvage, que je ne sentirai peut-être plus jamais.

Je ne suis pas un aveugle. Il me reste un œil pour voir cette chose difforme et monstrueuse qu'est devenue ma figure.

J'ai connu, il y a deux mois, une petite putain. Elle sortait avec moi sur le boulevard. Je nouais un triangle de drap noir sur mes cicatrices. J'étais fier de ma blessure et aussi de ce bout de ruban qu'on m'a donné.

La femme n'avait pas assez d'orgueil pour se plaire avec moi longtemps.

Et puis, ce n'est pas cela, pas cela que je veux. Ni Berthe, la dactylographe, avec qui je devais me marier autrefois... Ah ! je ne sais pas, je ne sais plus. Et maintenant, il va falloir vieillir avec ça.

Pourvu seulement qu'il réussisse ! Pourvu seulement qu'il puisse faire quelque chose !



Pendant ce temps, le faiseur de miracles travaille. Il ne ressemble pas à un Dieu, mais à un homme, car il « cherche en gémissant ».

Parfois, il est incertain, défiant, mécontent de lui-même, mécontent de cette vie qu'il lui faut invoquer sans cesse. Tout son effort est une lutte contre d'ironiques fatalités.

Parfois, il est joyeux ; il se sent maître de l'avenir ; il a l'air inspiré. Les décisions lui sont légères ; il est l'heureux ouvrier du destin ; rien ne lui sera refusé.

Tout le corps de l'homme s'offre humblement. Tout le corps veut concourir à restaurer cette face outragée. Tout le peuple du corps est là pour réparer l'insulte, pour obtenir justice.

C'est bon ! Tout le corps sera donc convié. Les jambes donneront un peu d'os, la poitrine un petit fragment de côte, comme dans l'histoire de notre mère Ève. On cherchera de la peau au bras, au sein, partout où elle est douce, blanche et souple. La graisse aussi forme de précieux petits coussins ; on la prélève, toute chaude, sur les cuisses, et on la porte au fond des plaies qu'il faut combler.

Nous ne sommes plus accueillants comme les arbres. Nous sommes trop détachés de la commune terre maternelle. Nous poussons, nous vieillissons dans une solitude farouche. Même notre cœur débordant n'empêchera pas la vie corporelle d'être un exil sans retour. La chair de nos propres enfants s'est à jamais séparée de la vieille souche. La pourrait-on maintenant enter sur notre chair qui obéit, toute seule, à ses rudes lois ?

Mais ce qui vient de moi est bon pour moi. Si la peau de mon pied est transplantée sur mon front, elle y retrouvera les coutumes du pays natal, elle acceptera peut-être d'y subsister, d'y prospérer.

Tout le corps veut rendre service ; la tête doit assumer la plus grande part de besogne. Elle est gonflée d'un sang riche et puissant ; ses tissus sont d'une étoffe ample et vivace. C'est elle qui doit payer la plus lourde contribution. Et puis, il y a des matières rares qu'on ne saurait trouver que là.

Travaillons ! Travaillons ! L'obus, d'un seul coup, a fait un vide immense. Pour le combler, il faut réunir beaucoup de petits morceaux pleins de vie et de bonne volonté.

***

Un sourcil, c'est bien utile pour celui qui travaille à de rudes travaux. Un sourcil, ce n'est pas seulement un radieux coup de pinceau sur votre visage, ô madone ! Tout, dans l'apparence de l'homme, est un ornement, mais tout est de grand usage. Pouvez-vous l'oublier, âme ingrate ?

Le faiseur de miracles va prendre un peu de cuir à notre tempe et l'étaler, comme ferait un peintre, au-dessus de notre œil. Cela nous rendra un sourcil bien marqué, bien dru. Oh ! ce n'est pas une chose futile : dans notre métier, on transpire abondamment, et les sourcils doivent être là pour empêcher la sueur de glisser dans les yeux.

La moustache ! oui, je sais, vous, monsieur, vous ne la portez pas. C'est que vous avez une bouche bien dessinée. Et puis, vous, vous savez que faire de vos mains quand vous parlez aux femmes. Nous, mon Dieu ! nous aimons tirer sur une moustache quand nous sommes embarrassés, ou quand l'heure de la liberté tarde trop à tomber de la pendule du bureau. D'ailleurs, un peu de moustache est nécessaire pour cacher toutes ces cicatrices.

Alors le faiseur de miracles cherche, furette de-ci, de-là, puis, discrètement, il dérobe au menton ou au sommet de la tête assez de peau velue pour faire un joli brin de moustache.

— Attendez seulement trois semaines, et vous pourrez déjà tirer dessus, mon garçon !



Il y a dans Paris, une grande léproserie. Elle est comme une citadelle de désolation au cœur même de la ville oublieuse. Là, végètent des malheureux dont les maladies hideuses dévorent le visage. Ils ont presque renoncé au monde de tous pour vivre dans leur monde à eux, où il y a des arbres, des rues, des places publiques et des bâtisses vieilles de trois siècles. Ils se marient entre eux ; ils ont des enfants qui sont parfois misérables et

parfois beaux, parce que la vie a d'imprévisibles sursauts.

Pour nous, nous ne sommes pas des malades. Tout est sain, dans notre substance, et c'est justement pourquoi nous fûmes choisis, c'est pourquoi nous fûmes frappés. Il ne faut pas désespérer de notre corps : il y a quelque chose à faire avec lui.

Nous, nous ne voulons pas demeurer, toute une vie, cloîtrés entre ces grands murs, avec notre tourment. Le monde nous connaît encore, et il nous attend. Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! Il ne faut pas laisser au monde le temps de nous oublier. La guerre est finie pour tous ; faites, faites, monsieur, que pour nous aussi elle se termine un jour.



Et l'homme est reporté dans son lit. Ses rêves s'épuisent en balbutiements et en chansons gémissantes. Il va se réveiller dans son nouvel aspect, dans sa peau bien tirée, bien tendue, cousue de toutes parts comme une pelote de tennis.

Voilà notre projet ! Voilà notre vœu ! Maintenant il faut que ça colle ! Il faut que le sang recommence à passer dans les petits lambeaux déracinés. Il faut que toutes les cellules de la vie s'emparent du morceau d'os ou de cartilage et le colonisent, le séduisent, le persuadent.

Après-demain, on enlèvera le pansement. Le faiseur de miracles aura sa figure inquiète, sérieuse des grands jours. C'est qu'au fond de lui-même, il n'est sûr de rien : trop de forces indisciplinées travaillent de concert avec lui.

N'en doutons pas, nous verrons sa longue bouche

affectueuse se fendre pour un sourire content ; toutes les petites pièces de la mosaïque seront roses et bien vivantes ; elles auront reçu leurs lettres de naturalisation.

Nous patienterons quelques jours encore, et le jeune maître, un matin, recouvrira de plâtre notre visage nouveau. Nous resterons attentifs et immobiles jusqu'à ce que, avec des délicatesses de mouleur, il détache de notre chair une empreinte fidèle, irrécusable, plus constante mille fois que notre propre souvenir.



Il y a, dans cette grande maison du miracle, un petit cabinet où tous les moulages de plâtre pendent, accrochés par centaines au mur glacé.

C'est dans cette pièce minuscule et terrible que les maîtres de l'univers auraient dû venir discuter les choses de la paix.

Blanches, inhumainement pâles, ombrées à rebours par la poussière des années, une multitude de têtes en plâtre immobilisent, pour l'éternité, des grimaces que l'on ne pourrait pas, que l'on ne saurait pas imaginer.

Une sérénité désolée tombe de ces murs. Parfois, toutes ces douleurs difformes semblent se résumer en une expression unique : le divin sourire de la mort.

Il ne faut pas demeurer là si l'on tient à garder son espoir dans le monde.

***

Mais ils sont peu nombreux, ceux qui doivent pénétrer dans le cabinet des masques. Bientôt, ces témoignages s'endormiront dans la poussière, plus puissante que toute mémoire humaine.

La pieuse besogne se poursuit et le miracle s'accomplit chaque jour.

Chaque jour, la sollicitude de quelques hommes remporte de petites victoires, et beaucoup de petites victoires vaudront un peu de soulagement et d'oubli. Le temps saura sanctifier ces travaux. Rien, dans les œuvres de vie, ne se réalise sans le temps ; il a des bienveillances qui font songer à Dieu.

Presque tous les pauvres gens qui sont ici s'en iront, un par un, pour rechercher leur ancienne route et pour y persévérer. Ils regarderont le monde avec un visage schématique et tout neuf, où presque rien de leur ancien visage n'aura persisté.

C'est ainsi qu'ils auront été visités par le miracle. Peut-être pourrons-nous les regarder sans trop de honte.

GEORGES DUHAMEL

PRIÈRE POUR UN AVIATEUR

A la mémoire de mon camarade
de guerre, Pierre GOUTIER.

Seigneur, le soir est plein d'abeilles ;
Ces beaux avions murmurants
Dans ma fidélité réveillent
L'image d'un de vos enfants.

Il était gai, pensif et tendre,
Insouciant et généreux ;
Il feignait de ne pas entendre
La secrète invite de Dieu.

Hélas ! il aimait trop la vie,
Celle où sont les tentations,
La science, la poésie,
La volupté, l'ambition.

Il prenait à deux mains la terre ;
Elle était son contentement :
Il s'y voyait déjà, couchant
Près de son corps, son âme fière.

Il se disait assez payé
De ce néant par sa jeunesse;
Pourtant, dans sa païenne ivresse,
Il tenait son verre haut levé.

Son âme appelait, malgré elle,
Votre ruissellement divin ;
Seigneur, il lui fallait des ailes,
Comme aux Anges et comme aux Saints.

Mais, tout vain du peu que nous sommes
Il avait placé son désir
Aussi haut que l'aile de l'homme
Sur le vent se peut soutenir,

Pas plus ! et, lavé de la boue
Où s'humiliaient ses espoirs,
Dans l'azur que fendait sa proue,
Il vous cherchait sans le savoir...

Quitte à retomber, jeune Icare,
Dans un globe de feu cruel,
Pour avoir effleuré le phare
De votre inaccessible ciel!

— Seigneur, l'héroïque envolée
De cet enfant vers l'idéal
Finit-elle dans la fumée
D'un destin précoce et brutal ?

Seigneur, ne tiendrez-vous pas compte
De son inconscient amour,
Et la mort vide qu'il affronte
Sera-t-elle vide toujours ?

Seigneur, vous voyez ce qu'il quitte :
Tout son bien ! rien n'est excepté ;
Comparez aux siens nos mérites ?
Nous mourons — pour ressusciter.

. . . .

Mais, Seigneur ! tandis que la terre
Tirait à soi le pauvre corps,
L'âme priait et la prière
Est bond, soulèvement, essor.

Au plus haut point de son poème
La ravissant entre vos mains,
Vous l'avez surprise en chemin
Dans le don parfait d'elle-même.

HENRI GHÉON

Devant Hangard, 5 mai 1918.

LÉGERE ESQUISSE DU CHAGRIN QUE CAUSE UNE SÉPARATION ET DES PROGRÈS IRRÉGULIERS DE L'OUBLI[1]

J'allais passer par une de ces conjonctures difficiles en face desquelles il arrive généralement qu'on se trouve à plusieurs reprises dans la vie et auxquelles, bien qu'on n'ait pas changé de caractère, de nature — notre nature qui crée elle-même nos amours, et presque les femmes que nous aimons, et jusqu'à leurs fautes — on ne fait pas face de la même manière à chaque fois, c'est-à-dire à tout âge. A ces moments-là notre vie est divisée, et comme distribuée dans une balance en deux plateaux opposés où elle tient tout entière. Dans l'un, il y a notre désir de ne pas déplaire, de ne pas paraître trop humble, à l'être que nous aimons sans parvenir à le comprendre, mais que nous trouvons plus habile de laisser un peu de côté pour qu'il n'ait pas ce sentiment de se croire indispensable qui le fatiguerait de nous ; de l'autre côté, il y a une souffrance — non pas

1. Fragment du Tome II de *A la recherche du Temps perdu*, qui paraîtra, dans la première semaine de Juin, aux éditions de la *Nouvelle Revue Française*, sous le titre de *A l'ombre des Jeunes Filles en fleurs*, en même temps qu'un volume de *Pastiches et Mélanges* et que la réimpression de *Du côté de chez Swann*.

une souffrance localisée et partielle — qui ne pourrait au contraire être apaisée que si, renonçant à plaire à cette femme et à lui faire croire que nous pouvons nous passer d'elle, nous allions la retrouver. Qu'on retire du plateau où est la fierté une petite quantité de volonté qu'on a eu la faiblesse de laisser s'user avec l'âge, qu'on ajoute dans le plateau où est le chagrin une souffrance physique acquise et à qui on a permis de s'aggraver, au lieu de la solution courageuse qui l'aurait emporté à vingt ans, c'est l'autre, devenue trop lourde et sans contre-poids suffisant, qui nous abaisse à cinquante. D'autant plus que les situations, tout en se répétant, changent, et qu'il y a chance pour qu'au milieu ou à la fin de la vie on ait eu pour soi-même la funeste complaisance de compliquer l'amour d'une part d'habitude que l'adolescence, retenue par trop d'autres devoirs, moins libre de soi-même, ne connaît pas.

Après avoir écrit à Gilberte une lettre où je laissais tonner ma fureur, non sans pourtant jeter la bouée de quelques mots placés comme au hasard, et où mon amie pourrait accrocher une réconciliation, le vent ayant tourné, c'était des phrases tendres que je lui adressais pour la douceur de certaines expressions désolées, de tels « jamais plus », si attendrissants pour ceux qui les emploient, si fastidieux pour celle qui les lira, soit qu'elle les croit mensongers et traduise « jamais plus » par « ce soir-même, si vous voulez bien de moi », ou qu'elle les croit vrais et lui annonçant alors une de ces séparations définitives qui nous sont si parfaitement égales dans la vie quand il s'agit d'êtres dont nous ne sommes pas épris. Mais puisque nous sommes incapables,

tandis que nous aimons, d'agir en dignes prédécesseurs de l'être prochain que nous serons et qui n'aimera plus, comment pourrions-nous tout à fait imaginer l'état d'esprit d'une femme à qui, même si nous savions que nous lui sommes indifférents, nous avons perpétuellement fait tenir dans nos rêveries, pour nous bercer d'un beau songe ou nous consoler d'un gros chagrin, les mêmes propos que si elle nous aimait. Devant les pensées, les actions d'une femme que nous aimons, nous sommes aussi désorientés que le pouvaient être devant les phénomènes de la nature, les premiers physiciens (avant que la science fût constituée et eût mis un peu de lumière dans l'inconnu). Ou pis encore comme un être pour l'esprit de qui le principe de causalité existerait à peine, un être qui ne serait pas capable d'établir un lien entre un phénomène et un autre et devant qui le spectacle du monde serait incertain comme un rêve. Certes je m'efforçais de sortir de cette incohérence, de trouver des causes. Je tâchais même d'être « objectif » et pour cela de bien tenir compte de la disproportion qui existait entre l'importance qu'avait pour moi Gilberte et celle non seulement que j'avais pour elle, mais qu'elle-même avait pour les autres êtres que moi, disproportion qui, si je l'eusse omise, eût risqué de me faire prendre une simple amabilité de mon amie pour un aveu passionné, une démarche grotesque et avilissante de ma part pour le naturel et gracieux mouvement qui vous dirige vers de beaux yeux. Mais je craignais aussi de tomber dans l'excès contraire, où j'aurais vu dans l'arrivée inexacte de Gilberte à un rendez-vous, un mouvement de mauvaise humeur, une hostilité irrémédiable. Je tâchais de trouver entre ces deux optiques également déformantes

celle qui me donnerait la vision juste des choses ; les calculs qu'il me fallait faire pour cela me distrayaient un peu de ma souffrance ; et soit par obéissance à la réponse des nombres, soit que je leur eusse fait dire ce que je désirais, je me décidai le lendemain à aller chez les Swann, heureux, mais de la même façon que ceux qui s'étant tourmentés longtemps à cause d'un voyage qu'ils ne voulaient pas faire, ne vont pas plus loin que la gare, et rentrent chez eux défaire leur malle. Et, comme, pendant qu'on hésite, la seule idée d'une résolution possible (à moins d'avoir rendu cette idée inerte en décidant qu'on ne prendra pas la résolution) développe, comme une graine vivace, les linéaments, tout le détail des émotions qui naîtraient de l'acte exécuté, je me dis que j'avais été bien absurde de me faire, en projetant de ne plus voir Gilberte, autant de mal que si j'eusse dû réaliser ce projet, et que, puisque au contraire c'était pour finir par retourner chez elle, j'aurais pu faire l'économie de tant de velléités et d'acceptations douloureuses. Mais cette reprise des relations d'amitié ne dura que le temps d'aller jusque chez les Swann; non pas parce que leur maître d'hôtel, lequel m'aimait beaucoup, me dit que Gilberte était sortie (je sus en effet dès le soir même, que c'était vrai, par des gens qui l'avaient rencontrée), mais à cause de la façon dont il me le dit : « Monsieur, mademoiselle est sortie, je peux affirmer à monsieur que je ne mens pas. Si monsieur veut se renseigner, je peux faire venir la femme de chambre. Monsieur pense bien que je ferais tout ce que je pourrais pour lui faire plaisir et que si mademoiselle était là, je mènerais tout de suite monsieur auprès d'elle. » Ces paroles, de la sorte qui est la seule importante, involontaires, nous don-

nant la radiographie au moins sommaire de la réalité insoupçonnable que cacherait un discours étudié, prouvaient que dans l'entourage de Gilberte on avait l'impression que je lui étais importun ; aussi, à peine le maître d'hôtel les eut-il prononcées, qu'elles engendrèrent chez moi de la haine à laquelle je préférai donner comme objet au lieu de Gilberte le maître d'hôtel ; il concentra sur lui tous les sentiments de colère que j'avais pu avoir envers mon amie; débarrassé d'eux grâce à ces paroles, mon amour subsista seul ; mais elles m'avaient montré en même temps que je devais pendant quelque temps ne pas chercher à voir Gilberte. Elle allait certainement m'écrire pour s'excuser. Malgré cela, je ne retournerais pas tout de suite la voir, afin de lui prouver que je pouvais vivre sans elle. D'ailleurs, une fois que j'aurais reçu sa lettre, fréquenter Gilberte serait une chose dont je pourrais plus aisément me priver pendant quelque temps, parce que je serais sûr de la retrouver dès que je le voudrais. Ce qu'il me fallait pour supporter moins tristement l'absence volontaire, c'était sentir mon cœur débarrassé de la terrible incertitude si nous n'étions pas brouillés pour toujours, si elle n'était pas fiancée, partie, enlevée. Les jours qui suivirent ressemblèrent à ceux de cette ancienne semaine du jour de l'an que j'avais dû passer sans Gilberte. Mais cette semaine-là finie, jadis, d'une part mon amie reviendrait aux Champs-Elysées, je la reverrais comme auparavant ; j'en étais sûr ; et, d'autre part, je savais avec non moins de certitude que tant que dureraient les vacances du jour de l'an, ce n'était pas la peine d'aller aux Champs-Elysées. De sorte que durant cette triste semaine déjà lointaine, j'avais supporté ma tristesse avec calme parce qu'elle

n'était mêlée ni de crainte ni d'espérance. Maintenant, au contraire, c'était ce dernier sentiment qui presque autant que la crainte rendait ma souffrance intolérable. N'ayant pas eu de lettre de Gilberte le soir même, j'avais fait la part de sa négligence, de ses occupations, je ne doutais pas d'en trouver une d'elle dans le courrier du matin. Il fut attendu par moi, chaque jour, avec des palpitations de cœur auxquelles succédaitun état d'abattement quand je n'y avais trouvé que des lettres de personnes qui n'étaient pas Gilberte, ou bien rien, ce qui n'était pas pire, les preuves d'amitié d'une autre me rendant plus cruelles celles de son indifférence. Je me remettais à espérer pour le courrier de l'après-midi. Même entre les heures des levées des lettres je n'osais pas sortir, car elle eût pu faire porter la sienne. Puis le moment finissait par arriver où ni facteur, ni valet de pied des Swann ne pouvant plus venir, il fallait remettre au lendemain matin l'espoir d'être rassuré, et ainsi parce que je croyais que ma souffrance ne durerait pas, j'étais obligé pour ainsi dire de la renouveler sans cesse. Le chagrin était peut-être le même, mais au lieu de ne faire, comme autrefois, que prolonger uniformément une émotion initiale, recommençait plusieurs fois par jour en débutant par une émotion si fréquemment renouvelée qu'elle finissait — elle, état tout physique, si momentané — par se stabiliser, si bien que les troubles causés par l'attente ayant à peine le temps de se calmer avant qu'une nouvelle raison d'attendre survînt, il n'y avait plus une seule minute par jour où je ne fusse dans cette anxiété qu'il est pourtant si difficile de supporter pendant une heure. Ainsi ma souffrance était infiniment plus cruelle qu'au temps de cet

ancien 1er janvier parce que cette fois il y avait en moi au lieu de l'acceptation pure et simple de cette souffrance, l'espoir, à chaque instant, de la voir cesser. A cette acceptation, je finis pourtant par arriver ; alors je compris qu'elle devait être définitive et je renonçai pour toujours à Gilberte, dans l'intérêt même de mon amour, et parce que je souhaitais avant tout qu'elle ne conservât pas de moi un souvenir dédaigneux. Même, à partir de ce moment-là, et pour qu'elle ne pût croire à une sorte de dépit amoureux de ma part, j'acceptai souvent ses rendez-vous, et, au dernier moment, je lui écrivais que je ne pouvais pas venir, mais en protestant que j'en étais désolé, comme j'aurais fait avec quelqu'un que je n'aurais pas désiré revoir. Ces expressions de regret qu'on réserve d'ordinaire aux indifférents, persuaderaient mieux Gilberte de mon indifférence, me semblait-il, que ne ferait le ton d'indifférence qu'on affecte seulement envers celle qu'on aime. Quand mieux qu'avec des paroles, par des actions indéfiniment répétées, je lui aurais prouvé que je n'avais pas de goût à la voir, peut-être en retrouverait-elle pour moi. Hélas ! ce serait en vain : chercher en ne la voyant plus à ranimer en elle ce goût de me voir, c'était la perdre pour toujours ; d'abord parce que, quand il commencerait à renaître, si je voulais qu'il durât, il ne faudrait pas y céder tout de suite ; d'ailleurs, les heures les plus cruelles seraient passées ; c'était en ce moment qu'elle m'était indispensable et j'aurais voulu pouvoir l'avertir que bientôt elle ne calmerait, en me revoyant, qu'une douleur tellement diminuée qu'elle ne serait plus, comme elle l'eût été encore en ce moment même, et pour y mettre fin, un motif de capitulation, de se réconcilier et de se

revoir. Et enfin plus tard quand je pourrais enfin avouer sans péril à Gilberte, tant son goût pour moi aurait repris de force, le mien pour elle, celui-ci n'aurait pu résister à une si longue absence et n'existerait plus ; Gilberte me serait devenue indifférente. Je le savais, mais je ne pouvais pas le lui dire ; elle aurait cru que si je prétendais que je cesserais de l'aimer en restant trop longtemps sans la voir, c'était à seule fin qu'elle me dît de revenir vite auprès d'elle. En attendant ce qui me rendait plus aisé de me condamner à cette séparation, c'est que (afin qu'elle se rendît bien compte que malgré mes affirmations contraires, c'était ma volonté et non un empêchement, non mon état de santé, qui me privaient de la voir) toutes les fois où je savais d'avance que Gilberte ne serait pas chez ses parents, devait sortir avec une amie et ne rentrerait pas dîner, j'allais voir Mme Swann (laquelle était redevenue pour moi ce qu'elle était au temps où je voyais si difficilement sa fille, et où les jours où celle-ci ne venait pas aux Champs-Elysées, j'allais me promener avenue des Acacias). De cette façon, j'entendrais parler de Gilberte, j'étais sûr qu'elle entendrait ensuite parler de moi et d'une façon qui lui montrerait que je ne tenais pas à elle. Et je trouvais, comme tous ceux qui souffrent, que ma triste situation aurait pu être pire. Car ayant libre entrée dans la demeure où habitait Gilberte, je me disais toujours, bien que décidé à ne pas user de cette faculté, que si jamais ma douleur était trop vive, je pourrais la faire cesser. Je n'étais malheureux qu'au jour le jour. Et c'est trop dire encore. Combien de fois par heure (mais maintenant sans l'anxieuse attente qui m'avait étreint les premières semaines après notre brouille, avant

d'être retourné chez les Swann) ne me récitais-je pas la lettre que Gilberte m'enverrait bien un jour, m'apporterait peut-être elle-même. La constante vision de ce bonheur imaginaire m'aidait à supporter la destruction du bonheur réel. Pour les femmes qui ne nous aiment pas, comme pour les « disparus », savoir qu'on n'a plus rien à espérer n'empêche pas de continuer à attendre. On vit aux aguets, aux écoutes ; des mères dont le fils est parti en mer pour une exploration dangereuse se figurent à toute minute et alors que la certitude qu'il a péri est acquise depuis longtemps, qu'il va entrer miraculeusement sauvé, et bien portant. Et cette attente, selon la force du souvenir et la résistance des organes, ou bien les aide à traverser les années au bout desquelles elles supporteront que leur fils ne soit plus, d'oublier peu à peu et de survivre — ou bien les fait mourir.

D'autre part, mon chagrin était un peu consolé par l'idée qu'il profitait à mon amour. Chaque visite que je faisais à Mme Swann, sans voir Gilberte, m'était cruelle, mais je sentais qu'elle améliorait d'autant l'idée que Gilberte avait de moi.

D'ailleurs, si je m'arrangeais toujours, avant d'aller chez Mme Swann, à être certain de l'absence de sa fille, cela tenait peut-être autant qu'à ma résolution d'être brouillé avec elle, à cet espoir de réconciliation qui se superposait à ma volonté de renoncement (bien peu sont absolus, au moins d'une façon continue, dans cette âme humaine dont une des lois, fortifiée par les afflux inopinés de souvenirs différents, est l'intermittence) et me masquait ce qu'elle avait de trop cruel. Cet espoir je savais bien ce qu'il avait de chimérique. J'étais comme un pauvre

qui mêle moins de larmes à son pain sec s'il se dit que tout à l'heure peut-être un riche étranger va lui laisser toute sa fortune. Nous sommes tous obligés pour rendre la réalité supportable d'entretenir en nous quelques petites folies. Or mon espérance restait plus intacte — tout en même temps que la séparation s'effectuait mieux — si je ne rencontrais pas Gilberte. Si je m'étais trouvé face à face avec elle chez sa mère, nous aurions peut-être échangé des paroles irréparables qui eussent rendu définitive notre brouille, tué mon espérance et d'autre part en créant une anxiété nouvelle, réveillé mon amour et rendu plus difficile ma résignation.

Depuis bien longtemps et fort avant ma brouille avec sa fille, Mme Swann m'avait dit : « C'est très bien de venir voir Gilberte, mais j'aimerais aussi que vous veniez quelquefois pour *moi*, pas à mon Choufleury où vous vous ennuieriez parce que j'ai trop de monde, mais les autres jours où vous me trouverez toujours un peu tard. » J'avais donc l'air, en allant la voir de n'obéir que longtemps après à un désir anciennement exprimé par elle. Et très tard, déjà dans la nuit, presque au moment où mes parents se mettaient à table, je partais faire à Mme Swann une visite pendant laquelle je savais que je ne verrais pas Gilberte et où pourtant je ne penserais qu'à elle. Dans ce quartier, considéré alors comme éloigné, d'un Paris plus sombre qu'aujourd'hui, et qui, même dans le centre, n'avait pas d'électricité sur la voie publique et bien peu dans les maisons, les lampes d'un salon situé au rez-de-chaussée ou à un entresol très bas (tel qu'était celui de ses appartements où recevait habituellement Mme Swann), suffisaient à illuminer la rue et à faire lever

les yeux au passant qui rattachait à leur clarté comme à sa cause apparente et voilée la présence devant la porte de quelques coupés bien attelés. Le passant croyait, et non sans un certain émoi, à une modification survenue dans cette cause mystérieuse, quand il voyait l'un de ces coupés se mettre en mouvement ; mais c'était seulement un cocher qui, craignant que ses bêtes ne prissent froid leur faisait faire de temps à autre des allées et venues d'autant plus impressionnantes que les roues caoutchoutées donnaient au pas des chevaux un fond de silence sur lequel il se détachait plus distinct et plus explicite.

Le « jardin d'hiver », que dans ces années-là le passant apercevait d'ordinaire, quelle que fût la rue, si l'appartement n'était pas à un niveau trop élevé au-dessus du trottoir, ne se voit plus que dans les héliogravures des livres d'étrennes de P.-J. Stahl où, en contraste avec les rares ornements floraux des salons Louis XVI d'aujourd'hui — une rose ou un iris du Japon dans un vase de cristal à long col qui ne pourrait pas contenir une fleur de plus — il semble, à cause de la profusion des plantes d'appartement qu'on avait alors, et du manque absolu de stylisation dans leur arrangement, avoir dû, chez les maîtresses de maison, répondre plutôt à quelque vivante et délicieuse passion pour la botanique qu'à un froid souci de morte décoration. Il faisait penser en plus grand, dans les hôtels d'alors, à ces serres minuscules et portatives posées au matin du premier janvier sous la lampe allumée — les enfants n'ayant pas eu la patience d'attendre qu'il fît jour — parmi les autres cadeaux du jour de l'an, mais le plus beau d'entre eux, consolant avec les plantes qu'on va pouvoir cultiver, de la nudité de l'hiver ; plus encore

qu'à ces serres-là elles-mêmes, ces jardins d'hiver ressemblaient à celle qu'on voyait tout auprès d'elles, figurée dans un beau livre, autre cadeau de jour de l'an, et qui bien qu'elle fût donnée non aux enfants, mais à Mlle Lili, l'héroïne de l'ouvrage, les enchantait à tel point que, devenus maintenant presque vieillards, ils se demandent si dans ces années fortunées l'hiver n'était pas la plus belle des saisons. Enfin au fond de ce jardin d'hiver, à travers les arborescences d'espèces variées qui de la rue faisaient ressembler la fenêtre éclairée au vitrage de ces serres d'enfants, dessinées ou réelles, le passant, se hissant sur ses pointes, apercevait généralement un homme en redingote, un gardénia ou un œillet à la boutonnière, debout devant une femme assise, tous deux vagues, comme deux intailles dans une topaze, au fond de l'atmosphère du salon, ambrée par le samovar — importation récente alors — de vapeurs qui s'en échappent peut-être encore aujourd'hui, mais qu'à cause de l'habitude personne ne voit plus. Mme Swann tenait beaucoup à ce « thé » ; elle croyait montrer de l'originalité et dégager du charme, en disant à un homme : « Vous me trouverez tous les jours un peu tard, venez prendre le thé », de sorte qu'elle accompagnait d'un sourire fin et doux ces mots prononcés par elle avec un accent anglais momentané et desquels son interlocuteur prenait bonne note en saluant d'un air grave, comme s'ils avaient été quelque chose d'important et de singulier qui commandât la déférence et exigeât de l'attention. Il y avait une autre raison que celles données plus haut et pour laquelle les fleurs n'avaient pas un caractère d'ornement dans le salon de Mme Swann et cette raison-là ne tenait pas à l'époque, mais en partie

à l'existence qu'avait menée jadis Odette. Une grande cocotte, comme elle avait été, vit beaucoup pour ses amants, c'est-à-dire chez elle, ce qui peut la conduire à vivre pour elle. Les choses que chez une honnête femme on voit et qui certes peuvent lui paraître, à elle aussi, avoir de l'importance, sont celles, en tous cas, qui pour la cocotte en ont le plus. Le point culminant de sa journée est celui non pas où elle s'habille pour le monde, mais où elle se déshabille pour un homme. Il lui faut être aussi élégante en robe de chambre, en chemise de nuit, qu'en toilette de ville. D'autres femmes montrent leurs bijoux, elle, elle vit dans l'intimité de ses perles. Odette avait du reste l'air bien plus jeune que vingt ans plus tôt, car, arrivée au milieu de la vie, Odette s'était enfin découvert ou inventé une physionomie personnelle, un « caractère » immuable, un genre de beauté, et, sur ses traits décousus qui pendant si longtemps livrés aux caprices hasardeux et impuissants de la chair, prenant à la moindre fatigue, pour un instant, des années, une sorte de vieillesse passagère lui avaient composé tant bien que mal, selon son humeur et selon sa mine, un visage épars, journalier, informe et charmant, avait appliqué ce type fixe, comme une jeunesse immortelle.

Les jours où Mme Swann n'était pas sortie du tout, on la trouvait dans une robe de chambre de crêpe de Chine, blanche comme une première neige, parfois aussi dans un de ces longs tuyautages de mousseline de soie, qui ne semblent qu'une jonchée de pétales roses ou blancs et qu'on trouverait aujourd'hui peu appropriés à l'hiver, et bien à tort. Car ces étoffes légères et ces couleurs

tendres donnaient à la femme — dans la grande chaleur des salons d'alors fermés de portières et desquels ce que les romanciers mondains de l'époque trouvaient à dire de plus élégant, c'est qu'ils étaient « douillettement capitonnés » — le même air frileux qu'aux roses qui pouvaient y rester à côté d'elle, malgré l'hiver, dans l'incarnat de leur nudité, comme au printemps. A cause de cet étouffement des sons par les tapis et de sa retraite dans des enfoncements, la maîtresse de la maison n'étant pas avertie de votre entrée comme aujourd'hui, continuait à lire pendant que vous étiez déjà presque devant elle, ce qui ajoutait encore à cette impression de romanesque, à ce charme d'une sorte de secret surpris, que nous retrouvons aujourd'hui dans le souvenir de ces robes déjà démodées alors, que Mme Swann était peut-être la seule à ne pas avoir encore abandonnées et qui nous donnent l'idée que la femme qui les portait devait être une héroïne de roman parce que nous, pour la plupart, ne les avons guère vues que dans certains romans d'Henry Gréville.

— On ne peut pas s'en aller de cette maison, disait Mme Bontemps à Mme Swann tandis que Mme Cottard, dans sa surprise d'entendre exprimer sa propre impression, s'écriait : « C'est ce que je me dis toujours, avec ma petite jugeote, dans mon for intérieur ! » approuvée par des messieurs du Jockey qui s'étaient confondus en saluts, et comme comblés par tant d'honneur, quand Mme Swann les avait présentés à cette petite bourgeoise peu aimable, qui restait devant les brillants amis d'Odette sur la réserve sinon sur ce qu'elle appelait la « défensive », car elle employait toujours un langage noble pour

les choses les plus simples. « Voilà trois mercredis que vous me faites faux bond », disait Mme Swann à Mme Cottard. « C'est vrai, Odette, il y a *des siècles, des éternités* que je ne vous ai vue. Vous voyez que je plaide coupable, mais il faut vous dire, ajoutait-elle d'un air pudibond et vague, car quoique femme de médecin elle n'aurait pas osé parler sans périphrases de rhumatisme ou de coliques néphrétiques, que j'ai eu bien des petites *misères*. Chacun a les siennes. Et puis j'ai eu une crise dans ma domesticité mâle. Sans être plus qu'une autre très imbue de mon autorité, j'ai dû, pour faire un exemple, renvoyer mon Vatel qui, je crois, cherchait d'ailleurs une place plus lucrative. Mais son départ a failli entraîner la démission de tout le ministère. Ma femme de chambre ne voulait pas rester non plus, il y a eu des scènes homériques. Malgré tout, j'ai tenu ferme le gouvernail, et c'est une véritable leçon de choses qui n'aura pas été perdue pour moi. Je vous ennuie avec ces histoires de serviteurs, mais vous savez comme moi quel tracas c'est d'être obligée de procéder à des remaniements dans son personnel. »

— Mais vous me semblez bien belle ? *Redfern fecit* ?

— Non, vous savez que je suis une fervente de Rauthnitz. Du reste, c'est un retapage.

— Eh bien ! cela a un chic !

— Combien croyez-vous ?... Non, changez le premier chiffre.

— Comment, mais c'est pour rien, c'est donné. On m'avait dit trois fois autant. » « Voilà comme on écrit l'Histoire, concluait la femme du docteur. Et montrant

à Mme Swann un tour de cou dont celle-ci lui avait fait présent :

— Regardez, Odette. Vous reconnaissez ?

— Qui cultivez-vous, Odette, pour avoir de si belles fleurs ? Lemaître ? J'avoue qu'il y avait l'autre jour devant chez Lemaître un grand arbuste rose qui m'a fait faire une folie,

— Non, je n'ai de fleuriste attitré que Debac.

— Moi aussi, disait Mme Collard, mais j'avoue que je lui fais des infidélités avec Lachaume.

— Ah ! vous le trompez avec Lachaume, je le lui dirai, répondait Odette qui s'efforçait de « conduire la conversation », comme de « savoir réunir », de « mettre en valeur », de s'effacer », de « servir de trait d'union », tous ces arts de la maîtresse de maison qui sont, à vrai dire, les arts du néant.

Cependant Mme Bontemps qui avait dit cent fois qu'elle ne voulait pas aller chez les Verdurin, ravie d'être invitée aux mercredis, était en train de calculer comment elle pourrait s'y rendre le plus de fois possible. Elle ignorait que Mme Verdurin souhaitait qu'on n'en manquât aucun ; d'autre part elle était de ces personnes peu recherchées, qui, quand elles sont conviées à des « séries » par une maîtresse de maison, ne vont pas chez elle comme ceux qui savent faire toujours plaisir, quand ils ont un moment et le désir de sortir ; elles, au contraire, se privent par exemple de la première soirée et de la troisième, s'imaginant que leur absence sera remarquée et se réservent pour la deuxième et la quatrième ; à moins que leurs informations ne leur ayant appris que la troisième

sera particulièrement brillante, elles ne suivent un ordre inverse, alléguant que « malheureusement la dernière fois elles n'étaient pas libres ». Telle Mme Bontemps supputait combien il pouvait y avoir encore de mercredis avant Pâques et de quelle façon elle arriverait à en avoir un de plus, sans pourtant paraître s'imposer. Elle comptait sur Mme Cottard, avec laquelle elle allait revenir (elle était toujours ravie de trouver une amie secourable possédant un « automédon ») pour lui donner quelques indications. « Oh ! madame Bontemps, je vois que vous vous levez, c'est très mal de donner ainsi le signal de la fuite. Vous me devez une compensation pour n'être pas venue jeudi dernier... Allons, rasseyez-vous un moment. Vous ne ferez tout de même plus d'autre visite avant le dîner. Vraiment vous ne vous laissez pas tenter, ajoutait Mme Swann et tout en tendant une assiette de gâteaux : vous savez que ce n'est pas mauvais du tout ces petites saletés-là. Ça ne paye pas de mine, mais goûtez-en, vous m'en direz des nouvelles ». « Au contraire ça a l'air délicieux, répondait Mme Cottard ; chez vous, Odette, on n'est jamais à court de victuailles. Je n'ai pas besoin de vous demander la marque de fabrique, je sais que vous faites tout venir de chez Rebattet. »

Le 1er janvier me fut particulièrement douloureux cette année-là. Tout l'est, sans doute, qui fait date et anniversaire, quand on est malheureux. Mais si c'est, par exemple, d'avoir perdu un être cher, la souffrance consiste seulement dans une comparaison plus vive avec le passé. Il s'y ajoutait dans mon cas l'espoir informulé que Gilberte, ayant voulu me laisser l'initiative des premiers pas

et constatant que je ne les avais pas faits, n'avait attendu que le prétexte du 1er janvier, pour m'écrire : « Enfin, qu'y a-t-il, je suis folle de vous, venez que nous nous expliquions franchement, je ne peux pas vivre sans vous voir. » Dès les derniers jours de l'année cette lettre me parut probable. Elle ne l'était peut-être pas, mais, pour que nous la croyions telle, le désir, le besoin que nous en avons, suffit. Le soldat est persuadé qu'un certain délai indéfiniment prolongeable lui sera accordé avant qu'il soit tué, le voleur avant qu'il soit pris, les hommes en général avant qu'ils aient à mourir. C'est là l'amulette qui préserve les individus — et parfois les peuples — non du danger mais de la peur du danger, en réalité de la croyance au danger, ce qui dans certains cas permet de les braver sans qu'il soit besoin d'être brave. Une confiance de ce genre, et aussi peu fondée, soutient l'amoureux qui compte sur une réconciliation, sur une lettre. Pour que je n'eusse pas attendu celle-là, il eût suffi que j'eusse cessé de la souhaiter. Si indifférent qu'on sache que l'on est à celle qu'on aime encore, on lui prête une série de pensées — fussent-elles d'indifférence — une intention de les manifester, une complication de vie intérieure où l'on est l'objet peut-être d'une antipathie, mais aussi d'une attention permanentes. Pour imaginer au contraire ce qui se passait en Gilberte, il eût fallu que je pusse tout simplement anticiper dès ce 1er janvier-là ce que j'eusse ressenti celui d'une des années suivantes, et où l'attention, ou le silence, ou la tendresse ou la froideur de Gilberte eussent passé à peu près inaperçus à mes yeux et où je n'eusse pas songé, pas même pu songer à chercher la solution de problèmes qui auraient cessé de

se poser pour moi. Quand on aime, l'amour est trop grand pour pouvoir être contenu tout entier en nous ; il irradie vers la personne aimée rencontre en elle une surface qui l'arrête, le force à revenir vers son point de départ et c'est ce choc en retour de notre propre tendresse que nous appelons les sentiments de l'autre et qui nous charme plus qu'à l'aller, parce que nous ne reconnaissons pas qu'elle vient de nous. Le 1er janvier sonna toutes ses heures sans qu'arrivât cette lettre de Gilberte. Et comme j'en reçus quelques-unes de vœux tardifs ou retardés par l'encombrement des courriers à ces dates-là, le 3 et le 4 janvier j'espérais encore, de moins en moins pourtant. Les jours qui suivirent, je pleurai beaucoup. Certes cela tenait à ce qu'ayant été moins sincère que je ne l'avais cru quand j'avais renoncé à Gilberte, j'avais gardé cet espoir d'une lettre d'elle pour la nouvelle année. Et le voyant épuisé avant que j'eusse eu le temps de me précautionner d'un autre, je souffrais comme un malade qui a vidé sa fiole de morphine sans en avoir sous la main une seconde. Mais peut-être en moi — et ces deux explications ne s'excluent pas, car un seul sentiment est quelquefois fait de contraires — l'espérance que j'avais de recevoir enfin une lettre avait-elle rapproché de moi l'image de Gilberte, recréé les émotions que l'attente de me trouver près d'elle, sa vue, sa manière d'être avec moi, me causaient autrefois. La possibilité immédiate d'une réconciliation avait supprimé cette chose de l'énormité de laquelle nous ne nous rendons pas compte — la résignation. Les neurasthéniques ne peuvent croire les gens qui leur assurent qu'ils seront peu à peu calmés en restant au lit sans recevoir de lettres, sans lire de journaux. Ils se

figurent que ce régime ne fera qu'exaspérer leur nervosité. De même les amoureux, le considérant du sein d'un état contraire, n'ayant pas commencé de l'expérimenter, ne peuvent croire à la puissance bienfaisante du renoncement.

A cause de la violence de mes battements de cœur on me fit diminuer la caféine, ils cessèrent. Alors je me demandai si ce n'était pas un peu à elle qu'était due cette angoisse que j'avais éprouvée quand je m'étais à peu près brouillé avec Gilberte, et que j'avais attribuée chaque fois qu'elle se renouvelait à la souffrance de ne plus voir mon amie, ou de risquer de ne la voir qu'en proie à la même mauvaise humeur. Mais si ce médicament avait été à l'origine des souffrances que mon imagination eût alors faussement interprétées (ce qui n'aurait rien d'extraordinaire, les plus cruelles peines morales ayant souvent chez les amants l'habitude physique de la femme avec qui ils vivent), c'était à la façon du philtre qui longtemps après avoir été absorbé continue à lier Tristan à Yseult. Car l'amélioration physique que la diminution de la caféine amena presque immédiatement chez moi n'arrêta pas l'évolution de chagrin que l'absorption du toxique avait peut-être sinon créé, du moins su rendre plus aigu.

Seulement, quand le milieu du mois de janvier approcha, une fois déçues mes espérances d'une lettre pour le jour de l'an et la douleur supplémentaire qui avait accompagné leur déception une fois calmée, ce fut mon chagrin d'avant « les Fêtes » qui recommença. Ce qu'il y avait peut-être encore en lui de plus cruel, c'est que j'en fusse moi-même l'artisan conscient, volontaire, impitoyable et patient. La seule chose à laquelle je tinsse,

mes relations avec Gilberte, c'est moi qui travaillais à les rendre impossibles en créant peu à peu, par la séparation prolongée d'avec mon amie, non pas son indifférence, mais ce qui reviendrait finalement au même, la mienne. C'était à un long et cruel suicide du moi qui en moi-même aimait Gilberte que je m'acharnais avec continuité, avec la clairvoyance non seulement de ce que je faisais dans le présent, mais de ce qui en résulterait pour l'avenir : je savais non pas seulement que dans un certain temps je n'aimerais plus Gilberte, mais encore qu'elle-même le regretterait, et que les tentatives qu'elle ferait alors pour me voir, seraient aussi vaines que celles d'aujourd'hui, non plus parce que je l'aimerais trop, mais parce que j'aimerais certainement une autre femme que je resterais à désirer, à attendre, pendant des heures dont je n'oserais pas distraire une parcelle pour Gilberte qui ne me serait plus rien. Et sans doute en ce moment même, où (puisque j'étais résolu à ne plus la voir, à moins d'une demande formelle d'explications, d'une complète déclaration d'amour de sa part, lesquelles n'avaient plus aucune chance de venir), j'avais déjà perdu Gilberte, et l'aimais davantage, je sentais tout ce qu'elle était pour moi, mieux que l'année précédente quand, passant tous mes après-midi avec elle, selon que je voulais, je croyais que rien ne menaçait notre amitié, sans doute en ce moment l'idée que j'éprouverais un jour les mêmes sentiments pour une autre m'était odieuse, car cette idée m'enlevait outre Gilberte, mon amour et ma souffrance. Mon amour, ma souffrance, où en pleurant j'essayais de saisir justement ce qu'était Gilberte, et desquels il me fallait reconnaître qu'ils ne lui appartenaient pas spécialement et

seraient, tôt ou tard, le lot de telle ou telle femme. De sorte — c'était du moins alors ma manière de penser — qu'on est toujours détaché des êtres; quand on aime, on sent que cet amour ne porte pas leur nom, pourra dans l'avenir renaître, aurait même pu, dans le passé, naître pour une autre et non pour celle-là. Et dans le temps où l'on n'aime pas, si l'on prend philosophiquement son parti de ce qu'il y a de contradictoire dans l'amour, c'est que cet amour dont on parle à son aise on ne l'éprouve pas alors, donc on ne le connaît pas, la connaissance en ces matières étant intermittente et ne survivant pas à la présence effective du sentiment. Cet avenir où je n'aimerais plus Gilberte et que ma souffrance m'aidait à deviner sans que mon imagination pût encore se le représenter clairement, certes il eût été temps encore d'avertir Gilberte qu'il se formerait peu à peu, que sa venue était sinon imminente, du moins inéluctable, si elle-même, Gilberte, ne venait pas à mon aide et ne détruisait pas dans son germe ma future indifférence. Combien de fois ne fus-je pas sur le point d'écrire, ou d'aller dire à Gilberte : « Prenez garde, j'en ai pris la résolution, la démarche que je fais est une démarche suprême. Je vous vois pour la dernière fois. Bientôt je ne vous aimerai plus. » A quoi bon ? De quel droit eussé-je reproché à Gilberte une indifférence que, sans me croire coupable pour cela, je manifestais à tout ce qui n'était pas elle ? La dernière fois ! A moi, cela me paraissait quelque chose d'immense, parce que j'aimais Gilberte. A elle cela lui eût fait sans doute autant d'impression que ces lettres où des amis demandent à nous faire une visite avant de s'expatrier, visite que, comme aux ennuyeuses femmes qui nous

aiment, nous leur refusons parce que nous avons des plaisirs devant nous. Le temps dont nous disposons chaque jour est élastique ; les passions que nous ressentons le dilatent, celles que nous inspirons le rétrécissent, et l'habitude le remplit.

D'ailleurs, j'aurais eu beau parler à Gilberte, elle ne m'aurait pas entendu. Nous nous imaginons toujours quand nous parlons, que ce sont nos oreilles, notre esprit qui écoutent. Mes paroles ne seraient parvenues à Gilberte que déviées, comme si elles avaient eu à traverser le rideau mouvant d'une cataracte avant d'arriver à mon amie, méconnaissables, rendant un son ridicule, n'ayant plus aucune espèce de sens. La vérité qu'on met dans les mots ne se fraye pas son chemin directement, n'est pas douée d'une évidence irrésistible. Il faut qu'assez de temps passe pour qu'une vérité de même ordre ait pu se former en eux. Alors l'adversaire politique qui, malgré tous les raisonnements et toutes les preuves, tenait le sectateur de la doctrine opposée pour un traître, partage lui-même la conviction détestée à laquelle celui qui cherchait inutilement à la répandre ne tient plus. Alors le chef-d'œuvre qui pour les admirateurs qui le lisaient haut semblait montrer en soi les preuves de son excellence et n'offrait à ceux qui écoutaient qu'une image insane ou médiocre, sera par eux proclamé chef-d'œuvre, trop tard pour que l'auteur puisse l'apprendre. Pareillement en amour les barrières, quoi qu'on fasse, ne peuvent être brisées du dehors par celui qu'elles désespèrent ; et c'est quand il ne se souciera plus d'elles, que, tout à coup, par l'effet du travail venu d'un autre côté, accompli à l'intérieur de celle qui n'aimait pas,

ces barrières, attaquées jadis sans succès, tomberont sans utilité. Si j'étais venu annoncer à Gilberte mon indifférence future et le moyen de la prévenir, elle aurait induit de cette démarche que mon amour pour elle, le besoin que j'avais d'elle, étaient encore plus grands qu'elle n'avait cru, et son ennui de me voir en eût été augmenté. Et il est bien vrai, du reste, que c'est cet amour qui m'aidait, par les états d'esprits disparates qu'il faisait se succéder en moi, à prévoir, mieux qu'elle, la fin de cet amour. Pourtant, un tel avertissement, je l'eusse peut-être adressé, par lettre ou de vive voix, à Gilberte, quand assez de temps eut passé, me la rendant ainsi, il est vrai, moins indispensable, mais aussi ayant pu lui prouver qu'elle ne me l'était pas. Malheureusement, certaines personnes bien ou mal intentionnées lui parlèrent de moi d'une façon qui dut lui laisser croire qu'elles le faisaient à ma prière. Chaque fois que j'appris ainsi que Cottard, ma mère elle-même, et jusqu'à M. de Norpois, avaient, par de maladroites paroles, rendu inutile tout le sacrifice que je venais d'accomplir, gâché tout le résultat de ma réserve en me donnant faussement l'air d'en être sorti, j'avais un double ennui. D'abord je ne pouvais plus faire dater que de ce jour-là ma pénible et fructueuse abstention que ces fâcheux avaient à mon insu interrompue et par conséquent annihilée. Mais, de plus, j'eusse eu moins de plaisir à voir Gilberte qui me croyait maintenant non plus dignement résigné, mais manœuvrant dans l'ombre pour une entrevue qu'elle avait dédaigné de m'accorder. Je maudissais ces vains bavardages de gens qui souvent, sans même l'intention de nuire ou de rendre service, pour rien, pour parler, quelquefois parce que nous n'avons pas pu nous

empêcher de le faire devant eux et qu'ils sont indiscrets (comme nous), nous causent, à point nommé, tant de mal. Il est vrai que dans la funeste besogne accomplie pour la destruction de notre amour, ils sont loin de jouer un rôle égal à deux personnes qui ont pour habitude l'une par excès de bonté et l'autre de méchanceté de tout défaire au moment que tout allait s'arranger. Mais ces deux personnes-là nous ne leur en voulons pas comme aux inopportuns Cottard, car la dernière c'est la personne que nous aimons et la première, c'est nous-même.

Cependant, comme presque chaque fois que j'allais la voir, Mme Swann m'invitait à venir goûter avec sa fille et me disait de répondre directement à celle-ci, j'écrivais souvent à Gilberte, et dans cette correspondance je ne choisissais pas les phrases qui eussent pu, me semblait-il, la persuader, je cherchais seulement à frayer le lit le plus doux au ruissellement de mes pleurs. Car le regret comme le désir ne cherche pas à s'analyser, mais à se satisfaire ; quand on commence d'aimer, on passe le temps non à savoir ce qu'est son amour, mais à préparer les possibilités des rendez-vous du lendemain. Quand on renonce, on cherche non à connaître son chagrin, mais à offrir de lui à celle qui le cause l'expression qui nous paraît la plus tendre. On dit des choses qu'on éprouve le besoin de dire et que l'autre ne comprendra pas, on ne parle que pour soi-même. J'écrivais : « J'avais cru que ce ne serait pas possible. Hélas ! je vois que ce n'est pas si difficile. » Je disais aussi « je ne vous verrai probablement plus », je le disais en continuant à me garder d'une froideur qu'elle eût pu croire affectée, et ces mots, en les écrivant, me faisaient pleurer parce que je sentais qu'ils exprimaient

non ce que j'aurais voulu croire, mais ce qui arriverait en réalité. Car à la prochaine demande de rendez-vous qu'elle me ferait adresser, j'aurais encore comme cette fois le courage de ne pas céder et, de refus en refus, j'arriverais peu à peu au moment où à force de ne plus l'avoir vue je ne désirerais pas la voir. Je pleurais mais je trouvais le courage, je connaissais la douceur, de sacrifier le bonheur d'être auprès d'elle à la possibilité de lui paraître agréable un jour, un jour où, hélas ! lui paraître agréable me serait indifférent. L'hypothèse même, pourtant si peu vraisemblable, qu'en ce moment, comme elle l'avait prétendu pendant la dernière visite que je lui avais faite, elle m'aimât, que ce que je prenais pour l'ennui qu'on éprouve auprès de quelqu'un dont on est las, ne fût dû qu'à une susceptibilité jalouse, à une feinte d'indifférence analogue à la mienne, ne faisait que rendre ma résolution moins cruelle. Il me semblait alors que, dans quelques années, après que nous nous serions oubliés l'un l'autre, quand je pourrais rétrospectivement lui dire que cette lettre qu'en ce moment j'étais en train de lui écrire n'avait été nullement sincère, elle me répondrait : « Comment, vous, vous m'aimiez ? Si vous saviez comme je l'attendais, cette lettre, comme j'espérais un rendez-vous, comme elle me fit pleurer. » La pensée, pendant que je lui écrivais, aussitôt rentré de chez sa mère, que j'étais peut-être en train de consommer précisément ce malentendu-là, cette pensée par sa tristesse même, par le plaisir d'imaginer que j'étais aimé de Gilberte, me poussait à continuer ma lettre.

Quand Gilberte qui d'habitude donnait ses goûters

le jour où recevait sa mère, devait au contraire être absente et qu'à cause de cela je pouvais aller au « Choufleury » de Mme Swann, je la trouvais vêtue de quelque belle robe, certaines en taffetas, d'autres en faille, ou en velours, ou en crêpe de Chine, ou en satin, ou en soie, et qui, non point lâches commes les déshabillés qu'elle revêtait ordinairement à la maison, mais combinées, comme pour la sortie au dehors, donnaient cet après-midi-là à son oisiveté chez elle quelque chose d'alerte et d'agissant.

Dans la confusion du salon, venant de reconduire une visite, ou prenant une assiette de gâteaux pour les offrir à une autre, Mme Swann en passant près de moi me prenait une seconde à part : « Je suis spécialement chargée par Gilberte de vous inviter à déjeuner pour après-demain. Comme je n'étais pas certaine de vous voir, j'allais vous écrire si vous n'étiez pas venu. » Je continuais à résister. Et cette résistance me coûtait de moins en moins, parce qu'on a beau aimer le poison qui vous fait du mal, quand on en est privé par quelque nécessité, depuis déjà un certain temps, on ne peut pas ne pas attacher quelque prix au repos qu'on ne connaissait plus, à l'absence d'émotions et de souffrances. Si l'on n'est pas tout à fait sincère en se disant qu'on ne voudra jamais revoir celle qu'on aime, on ne le serait pas non plus en disant qu'on veut la revoir. Car, sans doute, on ne peut supporter son absence qu'en se la promettant courte, en pensant au jour où on se retrouvera, mais d'autre part, on sent à quel point ces rêves quotidiens d'une réunion prochaine et sans cesse ajournée sont moins douloureux que ne serait une entrevue qui pourrait être suivie de jalousie,

de sorte que la nouvelle qu'on va revoir celle qu'on aime donnerait une commotion peu agréable. Ce qu'on recule maintenant de jour en jour, ce n'est plus la fin de l'intolérable anxiété causée par la séparation c'est le recommencement redouté d'émotions sans issue. Comme à une telle entrevue on préfère le souvenir docile qu'on complète à son gré de rêveries où celle qui, dans la réalité, ne vous aime pas, vous fait au contraire des déclarations, quand vous êtes tout seul ; ce souvenir qu'on peut arriver en y mêlant peu à peu beaucoup de ce qu'on désire à rendre aussi doux qu'on veut, comme on le préfère à l'entretien ajourné où on aurait affaire à un être à qui on ne dicterait plus à son gré les paroles qu'on désire, mais dont on subirait les nouvelles froideurs, les violences inattendues. Nous savons tous quand nous n'aimons plus, que l'oubli, même le souvenir vague ne causent pas tant de souffrances que l'amour malheureux. C'est d'un tel oubli anticipé que je préférais, sans me l'avouer, la reposante douceur.

D'ailleurs, ce qu'une telle cure de détachement psychique et d'isolement peut avoir de pénible, le devient de moins en moins pour une autre raison, c'est qu'elle affaiblit, en attendant de la guérir, cette idée fixe qu'est un amour. Le mien était encore assez fort pour que je tinsse à reconquérir tout mon prestige aux yeux de Gilberte, lequel, par ma séparation volontaire devait, me semblait-il, grandir progressivement, de sorte que chacune de ces calmes et tristes journées où je ne la voyais pas, venant l'une après l'autre, sans interruption, sans prescription (quand un fâcheux ne se mêlait pas de mes affaires), était une journée non pas perdue, mais gagnée.

Inutilement gagnée peut-être, car bientôt on pourrait me déclarer guéri. La résignation, modalité de l'habitude, permet à certaines forces de s'accroître indéfiniment. Celles, si infimes que j'avais pour supporter mon chagrin, le premier soir de ma brouille avec Gilberte, avaient été portées depuis lors à une puissance incalculable. Seulement la tendance de tout ce qui existe à se prolonger, est parfois coupée de brusques impulsions auxquelles nous nous concédons avec d'autant moins de scrupules de nous laisser aller que nous savons pendant combien de jours, de mois, nous avons pu, nous pourrions encore, nous priver. Et souvent, c'est quand la bourse où l'on épargne va être pleine qu'on la vide tout d'un coup, c'est sans attendre le résultat du traitement et quand déjà on s'est habitué à lui, qu'on le cesse. Et un jour où Mme Swann me redisait ses habituelles paroles sur le plaisir que Gilberte aurait à me voir, mettant ainsi le bonheur dont je me privais déjà depuis si longtemps comme à la portée de ma main, je fus bouleversé en comprenant qu'il était encore possible de le goûter ; et j'eus peine à attendre le lendemain ; je venais de me résoudre à aller surprendre Gilberte avant son dîner.

Ce qui m'aida à patienter tout l'espace d'une journée fut un projet que je fis. Du moment que tout était oublié, que j'étais réconcilié avec Gilberte, je ne voulais plus la voir qu'en amoureux. Tous les jours, elle recevrait de moi les plus belles fleurs qui fussent. Et si Mme Swann, bien qu'elle n'eût pas le droit d'être une mère trop sévère ne me permettait pas des envois de fleurs quotidiens, je trouverais des cadeaux plus précieux et moins fréquents. Mes parents ne me donnaient pas assez d'argent pour

acheter des choses chères. Je songeai à une grande potiche de vieux Chine qui me venait de ma tante Léonie et dont maman prédisait chaque jour que Françoise allait venir en lui disant : « A s'est décollée » et qu'il n'en resterait rien. Dans ces conditions n'était-il pas plus sage de la vendre, de la vendre pour pouvoir faire tout le plaisir que je voudrais à Gilberte. Il me semblait que je pourrais bien en tirer mille francs. Je la fis envelopper, l'habitude m'avait empêché de jamais la voir ; m'en séparer eut au moins un avantage qui fut de me faire faire sa connaissance. Je l'emportai avec moi avant d'aller chez les Swann, et en donnant leur adresse au cocher, je lui dis de prendre, par les Champs-Elysées, au coin desquels était le magasin d'un grand marchand de chinoiseries que connaissait mon père. A ma grande surprise, il m'offrit séance tenante de la potiche, non pas mille, mais dix mille francs. Je pris ces billets avec ravissement ; pendant toute une année, je pourrais combler chaque jour Gilberte de roses et de lilas. Quand je fus remonté dans la voiture en quittant le marchand, le cocher, tout naturellement, comme les Swann demeuraient près du Bois, se trouva, au lieu du chemin habituel, descendre l'avenue des Champs-Elysées. Il avait déjà dépassé le coin de la rue de Berri, quand, dans le crépuscule, je crus reconnaître, très près de la maison des Swann mais allant dans la direction inverse et s'en éloignant, Gilberte qui marchait lentement quoique d'un pas délibéré à côté d'un jeune homme avec qui elle causait et duquel je ne pus distinguer le visage. Je me soulevai dans la voiture, voulant faire arrêter, puis j'hésitai. Les deux promeneurs étaient déjà un peu loin et les deux lignes douces et parallèles que traçait leur

lente promenade allaient s'estompant dans l'ombre élyséenne. Bientôt, j'arrivai devant la maison de Gilberte. Je fus reçu par Mme Swann : « Oh ! elle va être désolée, me dit-elle, je ne sais pas comment elle n'est pas là. Elle a eu très chaud tantôt à un cours, elle m'a dit qu'elle voulait aller prendre un peu l'air avec une de ses amies. » « Je crois que je l'ai aperçue avenue des Champs-Elysées. » « Je ne pense pas que ce fût elle. En tous cas ne le dites pas à son père, il n'aime pas qu'elle sorte à ces heures-là. *Good evening* ». Je partis, dis au cocher de reprendre le même chemin, mais ne retrouvai pas les deux promeneurs. Où avaient-ils été ? Que se disaient-ils dans le soir de cet air confidentiel ?

Je rentrai, tenant avec désespoir les dix mille francs inespérés qui avaient dû me permettre de faire tant de petits plaisirs à cette Gilberte que, maintenant, j'étais décidé à ne plus revoir. Sans doute, cet arrêt chez le marchand de chinoiseries m'avait réjoui en me faisant espérer que je ne verrais plus jamais mon amie que contente de moi et reconnaissante. Mais si je n'avais pas fait cet arrêt, si la voiture n'avait pas pris par l'avenue des Champs-Elysées, je n'eusse pas rencontré Gilberte et ce jeune homme. Ainsi un même fait porte des rameaux opposites et le malheur qu'il engendre annule le bonheur qu'il avait causé. Il m'était arrivé le contraire de ce qui se produit si fréquemment. On désire une joie, et le moyen matériel de l'atteindre fait défaut. « Il est triste, a dit La Bruyère, d'aimer sans une grande fortune ». Il ne reste plus qu'à essayer d'anéantir peu à peu le désir de cette joie. Pour moi, au contraire le moyen matériel avait été obtenu, mais, au même moment, sinon par un

effet logique, du moins par une conséquence fortuite de cette réussite première, la joie avait été dérobée. Il semble, d'ailleurs, qu'elle doive nous l'être toujours. D'ordinaire, il est vrai, pas dans la même soirée où nous avons acquis ce qui la rend possible. Le plus souvent nous continuons de nous évertuer et d'espérer quelque temps. Mais le bonheur ne peut jamais avoir lieu. Si les circonstances arrivent à être surmontées, la nature transporte la lutte du dehors au dedans et fait peu à peu changer assez notre cœur pour qu'il désire autre chose que ce qu'il va posséder. Et si la péripétie a été si rapide que notre cœur n'a pas eu le temps de changer, la nature ne désespère pas pour cela de nous vaincre, d'une manière plus tardive il est vrai, plus subtile, mais aussi efficace. C'est alors à la dernière seconde que la possession du bonheur nous est enlevée, ou plutôt c'est cette possession même que par une ruse diabolique la nature charge de détruire le bonheur. Ayant échoué dans tout ce qui était du domaine des faits et de la vie, c'est une impossibilité dernière, l'impossibilité psychologique du bonheur que la nature crée. Le phénomène du bonheur ne se produit pas ou donne lieu aux réactions les plus amères.

Je serrai les dix mille francs. Mais ils ne me servaient plus à rien. Je les dépensai du reste encore plus vite que si j'eusse envoyé tous les jours des fleurs à Gilberte, car quand le soir venait, j'étais si malheureux que je ne pouvais rester chez moi et allais pleurer dans les bras de femmes que je n'aimais pas. Quant à chercher à faire un plaisir quelconque à Gilberte, je ne le souhaitais plus ; maintenant retourner dans la maison de Gilberte n'eût pu que me faire souffrir. Même revoir Gilberte qui m'eût

été si délicieux la veille ne m'eût plus suffi. Car j'aurais été inquiet tout le temps où je n'aurais pas été près d'elle. C'est ce qui fait qu'une femme par toute nouvelle souffrance qu'elle nous inflige, souvent sans le savoir, augmente son pouvoir sur nous, mais aussi nos exigences envers elle. Par ce mal qu'elle nous a fait, la femme nous cerne de plus en plus, redouble nos chaînes, mais aussi celles dont il nous aurait jusque-là semblé suffisant de la garrotter pour que nous nous sentions tranquilles. La veille encore, si je n'avais pas cru ennuyer Gilberte, je me serais contenté de réclamer de rares entrevues, lesquelles maintenant ne m'eussent plus contenté et que j'eusse remplacé par bien d'autres conditions. Car en amour, au contraire de ce qui se passe après les combats, on les fait plus dures, on ne cesse de les aggraver, plus on est vaincu, si toutefois on est en situation de les imposer. Ce n'était pas mon cas à l'égard de Gilberte. Aussi je préférai d'abord ne pas retourner chez sa mère. Je continuais bien à me dire que Gilberte ne m'aimait pas, que je le savais depuis assez longtemps, que je pouvais la revoir si je voulais, et, si je ne le voulais pas, l'oublier à la longue. Mais ces idées, comme un remède qui n'agit pas contre certaines affections, étaient sans aucune espèce de pouvoir efficace contre ces deux lignes parallèles que je revoyais de temps à autre, de Gilberte et du jeune homme s'enfonçant à petits pas dans l'avenue des Champs-Elysées. C'était un mal nouveau qui lui aussi finirait par s'user, c'était une image qui un jour se présenterait à mon esprit entièrement décantée de tout ce qu'elle contenait de nocif, comme ces poisons mortels qu'on manie sans danger, comme un peu de dynamite à quoi on peut allumer

sa cigarette sans crainte d'explosion. En attendant, il y avait en moi une autre force qui luttait de toute sa puissance, contre cette force malsaine qui me représentait sans changement la promenade de Gilberte dans le crépuscule : pour briser les assauts renouvelés de ma mémoire, travaillait utilement en sens inverse mon imagination. La première de ces deux forces, certes, continuait à me montrer ces deux promeneurs de l'avenue des Champs-Elysées, et m'offrait d'autres images désagréables tirées du passé, par exemple Gilberte haussant les épaules quand sa mère lui demandait de rester avec moi. Mais la seconde force travaillant sur le canevas de mes espérances, dessinait un avenir bien plus complaisamment développé que ce pauvre passé en somme si restreint. Pour une minute où je revoyais Gilberte maussade, combien n'y en avait-il pas où je combinais une démarche qu'elle ferait faire pour notre réconciliation, pour nos fiançailles peut-être. Il est vrai que cette force que l'imagination dirigeait vers l'avenir, elle la puisait malgré tout dans le passé. Au fur et à mesure que s'effacerait mon ennui que Gilberte eût haussé les épaules, diminuerait aussi le souvenir de son charme, souvenir qui me faisait souhaiter qu'elle revînt vers moi. Mais j'étais encore bien loin de cette mort du passé. J'aimais toujours celle qu'il est vrai que je croyais détester. Mais chaque fois qu'on me trouvait bien coiffé, ayant bonne mine, j'aurais voulu qu'elle fût là. J'étais irrité du désir que beaucoup de gens manifestèrent à cette époque de me recevoir et chez lesquels je refusai d'aller. Il y eut une scène à la maison parce que je n'accompagnai pas mon père à un dîner officiel où il devait y avoir les Bontemps avec leur nièce Albertine,

petite jeune fille presque encore enfant. Les différentes périodes de notre vie se chevauchent ainsi l'une l'autre. On refuse dédaigneusement à cause de ce qu'on aime et qui vous sera un jour si égal, de voir ce qui vous est égal aujourd'hui, qu'on aimera demain, qu'on aurait peut-être pu, si on avait consenti à le voir, aimer plus tôt, et qui eût ainsi abrégé vos souffrances actuelles, pour les remplacer il est vrai par d'autres. Les miennes allaient se modifiant. J'avais l'étonnement d'apercevoir au fond de moi-même, un jour un sentiment, le jour suivant un autre, généralement inspirés par telle espérance ou telle crainte relatives à Gilberte. A la Gilberte que je portais en moi. J'aurais dû me dire que l'autre, la réelle, était peut-être entièrement différente de celle-là, ignorait tous les regrets que je lui prêtais, pensait probablement beaucoup moins à moi non seulement que moi à elle, mais que je ne la faisais elle-même penser à moi quand j'étais seul en tête à tête avec ma Gilberte fictive, cherchais quelles pouvaient être ses vraies intentions à mon égard et l'imaginais ainsi, son attention toujours tournée vers moi.

Pendant ces périodes où, tout en s'affaiblissant, persiste le chagrin, il faut distinguer entre celui que nous cause la pensée constante de la personne elle-même, et celui que raniment certains souvenirs, telle phrase méchante dite, tel verbe employé dans une lettre qu'on a reçue. En réservant de décrire à l'occasion d'un amour ultérieur les formes diverses du chagrin, disons que de ces deux-là, la première est infiniment moins cruelle que la seconde. Cela tient à ce que notre notion de la personne vivant toujours en nous, y est embellie de l'auréole que nous ne tardons pas à lui rendre, et s'empreint sinon des douceurs

fréquentes de l'espoir, tout au moins du calme d'une tristesse permanente. (D'ailleurs, il est à remarquer que l'image d'une personne qui nous fait souffrir tient peu de place, dans ces complications qui aggravent un chagrin d'amour, le prolongent et l'empêchent de guérir, comme dans certaines maladies la cause est hors de proportions avec la fièvre consécutive et la lenteur à entrer en convalescence.) Mais si l'idée de la personne que nous aimons reçoit le reflet d'une intelligence généralement optimiste, il n'en est pas de même de ces souvenirs particuliers, de ces propos méchants, de cette lettre hostile (je n'en reçus qu'une seule qui le fût, de Gilberte), on dirait que la personne elle-même réside dans ces fragments pourtant si restreints et portée à une puissance qu'elle est bien loin d'avoir dans l'idée habituelle que nous formons d'elle tout entière. C'est que la lettre nous ne l'avons pas comme l'image de l'être aimé, contemplé dans le calme mélancolique du regret ; nous l'avons lue, dévorée, dans l'angoisse affreuse dont nous étreignait un malheur inattendu. La formation de cette sorte de chagrins est autre ; ils nous viennent du dehors et c'est par le chemin de la plus cruelle souffrance qu'ils sont allés jusqu'à notre cœur. L'image de notre amie que nous croyons ancienne, authentique, a été en réalité refaite par nous bien des fois. Le souvenir cruel lui, n'est pas contemporain de cette image restaurée, il est d'un autre âge, il est un des rares témoins d'un monstrueux passé. Mais comme ce passé continue à exister, sauf en nous à qui il a plu de lui substituer un merveilleux âge d'or, un paradis où tout le monde sera réconcilié, ces souvenirs, ces lettres, sont un rappel à la réalité et devraient nous faire sentir par le brusque mal

qu'ils nous font, combien nous nous sommes éloignés d'elle dans les folles espérances de notre attente quotidienne. Ce n'est pas que cette réalité doive toujours rester la même, bien que cela arrive parfois. Il y a dans notre vie bien des femmes que nous n'avons jamais cherché à revoir et qui ont tout naturellement répondu à notre silence nullement voulu par un silence pareil. Seulement celles-là, comme nous ne les aimions pas, nous n'avons pas compté les années passées loin d'elles, et cet exemple qui l'infirmerait est négligé par nous quand nous raisonnons sur l'efficacité de l'isolement, comme le sont, par ceux qui croient aux pressentiments, tous les cas où les leurs ne furent pas vérifiés.

Mais enfin l'éloignement peut être efficace. Le désir, l'appétit de nous revoir, finissent par renaître dans le cœur qui actuellement nous méconnaît. Seulement il y faut du temps. Or, nos exigences en ce qui concerne le temps ne sont pas moins exorbitantes que celles réclamées par le cœur pour changer. D'abord, du temps, c'est précisément ce que nous accordons le moins aisément, car notre souffrance est cruelle et nous sommes pressés de la voir finir. Ensuite, ce temps dont l'autre cœur aura besoin pour changer, le nôtre s'en servira pour changer lui aussi de sorte que quand le but que nous nous proposions deviendra accessible, il aura cessé d'être un but pour nous. D'ailleurs, l'idée même qu'il sera accessible, qu'il n'est pas de bonheur que, lorsqu'il ne sera plus un bonheur pour nous, nous ne finissions par atteindre, cette idée comporte une part, mais une part seulement de vérité. Il nous échoit quand nous y sommes devenus indifférents. Mais précisément cette indifférence nous a rendus moins

exigeants et nous permet de croire rétrospectivement qu'il nous eût ravis à une époque où il nous eût peut-être semblé fort incomplet. On n'est pas très difficile ni très bon juge sur ce dont on ne se soucie point. L'amabilité d'un être que nous n'aimons plus et qui semble encore excessive à notre indifférence eût peut-être été bien loin de suffire à notre amour. Ces tendres paroles, cette offre d'un rendez-vous, nous pensons au plaisir qu'elles nous auraient causé, non à toutes celles dont nous les aurions voulu voir immédiatement suivies et que par cette avidité nous aurions peut-être empêché de se produire. De sorte qu'il n'est pas certain que le bonheur survenu trop tard, quand on ne peut plus en jouir, quand on n'aime plus, soit tout à fait ce même bonheur dont le manque nous rendit jadis si malheureux. Une seule personne pourrait en décider, notre moi d'alors ; il n'est plus là ; et sans doute suffirait-il qu'il revînt, pour que, identique ou non, le bonheur s'évanouît.

Ainsi, autant que (il y avait quelque temps), de croire que j'étais tranquillement installé dans le bonheur, j'avais été insensé, maintenant que j'avais renoncé à être heureux, de tenir pour assuré que du moins j'étais devenu, je pourrais rester calme. Car tant que notre cœur enferme d'une façon permanente l'image d'un autre être, ce n'est pas seulement notre bonheur, qui peut à tout moment être détruit ; quand ce bonheur est évanoui, quand nous avons souffert, puis, que nous avons réussi à endormir notre souffrance, ce qui est aussi trompeur et précaire qu'avait été le bonheur même, c'est le calme. Le mien finit par revenir, car ce qui, modifiant notre

état moral, nos désirs, est entré, à la faveur d'un rêve, dans notre esprit, cela aussi peu à peu se dissipe, la permanence et la durée ne sont promises à rien, pas même à la douleur. D'ailleurs, ceux qui souffrent par l'amour sont, comme on dit de certains malades, leur propre médecin. Comme il ne peut leur venir de consolation que de l'être qui cause leur douleur et que cette douleur est une émanation de lui, c'est en elle qu'ils finissent par trouver un remède. Elle le leur découvre elle-même à un moment donné, car au fur et à mesure qu'ils la retournent en eux, cette douleur leur montre un autre aspect de la personne regrettée, tantôt si haïssable qu'on n'a même plus le désir de la revoir parce qu'avant de se plaire avec elle il faudrait la faire souffrir, tantôt si douce que la douceur qu'on lui prête on lui en fait un mérite et on en tire une raison d'espérer. Mais la souffrance qui s'était renouvelée en moi eut beau finir par s'apaiser, je ne voulus plus retourner que rarement chez Mme Swann. C'est d'abord que chez ceux qui aiment et sont abandonnés, le sentiment d'attente — même d'attente inavouée — dans lequel ils vivent se transforme de lui-même, et bien qu'en apparence identique, fait succéder à un premier état, un second exactement contraire. Le premier était la suite, le reflet des incidents douloureux qui nous avaient bouleversés. L'attente de ce qui pourrait se produire est mêlée d'effroi, d'autant plus que nous désirons à ce moment-là, si rien de nouveau ne nous vient du côté de celle que nous aimons, agir nous-même, et nous ne savons trop quel sera le succès d'une démarche après laquelle il ne sera peut-être plus possible d'en entamer d'autre. Mais bientôt, sans que nous nous en rendions compte, notre attente qui

continue est déterminée, nous l'avons vu, non plus par le souvenir du passé que nous avons subi, mais par l'espérance d'un avenir imaginaire. Dès lors, elle est presque agréable. Puis la première en durant un peu, nous a habitués à vivre dans l'expectative. La souffrance que nous avons éprouvée, durant nos derniers rendez-vous, survit encore en nous, mais déjà ensommeillée. Nous ne sommes pas trop pressés de la renouveler, d'autant plus que nous ne voyons pas bien ce que nous demanderions maintenant. La possession d'un peu plus de la femme que nous aimons ne ferait que nous rendre plus nécessaire ce que nous ne possédons pas, et qui resterait malgré tout, nos besoins naissant de nos satisfactions, quelque chose d'irréductible.

Enfin une dernière raison s'ajouta plus tard à celle-ci pour me faire cesser complètement mes visites à Mme Swann. Cette raison, plus tardive, n'était pas que j'eusse encore oublié Gilberte, mais de tâcher de l'oublier plus vite. Sans doute, depuis que ma grande souffrance était finie, mes visites chez Mme Swann étaient redevenues pour ce qui me restait de tristesse, le calmant et la distraction qui m'avaient été si précieux au début. Mais la raison de l'efficacité du premier faisait aussi l'inconvénient de la seconde, à savoir qu'à ces visites le souvenir de Gilberte était intimement mêlé. La distraction ne m'eût été utile que si elle eût mis en lutte avec un sentiment que la présence de Gilberte n'alimentait plus, des pensées, des intérêts, des passions où Gilberte ne fût entrée pour rien. Ces états de conscience auxquels l'être qu'on aime reste étranger occupent alors une place qui, si petite qu'elle soit d'abord, est autant de retranché à l'amour qui occupait

l'âme tout entière. Il faut chercher à nourrir, à faire croître ces pensées, cependant que décline le sentiment qui n'est plus qu'un souvenir, de façon que les éléments nouveaux introduits dans l'esprit, lui disputent, lui arrachent une part de plus en plus grande de l'âme, et finalement la lui dérobent toute. Je me rendais compte que c'était la seule manière de tuer un amour et j'étais encore assez jeune, assez courageux pour entreprendre de le faire, pour assumer la plus cruelle des douleurs qui naît de la certitude, que, quelque temps qu'on doive y mettre, on réussira. La raison que je donnais maintenant dans mes lettres à Gilberte, de mon refus de la voir, c'était une allusion à quelque mystérieux malentendu, parfaitement fictif, qu'il y aurait eu entre elle et moi et sur lequel j'avais espéré d'abord que Gilberte me demanderait des explications. Mais, en fait, jamais, même dans les relations les plus insignifiantes de la vie, un éclaircissement n'est sollicité par un correspondant qui sait qu'une phrase obscure, mensongère, incriminatrice, est mise à dessein pour qu'il proteste, et qui est trop heureux de sentir par là qu'il possède — et de garder — la maîtrise et l'initiative des opérations. A plus forte raison en est-il de même dans des relations plus tendres, où l'amour a tant d'éloquence, l'indifférence si peu de curiosité. Gilberte n'ayant pas mis en doute ni cherché à connaître ce malentendu, il devint pour moi quelque chose de réel auquel je me référais dans chaque lettre. Et il y a dans ces situations prises à faux, dans l'affectation de la froideur, un sortilège que vous y fait persévérer. A force d'écrire : « Depuis que nos cœurs sont désunis » pour que Gilberte me répondît : « Mais ils ne le sont pas, expliquons-nous »,

j'avais fini par me persuader qu'ils l'étaient. En répétant toujours : « La vie a pu changer pour nous, elle n'effacera pas le sentiment que nous eûmes », par désir de m'entendre dire enfin : « Mais il n'y a rien de changé, ce sentiment est plus fort que jamais », je vivais avec l'idée que la vie avait changé en effet, que nous garderions le souvenir du sentiment qui n'était plus, comme certains nerveux pour avoir simulé une maladie finissent par rester toujours malades. Maintenant chaque fois que j'avais à écrire à Gilberte, je me reportais à ce changement imaginé et dont l'existence désormais tacitement reconnue par le silence qu'elle gardait à ce sujet dans ses réponses, subsisterait entre nous. Puis Gilberte cessa de s'en tenir à la prétérition. Elle-même adopta mon point de vue ; et, comme dans les toasts officiels, où le chef d'Etat qui est reçu reprend à peu près les mêmes expressions dont vient d'user le chef d'Etat qui le reçoit, chaque fois que j'écrivais à Gilberte : « La vie a pu nous séparer, le souvenir du temps où nous nous connûmes durera », elle ne manqua pas de répondre : « La vie a pu nous séparer, elle ne pourra nous faire oublier les bonnes heures qui nous seront toujours chères » (nous aurions été bien embarrassés de dire pourquoi « la vie » nous avait séparés, quel changement s'était produit). Je ne souffrais plus trop. Pourtant un jour où je lui disais dans une lettre que j'avais appris la mort de notre vieille marchande de sucre d'orge des Champs-Elysées, comme je venais d'écrire ces mots : « J'ai pensé que cela vous a fait de la peine, en moi cela a remué bien des souvenirs », je ne pus m'empêcher de fondre en larmes en voyant que je parlais au passé, et comme s'il s'agissait d'un mort déjà presque oublié, de

cet amour auquel malgré moi je n'avais jamais cessé de penser comme étant vivant, pouvant du moins renaître. Rien de plus tendre que cette correspondance entre amis qui ne voulaient plus se voir. Les lettres de Gilberte avaient la délicatesse de celles que j'écrivais aux indifférents et me donnaient les mêmes marques apparentes d'affection si douces pour moi à recevoir d'elle.

D'ailleurs peu à peu chaque refus de la voir me fit moins de peine. Et comme elle me devenait moins chère, mes souvenirs douloureux n'avaient plus assez de force pour détruire dans leur retour incessant la formation du plaisir que j'avais à penser à Florence, à Venise. Je regrettais à ces moments-là d'avoir renoncé à entrer dans la diplomatie et de m'être fait une existence sédentaire, pour ne pas m'éloigner d'une jeune fille que je ne verrais plus et que j'avais déjà presque oubliée. On construit sa vie pour une personne et quand enfin on peut l'y recevoir, cette personne ne vient pas, puis meurt pour nous et on vit prisonnier, dans ce qui n'était destiné qu'à elle. Si Venise semblait à mes parents bien lointain et bien fiévreux pour moi, il était du moins facile d'aller sans fatigue s'installer à Balbec. Mais pour cela il eût fallu quitter Paris, renoncer à ces visites, grâce auxquelles, si rares qu'elles fussent, j'entendais quelquefois Mme Swann me parler de sa fille. Je commençais du reste à y trouver tel ou tel plaisir où Gilberte n'était pour rien.

Quand le printemps approcha ramenant le froid, au temps des Saints de glace et des giboulées de la Semaine Sainte, comme Mme Swann trouvait qu'on gelait chez elle, il m'arrivait souvent de la voir recevant dans des fourrures, ses mains et ses épaules frileuses disparais-

sant sous le blanc et brillant tapis d'un immense manchon plat et d'un collet, tous deux d'hermine, qu'elle n'avait pas quittés en rentrant et qui avaient l'air des derniers carrés des neiges de l'hiver plus persistants que les autres et que la chaleur du feu ni le progrès de la saison n'avaient réussi à fondre. Et la vérité totale de ces semaines glaciales mais déjà fleurissantes était suggérée pour moi dans ce salon, où bientôt je n'irais plus, par d'autres blancheurs plus enivrantes, celles, par exemple, des « boules de neige » assemblant au sommet de leurs hautes tiges nues comme les arbustes linéaires des préraphaélites, leurs globes parcellés mais unis, blancs comme des anges annonciateurs et qu'entourait une odeur de citron. Car la châtelaine de Tansonville savait qu'avril, même glacé, n'est pas dépourvu de fleurs, que l'hiver, le printemps, l'été, ne sont pas séparés par des cloisons aussi hermétiques que tend à le croire le boulevardier qui jusqu'aux premières chaleurs s'imagine le monde comme renfermant seulement des maisons nues sous la pluie. Que Mme Swann se contentât des envois que lui faisait son jardinier de Combray, et que par l'intermédiaire de sa fleuriste « attitrée » elle ne comblât pas les lacunes d'une insuffisante évocation à l'aide d'emprunts faits à la précocité méditerranéenne, je suis loin de le prétendre et je ne m'en souciais pas. Il me suffisait pour avoir la nostalgie de la campagne, qu'à côté des névés du manchon que tenait Mme Swann, les boules de neige (qui n'avaient peut-être dans la pensée de la maîtresse de maison d'autre but que de faire, sur les conseils de Bergotte, « symphonie en blanc majeur » avec son ameublement et sa toilette) me rappelassent que l'Enchantement du vendredi saint figure un miracle

naturel auquel on pourrait assister tous les ans si l'on était plus sage, et aidées du parfum acide et capiteux de corolles d'autres espèces dont j'ignorais les noms et qui m'avait fait rester tant de fois en arrêt dans mes promenades de Combray, rendit le salon de Mme Swann aussi virginal, aussi candidement fleuri sans aucune feuille, aussi surchargé d'odeurs authentiques, que le petit raidillon de Tansonville.

Mais c'était encore trop que celui-ci me fût rappelé. Son souvenir risquait d'entretenir le peu qui subsistait de mon amour pour Gilberte. Aussi, bien que je ne souffrisse plus du tout durant ces visites à Mme Swann, je les espaçai encore et cherchai à la voir le moins possible. Tout au plus, comme je continuais à ne pas quitter Paris, me concédai-je certaines promenades avec elle. Les beaux jours étaient enfin revenus, et la chaleur. Comme je savais qu'avant le déjeuner Mme Swann sortait pendant une heure et allait faire quelques pas avenue du Bois, près de l'Etoile et de l'endroit qu'on appelait alors, à cause des gens qui venaient regarder les riches qu'ils ne connaissaient que de nom, le « Club des Pannés » — j'obtins de mes parents que le dimanche, — car je n'étais pas libre en semaine à cette heure-là, — je pourrais ne déjeuner que bien après eux, à une heure un quart, et aller faire un tour auparavant. Je n'y manquai jamais pendant ce mois de mai, Gilberte étant allée à la campagne chez des amies. J'arrivais à l-Arc-de-Triomphe vers midi. Je faisais le guet à l'entrée de l'avenue, ne perdant pas des yeux le coin de la petite rue par où Mme Swann qui n'avait que quelques mètres à franchir, venait de chez elle. Comme c'était déjà l'heure où beaucoup de promeneurs rentraient

déjeuner, ceux qui restaient étaient peu nombreux et pour la plus grande part, des gens élégants. Tout d'un coup, sur le sable de l'allée, tardive, alentie et luxuriante comme la plus belle fleur et qui ne s'ouvrirait qu'à midi, Mme Swann apparaissait, épanouissant autour d'elle une toilette toujours différente mais que je me rappelle surtout mauve ; puis elle hissait et déployait sur un long pédoncule, au moment de sa plus complète irradiation, le pavillon de soie d'une large ombrelle de la même nuance que l'effeuillaison des pétales de sa robe.

Mme Swann se tournait vers moi : « Alors, me disait-elle, c'est fini ? Vous ne viendrez plus jamais voir Gilberte ? Je suis contente d'être exceptée et que vous ne me « dropiez » pas tout à fait. J'aime vous voir, mais j'aimais aussi l'influence que vous aviez sur ma fille. Je crois qu'elle le regrette beaucoup aussi. Enfin, je ne veux pas vous tyranniser parce que vous n'auriez qu'à ne plus vouloir me voir non plus ! » « Odette, Sagan qui vous dit bonjour », faisait remarquer Swann à sa femme. Et, en effet le prince faisant comme dans une apothéose de théâtre, de cirque, ou dans un tableau ancien, faire front à son cheval, adressait à Odette un grand salut théâtral et comme allégorique où s'amplifiait toute la chevaleresque courtoisie du grand seigneur inclinant son respect devant la Femme, fût-elle incarnée en une femme que sa mère ou sa sœur ne pourraient pas fréquenter. D'ailleurs à tout moment, reconnue au fond de la transparence liquide et du vernis lumineux de l'ombre que versait sur elle son ombrelle, Mme Swann était saluée par les derniers cavaliers attar-

dés, comme cinématographiés au galop sur l'ensoleillement blanc de l'avenue, hommes de cercle dont les noms, célèbres pour le public — Antoine de Castellane, Adalbert de Montmorency et tant d'autres — étaient pour Mme Swann des noms familiers d'amis. Et, comme la durée moyenne de la vie, — la longévité relative, — est beaucoup plus grande pour les souvenirs des sensations poétiques que pour ceux des souffrances du cœur, depuis si longtemps que se sont évanouis les chagrins que j'avais alors à cause de Gilberte, il leur a survécu le plaisir que j'éprouve, chaque fois que je veux lire, en une sorte de cadran solaire les minutes qu'il y a entre midi un quart et une heure, au mois de mai, à me revoir causant ainsi avec Mme Swann, sous son ombrelle, comme sous le reflet d'un berceau de glycines.

J'étais arrivé à une presque complète indifférence à l'égard de Gilberte, quand deux ans plus tard je partis avec ma grand'mère pour Balbec. Quand je subissais le charme d'un visage nouveau, quand c'était à l'aide d'une autre jeune fille que j'espérais connaître les cathédrales gothiques, les palais et les jardins de l'Italie, je me disais tristement que notre amour, en tant qu'il est l'amour d'une certaine créature, n'est peut-être pas quelque chose de bien réel, puisque si des associations de rêveries agréables ou douloureuses peuvent le lier pendant quelque temps à une femme jusqu'à nous faire penser qu'il a été inspiré par elle d'une façon nécessaire, en revanche si nous nous dégageons volontairement ou à notre insu de ces associations, cet amour comme s'il était au contraire spontané et venait de nous seuls, renaît pour se donner à une autre femme. Pourtant au moment de ce départ

pour Balbec et pendant les premiers temps de mon séjour mon indifférence n'était encore qu'intermittente. Souvent (notre vie étant si peu chronologique, interférant tant d'anachronismes dans la suite des jours), je vivais dans ceux, plus anciens que la veille ou l'avant-veille, où j'aimais Gilberte. Alors ne plus la voir m'était soudain douloureux, comme c'eût été dans ce temps-là. Le moi qui l'avait aimée remplacé déjà presque entièrement par un autre, resurgissait, et il m'était rendu beaucoup plus fréquemment par une chose futile que par une chose importante. Par exemple, pour anticiper sur mon séjour en Normandie j'entendis à Balbec un inconnu que je croisai sur la digue dire : « La famille du directeur du ministère des Postes. » Or (comme je ne savais pas alors l'influence que cette famille devait avoir sur ma vie), ce propos aurait dû me paraître oiseux, mais il me causa une vive souffrance, celle qu'éprouvait un moi, aboli pour une grande part depuis longtemps, à être séparé de Gilberte. C'est que jamais je n'avais repensé à une conversation que Gilberte avait eue devant moi avec son père, relativement à la famille du « directeur du ministère des Postes ». Or, les souvenirs d'amour ne font pas exception aux lois générales de la mémoire, elles-mêmes régies par les lois plus générales de l'habitude. Comme celle-ci affaiblit tout, ce qui nous rappelle le mieux un être, c'est justement ce que nous avions oublié (parce que c'était insignifiant et que nous lui avions ainsi laissé toute sa force). C'est pourquoi la meilleure part de notre mémoire est hors de nous, dans un souffle pluvieux, dans l'odeur de renfermé d'une chambre ou dans l'odeur d'une première flambée, partout où nous retrouvons de nous-mêmes ce

que notre intelligence, n'en ayant pas l'emploi, avait dédaigné, la dernière réserve du passé, la meilleure, celle qui quand toutes nos larmes semblent taries, sait nous faire pleurer encore. Hors de nous ? En nous pour mieux dire, mais dérobée à nos propres regards, dans un oubli plus ou moins prolongé. C'est grâce à cet oubli seul que nous pouvons de temps à autre retrouver l'être que nous fûmes, nous placer vis-à-vis des choses comme cet être l'était, souffrir à nouveau, parce que nous ne sommes plus nous, mais lui, et qu'il aimait ce qui nous est maintenant indifférent. Au grand jour de la mémoire habituelle, les images du passé pâlissent peu à peu, s'effacent, il ne reste plus rien d'elles, nous ne le retrouverons plus. Ou plutôt nous ne le retrouverions plus, si quelques mots (comme « directeur au ministère des Postes ») n'avaient été soigneusement enfermés dans l'oubli, de même qu'on dépose à la Bibliothèque nationale un exemplaire d'un livre qui sans cela risquerait de devenir introuvable.

Mais cette souffrance et ce regain d'amour pour Gilberte ne furent pas plus longs que ceux qu'on a en rêve, et cette fois au contraire parce qu'à Balbec, l'Habitude ancienne n'était plus là pour les faire durer. Et si ces effets de l'Habitude semblent contradictoires, c'est qu'elle obéit à des lois multiples. A Paris j'étais devenu de plus en plus indifférent à Gilberte, grâce à l'Habitude. Le changement d'habitude, c'est-à-dire la cessation momentanée de l'Habitude paracheva l'œuvre de l'Habitude quand je partis pour Balbec. Elle affaiblit mais stabilise, elle amène la désagrégation mais la fait durer indéfiniment. Chaque jour depuis des années je calquais tant bien que mal mon état d'âme sur celui de la veille. A

Balbec un lit nouveau à côté duquel on m'apportait le matin un petit déjeuner différent de celui de Paris, ne devait plus soutenir les pensées dont s'était nourri mon amour pour Gilberte : il y a des cas (assez rares il est vrai), où la sédentarité immobilisant les jours, le meilleur moyen de gagner du temps, c'est de changer de place. Mon voyage à Balbec fut comme la première sortie d'un convalescent qui n'attendait plus qu'elle pour s'apercevoir qu'il est guéri.

MARCEL PROUST.

LETTRES OUVERTES

I

A JACQUES RIVIÈRE

Mon cher Rivière,

Je me réjouis que tant de lecteurs aient pu trouver contentement parfait dans votre livre. Je comprends de reste le soulagement qu'il leur donne après les imprécations pathétiques et incohérentes auxquelles l'état de guerre nous avait accoutumés. J'y retrouve avec émotion les qualités exquises de votre critique, vos scrupules, votre pertinence et votre subtilité ; mais, de même que vous écriviez ce livre, ainsi que l'annonce votre préface, pour le plus grand soulagement de votre esprit, de même, c'est pour soulager le mien que je vous écris à mon tour, car, il faut que je vous l'avoue : votre livre m'a laissé mal à l'aise.

Vous y présentez plus d'un fait que notre presse préférait laisser de côté, passer sous silence, ou nier, parce qu'il lui semblait de nature à tempérer le sentiment de haine contre nos ennemis, sentiment que l'on estime indispensable à la victoire.

Cet extrême malaise que nous causait la constatation de certaines manifestations d'apparentes vertus chez ceux que nous devions et que nous voulions haïr, vous l'avez pourtant ressenti. Désireux de retrouver comme vous dites « l'aisance de votre souffle et le bon fonctionnement de votre cerveau », vous avez cherché et vous avez trouvé une explication, une interprétation de ces faits qui les rendît d'autant plus haïssables qu'ils risquaient de nous apparaître, au premier abord, plus dignes d'estime. Certains esprits vous en sauront le plus grand gré. Mais il advient parfois, tant votre explication des faits est subtile, que l'esprit l'oublie peu de temps après la lecture, pour ne plus se souvenir que des faits eux-mêmes. C'est parce que nous risquons d'en être dupes que vous faites bien de nous avertir. Mais vous ne nierez point que votre interprétation ne vous ait coûté parfois quelque gêne. A vrai dire je ne suis même pas sûr que vous ayez toujours raison, et l'extrême intérêt que l'on prend à vous lire, vient, sans doute, de ce que, souvent, en peignant l'Allemand et en vous opposant à lui, vous vous peignez du même coup vous-même. Ce n'est point seulement de l'Allemand qu'il s'agit dans votre livre, c'est aussi de la réaction française. Vous y motivez admirablement nos raisons d'inadmission en face des vertus allemandes.

Me permettrez-vous au surplus de vous dire que votre connaissance du peuple allemand est peut-être encore un peu jeune ? Non point que je pense que le nombre des années doive vous inviter à la modifier beaucoup par la suite ; mais sans doute serez-vous amené à retrouver chez d'autres peuples, que vous ne connaissez encore

qu'imparfaitement, certains de ces traits que vous marquez dans votre livre comme particuliers à la race allemande et dont il suffirait sans doute de dire qu'ils sont particulièrement étrangers aux races latines et à la française. Voici ce que m'écrit à ce sujet un Anglais de grande culture qui vient de lire votre livre :

« Cette incapacité d'objectivité que signale Jacques Rivière, ne me paraît point particulièrement propre à la race allemande ; sous une forme ou sous une autre nous retrouvons ce défaut, ce malaise dans toutes les nations du Nord. J'ose affirmer que l'on peut le retrouver également, bien que sous une tout autre forme, en Amérique et s'il ne vous apparaît pas d'abord en Angleterre, c'est peut-être seulement grâce à cette infime minorité de gens qui mènent la civilisation anglaise, mais qui demeurent en violente réaction contre les sentiments et l'attitude de la masse de leurs contemporains ».

Il m'arriva dans la seconde année de cette guerre de lire à une Danoise francophile de mes amies, une page de mon journal, qui, je crois, vous intéressera.

La voici :

Rainer Maria Rilke est venu, hier matin (26 *janvier* 1914) *me soumettre quelques passages de sa traduction de mon* Enfant Prodigue *qui ne le laissaient pas satisfait.*

J'ai eu plaisir à revoir sa délicate figure. Je sais lire à présent, à travers l'insignifiance des traits, la pureté et la sensibilité de son âme. Heureux de trouver dans ma bibliothèque le grand dictionnaire de Grimm, il l'ouvrit à l'article Hand *et se plongea dans une patiente recherche où je l'abandonnai quelque temps. S'amusant à traduire quelques sonnets de Michel-Ange, il m'a raconté son em-*

barras devant le mot palma *et sa surprise de s'apercevoir que la langue allemande avait bien un mot pour désigner le dos de la main, mais nul mot pour en désigner l'intérieur.*

— *Tout au plus, peut-on dire* Handflaechen : *la plaine de la main. L'intérieur de la main, une plaine* ! *s'écria-t-il. Par contre,* Handruecken *est d'emploi constant. Ainsi, ce qu'ils considèrent c'est le dos de la main, cette surface sans intérêt, sans personnalité, sans sensualité, sans douceur, cette surface qui s'oppose, de préférence à la paume tiède, caressante, douce, où se raconte tout le mystère de l'individu* !

A force de fouiller dans le Grimm, il découvrit enfin le mot : Handteller, *avec quelques exemples empruntés au* XVIe *siècle.*

— *Mais, disait-il, c'est la paume d'une main qui se tend pour quêter, pour mendier, qui fait office de sébile. Quel aveu dans cette insuffisance de notre langue* !

Une fois de plus, je pouvais constater l'irritation si révélatrice d'un écrivain allemand contre sa propre langue; irritation que j'ai déjà notée par ailleurs et que je ne sache pas qu'aucun écrivain d'aucun autre pays ait jamais connue.(Il est bon de noter ici que Rainer Maria Rilke, un des plus grands poètes de l'Allemagne actuelle, est de race tchèque.)

— Mais, s'écria mon amie danoise, après que je lui eus donné lecture de cette page, mais nous non plus, hélas ! nous n'avons pas de mot... mais dans aucune des langues scandinaves il n'existe de mot spécial pour désigner la paume de la main. Les remarques philologiques de Rilke que vous rapportez, sont en effet révélatrices, mais faites attention que les conclusions que vous en tirez, débordent la race allemande et que si vous prétendez en

faire une arme, celle-ci blessera du même coup nombre de vos amis véritables.

Fouillant d'anciens carnets, j'ai ressorti pour vous, quelques notes sur l'Allemagne (v. page 35) où les lecteurs de notre revue puissent voir combien ma pensée, au cours de cette guerre, avoisina souvent la vôtre. Je n'ai certes point la prétention d'y aboutir à aucune formule définitive, mais me tiendrai pour satisfait si, par elles et par cette lettre ouverte que j'y joins, j'invite d'autres esprits, qui se sont tus jusqu'aujourd'hui, à donner enfin leur avis, ici même ou ailleurs, sur des questions urgentes qui méritent, entre toutes, de nous occuper aujourd'hui.

II

A JEAN COCTEAU

Mon cher Cocteau,

Je vous ai déjà dit le plaisir que j'avais pris à lire le *Cap de Bonne-Espérance* ; celui plus vif encore à vous l'entendre lire, car vous le lisez avec un talent prestigieux.

J'attendais *le Coq et l'Arlequin* avec une extrême impatience, où se mêlait, il faut bien que je vous l'avoue, une sensible appréhension. Je pressentais que j'allais trouver la clef, non de votre talent, car le talent est « de l'homme même», mais de votre esthétique et l'explication de ce qui en vous me déconcerte, précisément parce que je le sens concerté. Ce n'est point que je ne reconnaisse, et depuis longtemps, la justesse de vos maximes, mais cer-

taines d'entre elles me paraissent bien moins en rapport avec celui que vous êtes, qu'avec celui que vous voudriez qu'on vous crût. Je me dis bien qu'en vous écrivant ceci je vais soulever chez vous une protestation très vive ; pourtant je ne crois pas me tromper. Et je ne prétends pas que vos aphorismes ne soient pas sincères — non — mais que très sincèrement vous vous trompez sur vous-même.

Je crois, par exemple, que vous n'avez rien à gagner à chercher à *peindre avec peu de couleurs*. Les plus plaisantes lignes de vous sont, au contraire, celles où vous vous abandonnez au charmant démon des analogies, qui me semble particulièrement votre don poétique[1].

1. Par exemple : Cette exquise description d'une danse moderne que je ne puis me retenir de citer, bien que vous ayez cru devoir la reléguer en note, par raffinement de coquetterie peut-être, ou plutôt, j'en ai peur, parce que vous craigniez de laisser paraître avec trop d'évidence vos dons les plus réels et c'est là ce que je vous reproche précisément :

« Voilà comment était cette danse :

« Le band américain l'accompagnait sur les banjos et dans de grosses pipes de nickel. A droite de la petite troupe en habit noir, il y avait un barman de bruits sous une pergola dorée, chargée de grelots, de tringles, de planches, de trompes de motocyclette. Il en fabriquait des cocktails, mettant parfois un zeste de cymbale, se levant, se dandinant et souriant aux anges.

» M. Pilcer, en frac, maigre et maquillé de rouge et Mlle Gaby Deslys, grande poupée ventriloque, la figure de porcelaine, les cheveux de maïs, la robe en plumes d'autruche, dansaient sur cet ouragan de rythmes et de tambour une sorte de catastrophe apprivoisée qui les laissait tout ivres et myopes sous une douche de six projecteurs contre avions.

» La salle applaudissait debout, déracinée de sa mollesse par cet extraordinaire numéro qui est à *la Folie* d'Offenbach ce que le tank peut être à une calèche de 70. »

De même, lorsque vous dites qu'un artiste ne doit point « sauter des marches », que prétendez-vous et qu'avez-vous jamais fait que cela ? Je vous l'ai dit souvent : chaque fois que je parle avec vous, je songe au dialogue entre l'ours et l'écureuil. Où je me traîne, vous bondissez. Certes, je ne vous reproche pas de bondir ; mais de vouloir nous persuader et d'être persuadé vous-même que vous êtes un logicien. Je vous reproche de sacrifier vos qualités les plus charmantes et les plus brillantes au profit d'autres plus pesantes que, peut-être, vous n'avez point.

Il faut enfin que je vous avoue la gêne que j'éprouve à lire votre « défense » de *Parade*. En général, il ne me paraît ni bien séant ni bien adroit pour un artiste d'expliquer son œuvre ; d'abord, parce qu'il la limite du même coup, et que, lorsque cette œuvre est profondément sincère, elle déborde la signification que l'auteur lui-même en peut donner ; et puis je tiens que la meilleure explication d'une œuvre ce doit être l'œuvre suivante. Dans ce cas particulier de *Parade*, ma gêne est augmentée par le fait que le lecteur de vos explications ne peut se reporter à la pièce, de sorte que le plus courtois que l'on peut faire c'est de l'acquitter par défaut.

Mais si le public et les critiques ont fait à *Parade* l'accueil contre lequel vous protestez, je voudrais être plus assuré que c'est à cause de leur sottise ; les commentaires que vous en donnez me paraissent justifier moins votre pièce, que leur incompréhension. Pouviez-vous raisonnablement espérer qu'ils comprissent, ces spectateurs, que *le vrai spectacle* n'était point celui que vous leur présentiez ?... Et même il me paraît que votre erreur

n'est point seulement dans la mise en valeur d'une donnée, mais dans cette donnée même : le vrai spectacle est à l'intérieur.

Car si, selon l'opinion des mystiques, cela est vrai de ce monde apparent et de toute la comédie humaine, l'œuvre d'art, par contre, n'a d'autre raison d'être précisément et d'autre but que de révéler, de mettre en parade cette secrète réalité, et n'y manque point sans faillite.

Mais, sans doute, cette gêne même que je vous peins, aiguise le grand amusement que je prends à votre petit livre, et puisque « le pire sort d'une œuvre c'est qu'on ne lui reproche rien », ainsi que vous le dites, je m'assure que vous prendrez ces quelques remarques aussi amicalement que je vous les écris.

ANDRÉ GIDE.

REFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

ROMANS PENDANT LA GUERRE

A l'époque d'Agadir je crois, Charles Péguy mettait l'un de ses cahiers sous l'invocation de Saint Louis de Gonzague en souvenir d'un mot qui lui est attribué. Il jouait à la balle dans une cour de séminaire et quelqu'un demanda : « Si nous apprenions que c'est maintenant le jugement dernier, que ferions-nous ? — Moi, dit Louis de Gonzague, je continuerais à jouer à la balle. » En ce temps-là, chacun se demandait : « Et si c'était la guerre ? » Et Péguy répondait : « Moi, si c'était la guerre, je continuerais à faire les *Cahiers.* » Evidemment Péguy, en ce qui le concernait, n'était pas prophète; quand il y eut la guerre, le lieutenant Péguy quitta les *Cahiers*, et se fit bravement tuer. C'est qu'aucune imagination humaine ne peut égaler cette œuvre de la nature, la courbe d'une destinée vivante. Le Saint Louis de Péguy m'évoque le sort d'un journaliste sportif qui, avant 1914, avait appelé la guerre « une pâle image du rugby ». Il fut blessé au genou dans l'une des premières batailles, soigné dans un hôpital par un médecin qui adapta à sa blessure un drain particulièrement ingénieux. Trop ingénieux, car ce major, soucieux d'en obtenir la gloire et le galon, découvrait devant tout venant et particulièrement devant les huiles le malade et l'appareil auxquels il avait donné tous ses soins : le sports-

man allait sans doute guérir, mais, à force d'être mis à nu et expliqué à des officiers considérables, il attrapa une bronchite dont il mourut.

Aujourd'hui cependant, sous un ciel plus indulgent et dans le premier printemps de la paix, il est permis peut-être de le voir sans nuages et de le dire sans remords : il y avait même sous les obus, les bombes, les gaz empoisonnés, de *l'ultima ratio regum* et du jugement dernier des peuples, un jeu de balles idéal qui s'accomplissait solitairement en quelques têtes, le schématisme d'un certain rugby dont il ne faut pas médire puisqu'il se confond par un côté avec les valeurs supérieures de la guerre elle-même. Joffre n'avait pas peut-être un génie guerrier napoléonien. Pourtant après Charleroi il sauva la situation en exécutant avec lucidité et sang-froid un thème classique de l'École de guerre sur la couverture de Paris, il continua les grandes manœuvres, comme Louis de Gonzague eût continué à jouer à la balle : le génie de Galliéni, l'allant des chefs et la *furia francese* firent le reste. En 1918, Foch dut se maintenir la mentalité froide d'un joueur d'échecs : « J'aime mieux jouer ma partie que la sienne », dit-il de Ludendorff au moment le plus critique de l'avance allemande. Peut-être l'imagination est-elle plus frappée par l'élan d'une troupe d'attaque ou par es combats singuliers en plein ciel d'un aviateur de chasse Peut-être aussi vaut-il mieux, pour la majorité d'une troupe chercher à agir que « chercher à comprendre » et peut-être Péguy a-t-il en effet mieux servi en se faisant tuer qu'en continuant les *Cahiers*. Toujours est-il qu'au sommet de la guerre, comme au sommet de quoi que ce soit, il faut placer ce qu'Aristote met au principe des choses, l'intelligence calme, libre et maîtresse d'elle-même qui continue un jeu commencé, et comme Archimède jusque dans le sac de sa ville persiste à tracer sur un sable fragile les figures d'une géométrie éternelle.

Nous avons vu, ces cinq ans, la littérature (puisque c'est elle qui est en jeu en ces lignes) suivre l'une ou l'autre des deux directions esquissées dans ce vieux cahier prophétique de Péguy : ou bien continuer à jouer à la balle, ou bien demander, tantôt réellement et tantôt plus métaphoriquement, de la poudre et d'autres balles. Je crois que dans son ensemble elle a confirmé le mot de Péguy et la table des valeurs à laquelle j'ai fait allusion.

Evidemment, il ne faut pas exagérer. Si nous regardons la poésie, nous voyons que MM. de Régnier et Viélé-Griffin s'étant à peu près tus et le poète inattendu sur lequel quelques-uns comptaient n'ayant point jailli de la guerre, trois poètes ont ajouté considérablement, sinon en volume du moins en poids, à une œuvre déjà estimée : Claudel, Gasquet, Valéry. (Je n'oublie pas le charmant Paul Fort; mais il est moins un poète que la poésie diffuse de ce temps : comme la roue du moulin on l'entendrait s'arrêter mieux qu'on ne l'entend tourner, il se fond dans l'élément, l'air, le paysage.) Tous trois ont reçu, en deux sens différents, leur impulsion de la guerre. Tandis que Claudel et Gasquet ont écrit des poèmes de guerre dignes de ce qu'ils avaient déjà fait de plus beau, Valéry a été poussé par la guerre même à rêver au son du canon un Divan oriental-occidental, pris dans le cercle et les froides pierreries de l'Hérodiade mallarméenne, une épure étoilée de poésie essentielle. Et quand on se réfère au passé de la poésie lyrique, cette dernière direction est peut-être, en ces circonstances, la plus normale : un soleil d'Austerlitz reste unique dans le ciel, où il n'y a point place pour deux soleils, mais il suscite comme une image alternée et rivale le clair de lune de Chateaubriand, dont nous n'avons pas fini d'exploiter l'héritage et de reproduire les attitudes.

Hors de la poésie on trouverait encore l'occasion de rendre diverses sortes d'hommages à la littérature de

guerre. Il semble qu'elle ait eu surtout une valeur pragmatique et documentaire. Pragmatique par les services qu'elle a rendus. Les articles quotidiens que deux de nos principaux chefs de file, MM. Barrès et Maurras, ont réunis en volumes, furent comme celui d'un bon officier ou d'un bon soldat de l'excellent service journalier, et même un beau tour de force de journalistes professionnels : mais ils n'appartiennent pas comme le *Jardin de Bérénice* ou l'*Avenir de l Intelligence* au monde des œuvres que l'on relit. (On tirerait pourtant, avec du soin, de l'*Ame Française pendant la guerre*, une anthologie admirable.) Ils nous font sentir assez bien la marge qui sépare le monde de l'action et le monde de l'écrit, les lois différentes qui régissent l'un et l'autre. Des romans ont pu rendre des services du même ordre ou d'un autre ordre. Le succès du *Feu* qui fut bien en son temps le journal vrai d'une escouade a contribué lui même à le rendre moins vrai, il a été certainement pour quelque chose dans les améliorations matérielles qui ont rendu plus supportable, après les affaires de Champagne, la vie physique et morale du soldat : il a obligé les grands chefs à lire une sorte de cahiers du poilu en somme plus efficaces et plus salutaires que le jeu de la voie hiérarchique ; il a travaillé pour sa part à la formation de cette armée propre, aux joues vermeilles, bien nourrie et mieux abreuvée, l'armée du roi Pinard et de la reine Madelon, dans les bras de qui, en novembre, se jetaient les Alsaciennes. C'est ainsi que le diable porta sa pierre à Dieu.

Valeur documentaire aussi. Mais ici ne nous pressons pas et ne confondons pas documentaire et historique. Nous avons déjà pu mesurer l'écart énorme entre ce qui fut écrit par l'auteur pour être publié et les carnets ou les correspondances que les familles ont divulgués après la mort de celui qui les nota. Le carnet d'Amédée Guiard, le recueil de lettres sans nom qu'a publiées et préfacées M. André Che-

vrillon dépassent de beaucoup en accent et en sincérité, toutes les œuvres « anthumes » (j'exhume ce mot d'Alphonse Allais, fort inattendu ici, voilà un cas où l'on s'aperçoit que le mot manquait en effet à la langue). Mais les œuvres de notre génération n'ont pas encore beaucoup d'années à demeurer anthumes. La vraie physionomie morale de la guerre ne se dégagera que dans un demi-siècle, lorsque se liront, se publieront, se compareront, avec la masse et le recul nécessaires, les milliers de carnets et de correspondances conservées dans les familles, les liasses subsistantes des cinq ou six millions de lettres quotidiennes envoyées du front ou au front et d'où sortiront probablement des chefs-d'œuvre. Alors, pourra se dresser dans son ampleur, en dehors de tout souci d'apologétique et d'action, la vraie carte des *Familles spirituelles de la France.*

La vraie littérature de la guerre, on ne la lira elle aussi que dans cinquante ou cent ans. La grande guerre ne se conçoit que comme un fait historique, et un fait n'est historique vraiment que s'il a un avant et un après, s'il possède ses trois dimensions. Laissez-lui le temps d'acquérir la troisième et ce n'est pas seulement l'histoire, c'est le rêve, c'est l'art, c'est la création esthétique qui pourront s'installer dans leur domaine, se sentir les coudées franches, respirer à pleins poumons, créer dans l'espace avec les matériaux d'un chantier intégral.



Aussi, et sauf quelques exceptions qui confirment la règle, la littérature normale — et la meilleure — fut-elle, ces cinq ans, du côté de ceux qui continuèrent à jouer à la balle. J'ai déjà noté la logique avec laquelle M. Paul Valéry fut conduit par l'atmosphère même de ces années à reprendre dans une mine obscure le filon d'or de la poésie mallarméenne. Ainsi l'on peut dire très vigoureusement et il semble qu'on pouvait

prévoir *a priori* que la vraie littérature de guerre serait celle de la vie intérieure. *Un Homme libre* est évidemment une lecture mieux appropriée à la vie de tranchée que *l'Union sacrée* ou la *Croix de Guerre*, et je sais bien que dans toute ma vie militaire je n'ai fait volontiers que des lectures de cet ordre. On lit pour sortir de soi ; mais quand on mène une vie dont l'essence est de vous sortir de vous, on lit pour rentrer en soi. Il y a peut-être un peu d'intempérance et pas assez de paix véritable dans cette capitale *Possession du Monde* qui fourmille d'admirables pages, mais M. Duhamel dont l'œuvre et le nom vont grandir beaucoup a écrit vraiment en ce beau livre de vie intérieure une œuvre que lui imposait son temps.

Parmi ces livres de la vie intérieure, meubles d'art propres à une époque de guerre, je ne veux retenir aujourd'hui que les romans. D'ailleurs le roman seul entre dans la vie intérieure avec tout le recul, l'indépendance et les moyens d'animation nécessaires pour la disposer sur le plan complet et vivant d'une œuvre d'art. Quelle marge n'y a-t-il pas entre la *Nouvelle Héloïse* et les *Rêveries d'un promeneur solitaire* et même les *Confessions*! J'ai retenu, dans la production récente, trois œuvres caractéristiques, de premier ordre toutes trois, et dont lès auteurs ont atteint un point de perfection qui ne leur était pas habituel. (Mais à qui la perfection est-elle habituelle ?) C'est le *Justicier* de M. Paul Bourget, *Solitudes* de M. Edouard Estaunié, et *Fumées dans la campagne* de M. Edmond Jaloux.

Lorsque je lus le *Justicier*, j'avoue que je ne l'attendais pas. Dès le début, M. Bourget comme journaliste (c'était son devoir) et comme romancier (c'était son droit) s'était mis en plein dans la littérature de guerre. Il était même, je crois, arrivé bon premier pour publier un roman sur la guerre : le *Sens de la Mort*, roman à thèse très artificiel selon une de ses vieilles formules ; il avait continué par *Lazarine* et *Némésis*,

ce dernier simplement curieux, d'une imagination épaisse et mal venue. Mais du *Justicier* l'éloge le plus haut et le plus vrai qu'on puisse en faire, c'est qu'il nous donne une autre *Echéance*, cette *Echéance* qui frappa justement Brunetière d'admiration, d'une admiration dont parlant à quelqu'un il concluait ainsi les raisons : « Car vraiment on ne peut savoir la mesure d'un romancier que lorsqu'il a écrit une histoire sans amour, tout aussi bien que l'on ne saurait obtenir celle d'un critique tant qu'il ne s'est pas expliqué sur le XVII[e] siècle. » Si M. Bourget nous donne une troisième nouvelle de la même valeur, leur recueil en un volume demeurera classique.

L'immense ressource, chez M. Bourget, c'est que, derrière ses partis pris rigides et les manies après tout un peu extérieures de son dogmatisme étroit, il demeure une tête parfaitement équilibrée et toujours intelligente, un travailleur avisé, méthodique et sage, qui jusqu'ici n'a donné aucun signe de déclin : lorsqu'il publie un roman médiocre ou mauvais, il ne tarde pas à en écrire un bon. Le public ne peut d'ailleurs jamais compter sur la critique pour le guider dans cette production mêlée : tout ce qu'on pourrait faire, ce serait écrire un petit indicateur, une sorte de Bædeker qui désignerait les endroits où l'on est sûr de trouver, après chaque roman bon ou mauvais de M. Bourget, l'article de lancement et l'article de dénigrement systématique. Pourtant rien ne serait plus intéressant que de marquer de façon désintéressée les réussites et les échecs d'un grand travailleur, robustement doué, qui occupe aujourd'hui la place centrale du roman français.

A quiconque est sensible au plaisir de l'ouvrage bien fait et porté à l'estime de l'artiste qui sait son métier, le *Justicier* donne une satisfaction telle qu'on ne voit pas comment il serait possible, dans cet ordre, d'aller plus loin. Le procédé ordinaire de M. Bourget y apparaît à plein : trois enveloppes

concentriques, moulées l'une sur l'autre et qui ne font qu'un seul être vivant, et qui sont une histoire habilement posée et savamment nouée, un drame individuel de conscience, une question sociale. C'est la construction du *Disciple*, de *l'Étape*, de l'*Echéance*. On aurait profit à démonter l'œuvre de M. Bourget en se plaçant à chacun des trois points de vue successifs. Dans le *Justicier* le dernier élément occupe en étendue le moins de place, mais vraiment en qualité il domine et c'est lui qui donne à tout le récit son allure et son sens, c'est lui qui eût mérité à ce morceau une place de choix dans la bibliothèque positiviste de Comte. Cette question sociale, cette thèse est simple. M. Bourget y renouvelle en somme la doctrine de l'*Etape*, selon laquelle la famille, et non l'individu, constitue la réalité sociale, M. Bourget reprend même un type de l'*Etape*, le vieux professeur républicain et stoïcien, entre deux fils dont l'un se construit au delà de lui et dont l'autre se défait, se dégrade en deça, et l'*Etape* n'était pas du tout un mauvais roman, mais la courte nouvelle du *Justicier* dépasse de beaucoup l'*Etape*, d'abord parce que la réussite de métier est meilleure, et ensuite, et surtout pour deux raisons qu'il importe d'indiquer.

La première est que, dans son travail probe et persévérant pour enrichir son métier et pour nourrir son œuvre, M. Bourget a fait récemment une découverte. Je ne veux pas dire que tout soit toujours bon dans les contributions que M. Bourget demande incessamment à son carnet de notes, à ce que le Dorsenne de *Cosmopolis* appelle son crachoir ; dans son beau *Démon de midi* n'avait-il pas l'idée de verser tout un dictionnaire étymologique des noms propres ramassés on ne sait où, et fort déplacé? Ce que M. Bourget paraît avoir récemment acquis, de beaucoup plus solide et plus fructueux, c'est le goût et le sens du symbole. Il semble avoir été frappé au cours de la guerre par le rapport des événements actuels avec certains mythes antiques, avec les éléments fondamen-

taux de la tragédie grecque. Il en a tiré sa *Némésis*, œuvre assez curieuse, mais où l'architecture symbolique s'édifie bien laborieuse et bien bizarre, et dont les côtés fâcheux m'ont rappelé parfois le *Phalène*. Il a remis ensuite son symbolisme sur le métier, et le *Justicier* est né. Au milieu du *Justicier* se pose, comme sa figure principale, son personnage le plus vrai, de la façon à la fois la plus simple et la plus profonde, un tombeau, celui où le « justicier » finit par faire porter ses deux fils, et dans lequel se réconcilie, s'éclaire et se définit la pleine et grave réalité d'une famille humaine. On a prononcé à ce propos le nom de Fustel de Coulanges et rappelé la *Cité antique* : c'est très juste. Le tombeau du *Justicier* m'évoque l'église de l'*Annonce faite à Marie* et le symbolisme de M. Bourget me paraît ici, par sa source traditionnelle comme par le sens même de son art, assez parent de celui de Claudel.

En second lieu, la conclusion de M. Bourget, d'une si large, abondante et grave générosité, contraste heureusement avec le caractère un peu étroitement agressif de ses romans analogues qui, malgré leurs tendances très positives, sont en somme écrits surtout contre quelque chose ou contre quelqu'un. L'esprit, lancé sur cette ligne, ne s'arrête plus, et quand nous avons fermé un livre qui nous laisse tant de profondes pensées, nous allons sur sa pente plus loin qu'il ne va et nous nous retournons comme pour voir si M. Bourget ne va pas prendre la même route. Puisque cette haine du père s'est apaisée après la mort dans l'intelligence, puisque l'homme de colère a déposé devant la vérité posthume son injurieux fardeau, puisque le même tombeau, par une loi supérieure à l'individu, doit réunir ceux que l'erreur de la vie sépara, ce qui est vrai d'une famille n'est-il pas vrai d'une nation, ce qui est vrai d'une nation n'est-il pas vrai de l'humanité ? Il est nécessaire peut-être de se croire justicier devant un homme comme devant un

peuple comme il était nécessaire que l'abbesse de Jouarre gardât à la société la chasteté qu'elle lui avait promise : mais l'homme doit-il se coucher dans le tombeau en serrant encore sur son visage, comme les morts de Mycènes, ces masques d'or ? Rien ne vaut dans la nouvelle de M. Bourget la résonnance infinie qu'elle laisse après elle, et, dans notre nuit actuelle, la durable phosphorescence de son symbole.

Comme M. Bourget, M. Edouard Estaunié me paraît avoir écrit, dans les trois nouvelles, reliées par le même fil, de *Solitudes*, son chef-d'œuvre. Le cas de M. Estaunié est fort intéressant. Ingénieur, il n'a cessé de pratiquer son métier et il est aujourd'hui, je crois, directeur général des Téléphones ; il figure dans ces deux ou trois cents chefs techniques de services, signalés par la parabole saint-simonienne, qui font marcher la machine matérielle de la France. Ses premiers romans, à caractère autobiographique, sur l'éducation des collèges de Jésuites et sur les déboires de l'ingénieur pauvre, paraissaient l'orienter vers une transposition littéraire de sa vie professionnelle, mais il n'a pas tardé à suivre la direction inverse et à faire de son œuvre littéraire son alibi, sa seconde nature. Il semble, au premier abord, bien bizarre que le même personnage qui chasse à coup de sonneries la solitude des maisons et la paix des cabinets de travail, nous ait donné cette analyse parfaite et profonde de la solitude. Mais, en ces pages minutieuses et tristes, en cette aiguille de glace et de diamant qui fouille si loin, c'est encore l'analyse et l'instrument scientifiques que nous reconnaissons, et ce roman de M. Estaunié rejoint ainsi de façon frappante la poésie de Sully-Prudhomme.

M. Estaunié n'a pas écrit là une œuvre d'analyse personnelle, il n'a point tiré de lui-même, comme Vigny, pour s'en plaindre ou s'y plaire, sa propre solitude. Il a fait, en technicien, en psychologue, en connaisseur minutieux de ce réseau téléphonique qu'est le système nerveux, une étude

objective, admirable de science et de détail. Je ne veux pas résumer ses trois nouvelles, d'une lecture passionnante et d'un art supérieur, mais je puis en résumer le schème théorique. Le malheur de l'homme est d'être seul. *Væ soli !* Mais la vraie solitude n'est point l'absence de société humaine. Un être peut vivre heureux et occupé dans une solitude matérielle complète qu'il peuplera à sa guise : telle solitude d'enfant, de vieille fille, de moine, d'artiste, est une solitude animée, bruissante de choses et d'êtres, peut-être sur terre la figure la plus juste du bonheur égal et constant. Cette solitude, M. Estaunié la reconnaît de loin, mais ne s'en occupe pas. Elle n'intéresserait pas son goût d'analyse aiguë et cruelle, pas plus qu'un avare pur, vivant seul avec son or, n'intéresserait la comédie de Molière. La solitude dramatique, pour M. Estaunié, ne commence qu'avec la présence d'autrui. La vraie, l'horrible solitude, démon torturant de l'humanité, ne s'installe ni chez celui qu'on pourrait appeler le solitaire professionnel qui, l'ayant prise comme vaccin, est immunisé contre son mal, ni chez l'homme des sociétés et des foules. Elle s'établit dans une maison, entre deux êtres qu'elle repousse chacun en lui-même et qu'elle crucifie. C'est, à proprement parler, une maladie de l'amour, comme la jalousie, une maladie qui d'on ne sait quel fond obscur peut apparaître tout à coup en plein bonheur. Un Iago invisible s'établit à côté de l'Othello envahi par ce supplice de la solitude et lui peint désormais Desdémone à sa fantaisie. Ce démon de la solitude tel que le suscite M. Estaunié, nous pouvons aussi le comparer au démon de la perversité d'Edgar Poe : nous sommes sur les mêmes terres mystérieuses de la nature humaine. Et l'on n'en sort que par la mort, le crime ou le suicide. M. Estaunié, en réalisant ce démon, en lui faisant dévorer lentement ses victimes, a jeté dans les abîmes de la vie intérieure un coup de sonde saisissant.

Fumées dans la campagne, de M. Edmond Jaloux, n'a rien d'un coup de sonde et paraît venir au monde dans un paysage harmonieux, attendri et doucement triste de Provence. M. Jaloux, jusqu'ici, demeurait l'auteur de ce beau récit intérieur, frémissant et plein, *Le reste est silence*, auquel *Fumées dans la campagne*, après dix ans, donne un admirable pendant. De l'un à l'autre, M. Jaloux, semble-t-il, a perdu et gagné : on ne retrouve pas toujours dans *Fumées* ce nombre grave, cette musique extérieure autour d'une intériorité lourde, comme un bruissement d'abeilles autour du poids de miel, que l'on aimait dans *Le reste est silence*. *Fumées*, plus étendu, plus détendu, comporte au contraire quelques espaces traînants et quelques négligences, mais il l'emporte par le détail, l'exactitude et surtout l'intelligence aiguë de l'analyse. Celui qui sait goûter les pures qualités classiques, le vrai travail bien fait, le roman construit, la savante composition dans une lumière bien comprise, aimera ce livre et le relira. L'art de M. Jaloux, dans *Fumées*, me rappelle d'assez près celui de Tourgueneff, injustement oublié aujourd'hui, dont Taine apparentait l'art à celui des Grecs. Ce n'est pas un hasard si le titre de *Fumées*, le motif de vie et d'art auquel il correspond se retrouvent dans un roman de Tourgueneff, dont le sujet est d'ailleurs tout à fait différent de celui de M. Jaloux.

« Il regardait les fumées bleues qui montaient, montaient sans fin dans l'air lourd : — On dirait vraiment, dit-il, qu'elles sont alimentées par un brasier énorme. Et pourtant, si nous nous approchions de ces feux, si nous soulevions les feuilles encore intactes, nous verrions qu'il n'y a, au fond, qu'un foyer bien pauvre, à demi éteint, qui consume lentement les dernières fibres sèches. Il en est ainsi de presque toutes les destinées humaines. Considérées à distance, elles font un certain effet. On croirait presque, à notre éclat, qu'il y a en nous une belle flamme dévorante, qui brûle

notre vie et fait flamber nos passions et, dessous, on ne trouverait rien qu'une cendre à peine chaude, qui nourrit mal nos pauvres désirs, tout le reste s'évapore en fumée... »

Hiéroglyphe bleu, motif musical sur lequel chacun peut déployer le roman de ses destinées et des destinées du groupe auquel l'a associé la vie ! M. Jaloux a fait monter ses fumées dans le ciel mélancolique et noble de la campagne aixoise; il y a construit minutieusement, et avec une science achevée des plans, du relief et de la vie, les petites marionnettes humaines qui y font quelques tours et s'en vont. Comme d'ordinaire, dans tout roman qui s'énonce à la première personne, le personnage le plus vivant n'est pas celui qui raconte, Raymond. Et pourtant... Plutôt, il nous paraît le personnage le moins construit, parce qu'il a pour fonction, dans la texture du roman, non de se construire, mais de construire les autres ; il n'y représente pas le vivant, mais la vie ; il n'est pas poussé volontairement en lumière, mais il fait corps avec l'organisation, la respiration même du récit, il nous figure exactement le tas de bois qui s'échauffe et brûle de l'intérieur. La plus belle fumée du livre, c'est ce Provençal traité posément, discrètement, dans le mode mineur, avec une mesure et une minutie discrète auxquelles un connaisseur sourit de plaisir, Maurice de Cordouan. Les personnages de M. Jaloux témoignent d'une belle et pleine valeur humaine, mais ils paraissent garder aussi toute la valeur de documents exacts sur leur milieu local.

***

J'ai voulu tirer de la production de ces dernières années trois romans (on n'en doublerait pas facilement le nombre) que l'on met à part pour les relire, et dont on découvrira mieux, à chaque lecture, la solidité. On ne saurait rien imaginer, en apparence, de plus différent que la concentration

laborieuse et magistrale de M. Bourget; la percée méthodique, aiguë, impitoyable, de M. Estaunié; le récit appliqué, spacieux, égal et plein de M. Jaloux. Et pourtant, si je me reporte d'un coup d'œil aux épithètes qui sont venues ici sous ma plume, je vois qu'elles ont un trait commun et qu'une même racine, sous des synonymes, se retrouve en les trois écrivains. C'est de l'art volontairement construit et charpenté, de l'art équilibré et prévu, et en somme et surtout intelligent. Quelles que soient, dans tous les ordres, les valeurs que ces années tragiques ont pu promouvoir à la lumière, on n'en voit pas de supérieures à cette intelligence ordonnatrice, substance de toute qualité humaine. Je ne veux pas dire que le problème de l'intelligence, de son primat ici ou là, soit résolu, ni surtout qu'il soit simple. Mais cela c'est une autre histoire, et je n'ai pas à sortir aujourd'hui du court secteur où j'ai essayé, sans vouloir conclure trop avant, de repérer quelques points.

ALBERT THIBAUDET

NOTES

La *Nouvelle Revue Française* ne prétend pas embrasser par sa critique l'ensemble de la production contemporaine. Elle y fait un choix très réfléchi et ne s'impose aucun compte rendu de pure courtoisie. Ses notes ont toujours pour but, soit de définir et de classer brièvement une œuvre que l'actualité ou sa propre valeur mettent au premier plan, soit de marquer, à propos d'un livre ou d'une manifestation artistique, qui peuvent être parfois de second ordre, un point de vue ou une idée dont ses collaborateurs sont pénétrés.

Beaucoup de productions relativement importantes peuvent évidemment de cette façon échapper à sa prise. Mais pour remédier dans la mesure du possible aux inconvénients d'un tel système et pour mieux documenter son lecteur, la *Nouvelle Revue Française* se propose de publier dans chacun de ses numéros un court « mémento critique », dans lequel seront signalés tous les ouvrages offrant un titre sérieux à l'attention.

Peut-être même entreprendra-t-elle de mentionner, au fur et à mesure de ses découvertes rétrospectives, tous ceux des ouvrages parus pendant la guerre qui lui sembleront mériter d'y survivre.

*
* *

NOS MORTS : *ÉMILE VERHAEREN.*

Emile Verhaeren est mort le 27 novembre 1916. Par l'ardeur de son âme, le don total de son être et la puissance de son verbe, à lui seul il sut représenter, durant cette formidable guerre, tout son pays.

En reprenant sa tâche, la *Nouvelle Revue Française*, qui eut l'honneur de le compter au nombre des siens, tient à rendre un pieux hommage à cette admirable figure d'un grand artiste qui sut être en même temps un grand cœur.



CHARLES PÉGUY, ALAIN FOURNIER.

La *Nouvelle Revue Française* donnera bientôt des fragments de la *Note sur Descartes*, à laquelle Péguy travaillait d'arrache-pied au moment de la mobilisation et qu'il destinait à notre numéro de septembre 1914. Il est probable aussi qu'elle publiera un peu plus tard des fragments du roman et de la pièce qu'Alain Fournier venait de mettre sur le métier, quand la guerre le prit.

Ainsi s'offrira une occasion toute naturelle de parler de nos deux disparus. Nous l'attendrons; car seule elle nous permettra de pénétrer dans l'intimité de leur talent et de faire revivre avec précision leur mémoire.

Mais nous ne pouvons reprendre aujourd'hui notre tâche d'écrivains sans méditer un instant sur leur sacrifice, sans nous le représenter par le dedans, sans comprendre avec le désespoir qu'il faut, combien toute récompense que nous y pourrons imaginer restera à jamais lointaine, impuissante, dérisoire.

« Morts pour la France ». Il faut ôter à ce titre splendide ce qu'il a pris, pour avoir été mérité, hélas ! par trop de gens, de trop courant, de trop naturel. L'ingratitude du cœur humain est si profonde et si active qu'elle a bien vite rendu ces quatre mots synonymes des plus ordinaires : on ne réalise plus ce qu'ils contiennent ; on a mis sous eux une de ces « idées toutes faites » que Péguy détestait plus que tout au monde ; on s'en sert même, dans bien des cas, pour expédier plus vite et plus commodément les mémoires qu'on n'a pas la force de soutenir.

On ne se représente plus assez, déjà, ce que c'est que de

« mourir pour la France », ce que c'est que de choisir la mort et de la choisir non pas par dépression, ni désespoir, mais dans un moment où l'on est en pleine possession de ses facultés, où on les sent à leur place, prêtes à s'exercer encore. On ne se représente pas ce que c'est que de choisir la mort, non pas en public et avec la perspective d'immenses suffrages, mais au coin d'un bois, loin des siens, entouré de quelques hommes qui ne vous verront peut-être même pas tomber, qui ne sauront rien redire que peut-être : « Le lieutenant, j'crois bien qu'il y est resté », — de la choisir avec l'idée que personne jamais ne comprendra rien à votre dernière heure, avec l'idée que les gens se rassureront sur ce que vous êtes « mort en gloire » et « dans la furie du combat ». On ne se représente pas ce que c'est que de mourir « pour la France », c'est-à-dire, si chère soit-elle et si vivante tant que nous vivons, pour une entité malgré tout, et qui peut-être, chez certains, au moment où ils auraient le plus besoin de son assistance, parce que le cerveau n'est plus libre, se dérobe, se fait hypothétique, les laisse seuls.

On ne se représente pas... Et pourtant c'est tout cela qu'il faut nous représenter, si nous voulons vraiment comprendre ce que nos héros ont fait pour nous et mesurer à quel trésor presque monstrueux d'abnégation nous sommes redevables de vivre encore, de penser, de juger, de jouir. C'est tout cela qu'il ne faut pas que nous perdions un seul instant de vue si nous voulons rendre à Péguy et à Alain Fournier le véritable hommage que nous leur devons.

JACQUES RIVIÈRE



ADRIEN MITHOUARD.

L'occasion se représentera de tracer la noble et douce figure d'Adrien Mithouard et de fixer la place qu'il doit prendre parmi les conducteurs de la pensée française, de la

fierté française, de l'art français, avant cette guerre qu'il avait prévue. On montrera comment le point de vue de Mithouard tentait d'embrasser le champ le plus vaste, soit qu'il mariât, dans son classicisme, la cathédrale, Nicolas Poussin et Renoir, soit qu'il étendît la terre natale et son amour pour elle jusqu'aux marches de l'Occident. Catholique romain, il fut l'homme de toute la France, de toutes ses époques et de tout son rayonnement, il s'efforça de faire de sa cause la cause de l'Europe et de la Chrétienté. Il semblait entre tous désigné, durant nos épreuves, pour la représenter devant le monde, en qualité de « maire de Paris ». Il le fut. A défaut du titre, il en eut le prestige et la force d'âme. Par sa bouche, Paris parla vraiment français. A une époque où l'éloquence eut tant d'occasions de se montrer, telle de ses harangues se place parmi les plus belles, tout à côté de celles de nos grands chefs militaires, des ordres du jour de Joffre, de Foch et de Pétain, de l'allocution immortelle du général Fayolle aux hauts notables de Mayence. C'est que son métier n'était pas de parler ; il parlait comme il écrivait, pour agir, dans la conviction de l'acte. C'est qu'il voyait les choses de plus près et qu'il les étreignait avec plus de virilité et de tendresse que ne le pourra jamais faire un politicien ou un orateur de métier — je ne dis pas un politique. Laissant de côté les vertus privées qu'ont appréciées ses amis et les talents que les amis de l'art regrettent, j'estime qu'il convient de saluer aujourd'hui sa mémoire dans le rôle civique qu'il tint jusqu'à la mort. Adrien Mithouard se montra digne de la France, quand justement elle atteignait au plus haut point de dignité.

HENRI GHÉON

***

BELPHÉGOR (Essai sur l'esthétique de la présente société française) par *Julien Benda* (Emile-Paul, 1918).

Nous n'avons pas toujours été tendres ici pour M. Benda.

Peut-être même avons-nous fait preuve envers lui de quelque injustice. Pour un peu son dernier livre me donnerait des remords de la façon par trop fraîche dont nous avons accueilli les précédents.

On ne peut pourtant pas dire que son aspect soit beaucoup plus avenant. M. Benda, pas plus cette fois que les autres, ne vient au lecteur le sourire aux lèvres. Il reste résolument rechigné et s'occupe de se montrer sans cesse aussi désobligeant que possible. Il a trop peu de violence pour faire un satirique : il y a quelque chose en lui de trop confortable ; pour rien au monde il ne se donnerait la peine de rugir. Et non plus il n'a pas la fibre morale assez sensible pour s'élever jusqu'à la véritable indignation. Simplement il n'aime pas ses contemporains et il s'applique méthodiquement à le leur faire voir. Une petite rancune bien logée habite son cerveau et lui dicte un tas de jugements désagréables sur leur compte. Il leur revaut en détail et avec précision tout ce que le siècle lui a fait. Je ne puis m'empêcher d'apercevoir à la racine de toute sa critique ce « ressentiment » que Nietzsche, en une généralisation peut-être un peu hasardeuse, dénonce comme la passion fondamentale de l'âme juive.

Mais, si déplaisante que puisse être une telle inspiration, il n'en faut pas méconnaître la valeur : elle met M. Benda sur la voie de plus d'une vérité que la bienveillance ne lui eût sans doute jamais enseignée. « La haine donne du génie », écrit-il dans *Belphégor*. Et la mauvaise humeur donne de la perspicacité. A force d'en vouloir à son époque, M. Benda arrive à distinguer ses tares réelles. Activée et comme ventilée par sa rancune, son intelligence pénètre fortement jusqu'à l'essence de notre présente mentalité esthétique et en saisit d'emblée le défaut.

Il est certain que la part faite à la sensibilité, aussi bien dans la perception que dans l'élaboration artistique, est devenue aujourd'hui exorbitante. D'une part le lecteur,

l'auditeur, le spectateur ont pris l'habitude de ne présenter à l'œuvre d'art que la surface la plus susceptible à la fois et la plus informe de leur âme, de ne tendre vers elle que leurs antennes les plus instinctives et de ne la saisir que par un quelque chose qui n'est même plus l'esprit de finesse, mais une intuition à peine distincte de la volupté. On étonnerait beaucoup l'élite du public contemporain si on lui disait qu'il peut y avoir en face de l'œuvre d'art une autre attitude que de frémir à son contact, que de la deviner, que d'aller la chercher à tâtons, et dans un enivrant à peu près, par le cœur et par les sens.

Mais on étonnerait encore bien davantage sans doute le créateur, si on lui disait qu'il a à tenir compte d'autres indications que de celles que lui fournit sa sensibilité. Il en est venu peu à peu à penser que tout son génie consistait dans la qualité plus ou moins originale de ses sensations ou de ses impressions. La façon dont sont tressées les fibres de son nerf optique, ou le rythme inédit des battements de son cœur : voilà ce qui forme à son avis non pas seulement l'essentiel, mais le tout de ses dons. Quand il compose, il croit devoir n'écouter que cette voix raffinée, capricieuse, incohérente, qui monte des entrailles de son esprit : les harmonies éloignées, difficiles, problématiques parfois, à tout prix nouvelles qu'elle lui dicte, s'il parvient à les noter, il est content. Suivre son instinct jusqu'où il voudra bien le conduire, obéir plus loin qu'on n'a su faire jusqu'à lui à son système nerveux, se rendre sensible à des rapports qui avaient jusque là défié l'aperception : voilà toute sa tâche, c'est à quoi s'applique et se borne toute son ambition.

Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas de nier que l'art ait son origine et sa fin principales dans notre sensibilité. Malgré tout c'est bien dans « le charme de sentir » qu'il prend naissance et c'est bien « le charme de sentir » qu'il doit premièrement nous faire éprouver. M. Benda va trop loin quand il

affirme que « l'émotion esthétique est le type de l'émotion à base intellectuelle ». Il va trop loin aussi quand il introduit plus ou moins ouvertement cette idée que l'artiste doit être d'abord une intelligence. (Peut-être est-ce sa cause personnelle qu'il plaide ici secrètement et n'insiste-t-il si fort sur ce point que pour se prouver à lui-même que son insuffisante sensibilité, dont il ne peut manquer d'avoir conscience, ne l'empêche pas d'être un artiste.)

En tous cas, même s'il mêle à sa thèse quelque exagération, M. Benda a raison quand il se scandalise de cette opinion aujourd'hui courante que l'artiste n'a rien à faire qu'à sentir avec le plus d'intensité possible et que son œuvre n'est rien de plus que le prolongement, l'épanouissement de son émotion. Il touche vraiment le point sensible et le défaut capital de tout notre système esthétique actuel quand il nous reproche de nous montrer persuadés « que le « pur exercice » de l'émotion en est aussi l'intellection » : « Leur argument, écrit-il, en ce désir que la réelle intelligence d'un sentiment soit prolongement du sentiment lui-même, c'est que — historiquement — ceux qui montrèrent, sur tel sentiment humain, les vues les plus profondes sont des êtres qui ont *éprouvé* ce sentiment, qui l'ont *vécu*. Admettons le fait. Mais la vraie question, ici, est celle-ci : l'activité par laquelle ils formèrent ces vues profondes sur un état du cœur est-elle *de même nature* que celle par laquelle ils le vécurent ? Peut-on passer de l'une à l'autre par « dilatation », c'est-à-dire par continuité ? Ou bien y a-t-il entre elles deux, et malgré que la première requière peut-être la seconde comme antécédent nécessaire, une dualité d'origine, un hiatus ? C'est là de ces questions qu'il suffit qu'on pose pour qu'on les résolve. J'admets qu'une Lespinasse trouve cette vue profonde sur un mouvement humain : « La plupart des femmes n'ont pas besoin d'être aimées ; elles veulent seulement être préférées », parce qu'elle a *vécu* le tourment d'aimer sans

retour ; je ne crois pourtant pas qu'elle la trouve par un pur *prolongement* de son action de souffrir, mais bien en faisant appel à une tout autre fonction, qui est une faculté singulièrement aiguë de former des concepts et de les lier entre eux ; j'ose croire (qu'on me pardonne cette lèse-démocratie) que la petite ouvrière sans culture, qui n'a pour elle que sa douleur, pourra la « dilater » jusqu'à la fin de ses jours sans trouver jamais rien de pareil. » (Pages 94-95.)

Un peu plus loin M. Benda remarque la «haine» des esthètes d'aujourd'hui « pour la *transcendance* de l'auteur par rapport à son sujet ; haine toujours vive, quelque sujet que traite l'artiste, parce que toute transcendance implique jugement et liberté d'esprit ; mais qui s'exaspère tout particulièrement quand ce sujet est le cœur humain. C'est ce qui apparaît en toute lumière dans leurs sorties contre l'analyse, qu'ils n'aiment déjà guère quand elle s'applique au monde inanimé, mais qu'ils poursuivent de leur furie, quand elle s'attaque à l'âme humaine. » (Page 99.)

Ici M. Benda nous rend un signalé service en énonçant, dans son langage un peu raide mais au moins précis de philosophe, le préjugé qui embarrasse toute la création contemporaine et qu'il nous faut au plus tôt secouer, si nous voulons qu'elle se développe harmonieusement dans de nouvelles voies. C'est le préjugé de l'immanence de l'auteur à son œuvre. C'est un fait, que depuis le romantisme, les artistes et les écrivains ont travaillé à se rapprocher de plus en plus de la chose qu'ils avaient à exprimer et à se confondre de plus en plus avec elle. Ils ont compté comme un progrès chaque intermédiaire intellectuel qu'ils ont cru pouvoir supprimer entre eux et elle. En particulier, quand cette chose était le cœur humain, au lieu d'en entreprendre l'étude, comme eût dit Stendhal, ils se sont appliqués uniquement à l'épouser avec le plus d'étroitesse et d'aveuglement possible. Leur idéal constant a été non pas de comprendre et de décrire de mieux en mieux

les passions, mais de les subir et de les mimer de plus en plus près. Le lyrisme a presque partout remplacé l'analyse. Il est devenu la forme normale de l'expression psychologique.

Nous avons fait du chemin depuis Stendhal. Le langage n'est plus le moyen d'élucider et de fixer les différents aspects de la sensibilité. Il n'est plus un moyen du tout ; il est un effet. Il résulte directement des mouvements émotionnels auxquels toute la fonction de l'écrivain consiste désormais uniquement à se prêter. Il ne les traduit plus qu'en les imitant. Pour le perfectionner, on cherche non pas à le rendre plus clair, plus explicite, plus logique, mais au contraire à l'appliquer plus étroitement sur la chose qu'il a à exprimer et à le faire adhérer plus complètement à son essence particulière. Le rêve, c'est qu'il se fasse aussi obscur qu'elle. On attend, on désire qu'il perde toute sa vertu d'abstraction et qu'il devienne sourd et brut comme elle. C'est pourquoi, à la limite, il n'est même plus nécessaire d'employer des mots formés, reconnaissables : des bruits, des cris suffisent ; ou cette « onomatopée abstraite » que Marinetti définit « l'expression sonore et inconsciente des mouvements plus complexes et mystérieux de notre sensibilité » et dont il donne cet exemple savoureux : « Dans mon poème *Dunes*, l'onomatopée abstraite *ran ran ran* ne correspond à aucun bruit de la nature ou du machinisme, mais exprime un état d'âme. » Le futurisme dans ses pires extravagances reste parfaitement conséquent avec la tendance générale de l'art contemporain.

Il est bien évident que nous sommes perdus si nous ne mettons pas un terme à cette tendance, si nous ne cessons pas immédiatement de vouloir identifier la parole avec la chose qu'elle a à traduire, si nous ne dégageons pas l'auteur de cette sorte d'ensevelissement dans sa matière où il est tombé. Il faut que le créateur fasse appel de nouveau à cette faculté de « former des concepts et de les lier entre eux »,

que M. Benda a raison de croire seule capable de nous fournir une haute littérature psychologique. Il faut, au moment où les plus belles qualités françaises semblent se réveiller, que nous retrouvions le secret de la transcendance et le goût de l'analyse.

Mais justement je suis persuadé que ce renouveau est déjà commencé et je reproche vivement à M. Benda d'y fermer les yeux. C'est ici que sa misanthropie, après l'avoir servi, le perd. Il a trop de désir de nous surprendre en faute pour s'apercevoir du moment où nous n'y sommes plus. Il est visible qu'il ignore, ou qu'il comprend mal, le rôle que tous les jeunes artistes s'accordent aujourd'hui pour attribuer à l'intelligence dans la composition de l'œuvre d'art. Et je ne dis pas d'ailleurs que l'emploi qu'ils lui réservent soit tout à fait approprié. (Il y aura bien des choses à dire là-dessus.) Mais enfin c'est un signe.

C'était un signe aussi, et que M. Benda n'aurait pas dû méconnaître, que l'application qu'a toujours montrée la *Nouvelle Revue Française*, dès avant la guerre, à défendre et à faire valoir les vertus intellectuelles en art. Sans oser nous inculper formellement, par plusieurs passages empruntés à des collaborateurs importants de notre recueil, M. Benda semble insinuer que nous sommes tous ici de purs « émotivistes ». C'est un point que je ne lui accorderai jamais. Sans doute nous n'avons jamais eu une doctrine d'ensemble qui fût parfaitement cohérente. Nous avons même refusé d'en avoir une. Mais enfin si quelqu'un a travaillé à désembourber la littérature du Symbolisme, à la faire sortir du lyrisme pur et inarticulé, à rendre de la faveur aux genres qui exigent du raisonnement, de la composition et de l'artifice, c'est bien nous. On verra peu à peu l'importance de ce que nous avons réalisé dans ce sens. Quand l'art intellectualiste, aujourd'hui en bouton, se sera complètement épanoui, on s'apercevra que nous en avons été les précurseurs véritables

et on reconnaîtra, en particulier, j'en suis sûr, dans l'évolution d'un André Gide, un des plus curieux et des plus savants efforts qui aient jamais été tentés par un écrivain pour discipliner sa sensibilité et lui faire produire, sous l'action de l'intelligence, des fruits dont elle ne semblait pas d'abord capable.

JACQUES RIVIÈRE

***

EXPOSITION BRAQUE (Galerie Léonce Rosenberg).

Aucune œuvre mieux que celle de M. Braque ne permet de comprendre à la fois l'importance et l'insuffisance de ce que le cubisme nous apporte. Elle constitue, avec celle de Picasso, une sorte de « rappel à l'ordre » et tout peintre, en l'analysant, doit sentir, s'il est sincère, qu'il lui faut, pour trouver son salut, tenir compte, tout au moins dans une certaine mesure, des recherches dont elle témoigne et dont elle est le résultat.

L'atmosphère de la galerie L. Rosenberg n'est pas encore celle d'une crèche où s'ébattent des naissances ; elle est morose et pesante comme celle d'un hypogée. On assiste réellement à la mort de quelque chose, et on participe aussi à ce grand recueillement qui précède les éclosions. Les promesses spirituelles y sont certes moins affirmées que les renoncements : « Je ne sais pas encore ce qu'il faut faire, dit souvent l'un des principaux cubistes, mais je commence à savoir ce qu'il ne faut pas faire. » Le cubisme est, comme toutes les formules de transition, autant destructif que constructif.

Qu'est-ce que les cubistes, et en particulier M. Braque, ont détruit, et dans quelle mesure ce qu'ils ont supprimé était-il haïssable ? L'amateur, qui a dans l'œil les gammes colorées impressionnistes et post-impressionnistes, ainsi que la facture lâchée et chanceuse si fort en honneur de nos jours, ne manquera pas d'être révolté, offusqué par les toiles du peintre austère qu'est M. Braque. Ici, plus de ces subtils rapproche-

ments de tons faux, acides, de ces déliquescences colorées, cultivées avec tant de talent par les « fauves » dont le maître est Matisse. M. Braque réalise des harmonies saines, pleines, par tons rompus, il se sert d'accords-types, empruntés d'ailleurs au répertoire des peintres en bâtiment, derniers héritiers de la tradition picturale, disent les cubistes. En effet, ces artisans, mieux que les peintres de l'Ecole, connaissent les formules, les procédés élémentaires de la peinture. Leur demander les moyens de réintégrer celle-ci dans ses limites propres est un acte d'humilité qui commande le respect, si on considère que M. Braque possède une habileté qui eût pu lui permettre d'être un puissant et charmant peintre « baroque ».

Mais où la révolte de l'amateur impressionniste devient intolérable, c'est lorsqu'il constate le renoncement total de M. Braque à *l'éclairage*. La rupture avec l'école précédente est ici affirmée avec violence. Les formes baignent dans une atmosphère idéale, absolue. Le tableau est constitué par le développement plastique d'une lumière dont le cerveau du peintre est l'unique foyer. Vérité éternelle, enseignée par les Musées, niée par l'impressionnisme et que Cézanne a rappelée aux jeunes peintres lassés de la poursuite de cette chimère : la fixation des phénomènes lumineux. Suivons attentivement l'effort de M. Braque, rejetant l'étude des propriétés photographiques de la couleur, délivrant le ton prisonnier de l'accidentel et essayant de lui donner un sens général, une valeur pure.

Mais la conquête la plus importante qu'aient faite les cubistes est la composition. Depuis l'impressionnisme, les plus savants tableaux réalisaient tout au plus un « arrangement » qu'une fantaisie du peintre ou du hasard eût pu transformer en un autre, aussi plaisant. Ici tous les éléments sont réunis avec une rigueur sans défaillances. Un tableau cubiste est une véritable conglomération d'objets en un tout indé-

faisable, dont on ne peut rien retirer ni à quoi l'on ne peut rien ajouter sans le détruire.

Aux qualités essentiellement cubistes de constructeur, M. Braque joint une adresse singulière à manier la matière picturale. Les « cuisines » de Gustave Moreau broyant des pierres précieuses sont jeux faciles à côté de l'extraordinaire raffinement auquel il arrive. Chez lui le sable, la crasse, les matières les plus terrestres sont ennoblies avec une science indépassable.

Nous serons moins satisfaits si nous analysons l' « écriture » picturale de M. Braque. Si ses accords de tons sont les plus prévus (ce qui à mon avis est une vertu), son dessin est au contraire inattendu, surprenant : il le découvre à neuf dans chaque toile. J'ai noté autant de façons de représenter un verre, par exemple, que de tableaux. Ceci s'expliquerait si le but du peintre était d'analyser différents verres, pris dans la réalité immédiate. Mais il ne s'agit, pour le cubiste pur, que d'exprimer le verre « en soi ». Force nous est donc de constater, chez cet artiste si soucieux de nécessité, un curieux relâchement de la discipline, lorsqu'il crée ses formes. L'explication de cette anomalie n'est pas difficile à trouver : les cubistes ont borné leur effort à l'étude de la seule nature-morte, dont on connaît les sempiternels éléments : guitare, bouteille, verre, pipe, etc. Les motifs étant limités à l'extrême, force fut, afin d'obtenir la variété indispensable, de ne point soumettre le dessin des objets à des lois aussi rigoureuses que la couleur. Donc, point de règles fixes pour exprimer la forme du verre, mais une liberté, qui, chez d'autres, pourrait être baptisée fantaisie, mais que l'atmosphère disciplinée de l'école nous oblige à qualifier d'anarchie. En somme les tableaux cubistes sont construits surtout par la couleur. La forme des objets épouse les contours des nappes colorées qui réagissent les unes sur les autres selon la plus ou moins grande puissance expansive du ton.

Violence grave : la forme est ici, comme dans l'impressionnisme, subordonnée à la couleur, donc détournée de son rôle traditionnel, qui est de constituer l'architecture préalable du tableau, de conserver, malgré ce qu'en disent certains peintres cézannisants, une relative indépendance, d'être le support indestructible d'une couleur, hélas ! périssable. Les cubistes, partant d'une conception sans conteste plus élevée que celle des impressionnistes, arrivent, par leur renoncement à la hiérarchie des valeurs dont l'homme est le sommet, à un nivellement des motifs picturaux aussi insupportable que la confusion impressionniste. En effet, de suppressions en suppressions, ils ont éliminé le portrait, le nu, le paysage. Obéissant à une espèce de dialectique négative et poussant plus loin dans un autre domaine leurs sacrifices par en haut, ils ont non seulement accordé à la couleur la prédominance sur le dessin, mais aux moyens mêmes la prédominance sur le but. Ils ont été ainsi aux extrêmes limites de leur hiérarchie à rebours [1].

Mais il ne sied sans doute pas de trop s'alarmer des manques de mesure des cubistes, à une heure où toutes les lois picturales sont à redécouvrir. Souhaitons-leur plus de santé morale. Rendons grâce à l'effort d'artistes qui ont donné à nouveau droit de cité à la volonté intelligente. Ce sont presque les seuls qui puissent raisonner sur la peinture et justifier leurs raisonnements par des œuvres suffisantes. Avouons enfin qu'il était peut-être nécessaire qu'ils insistassent un peu lourdement sur leur langage aux dépens de la chose dont on doit parler. Car sans leurs sermons, nous eussions certainement mis plus de temps à accomplir cet effort vers l'intellec-

1. Si j'ai noté avec sévérité la faute qui consiste à humilier le dessin, langage spirituel, devant la couleur, langage sensuel, c'est que je ne partage pas l'opinion d'esprits simplistes, qui ne voient dans l'organisation d'un tableau cubiste qu'un jeu décoratif, comparable à celui que réalise un tapis.

tualisation de l'art, qui doit faire de nous, à nouveau, non les jouets des phénomènes, mais des législateurs, des classificateurs de phénomènes ; en un mot : des Constructeurs.

ANDRÉ LHOTE



PREMIER REGARD SUR L'ALLEMAGNE

C'est une tâche bien malaisée de reparler de l'Allemagne depuis que, pour tant de gens, elle est devenue la « Bochie ». Il y a tout à parier que neuf lecteurs sur dix trouveront que « c'en est assez comme cela », qu'on a eu assez de mal à en finir avec elle, à la « retrancher de l'être », comme disait Péguy, et qu'il est au moins prématuré de rappeler qu'elle vit encore. Et pourtant elle vit encore; c'est un fait. A la place où était l'Allemagne de 1914, il existe quelque chose, une masse nombreuse, dense, énorme, avec laquelle il faudra malgré tout terriblement compter, à propos de laquelle il ne faudra pas un instant perdre de vue le mot de Nietzche: « En défaveur de la guerre on peut dire : elle abêtit le vainqueur, » qui s'est si exactement vérifié pour elle-même précisément, après 1870. Ce qui restera de l'Allemagne après la saignée réelle et financière de la guerre, après le démembrement territorial et politique, la ruine matérielle que lui apporteront les conditions du traité de paix, sera assez *existant* encore, assez redoutable pour qu'elle continue à servir de stimulant à l'énergie, à la vigilance nationale françaises. Il est donc nécessaire, plus que jamais, d'ouvrir les yeux, d'être aux écoutes, et dans tous les domaines, — spécialement dans celui qui est le plus difficile à circonscrire, à approcher par les méthodes scientifiques, celui de l'opinion, des états d'âme, de l'évolution psychologique, de ce que les Allemands appellent d'un joli mot «*Stimmung*», et d'un mot pédant « *Weltanschauung* ». L'un et l'autre trouvent leur expression malgré tout la plus adéquate dans la production littéraire, bonne ou mauvaise, et dans la presse quotidienne. Etre aux aguets, c'est ce que nous

nous proposons ici; et si nos moyens d'investigation, dans un pays et à une époque où les questions économiques ont une influence aussi prédominante, nous ouvraient quelques perspectives sur cette sphère, jusqu'ici en dehors des préoccupations de la *Nouvelle Revue Française*, nous ne négligerions pas de signaler ce que là aussi nous aurions pu voir ou entendre.

Qu'un rapide coup d'œil en arrière et sur les quatre années de guerre, nous soit d'abord permis pour établir plus facilement la situation présente :

Le phénomène le plus frappant est celui-ci : que dès le commencement de la guerre tous les éléments *avancés* jeunes, les seuls qui semblent porter le peu de puissance germinative encore constatable dans l'intellectualité allemande des trois derniers lustres — se sont résolument *détournés* du militarisme, de l'impérialisme, qu'une partie d'entre eux combat ouvertement, tels les groupes de l'*Action*, du *Sturm*, des *Weisse Blaetter*[1]. D'autres, et jusqu'à l'affectation, ont ignoré la guerre, la reléguant au rang des contingences qui n'influencent en rien ni l'art ni la haute intellectualité.

Dans les revues qui correspondraient le plus, comme ton, comme moyenne d'opinion (pour autant qu'on puisse risquer la comparaison, et j'en demande d'avance pardon à qui de droit, mais il faut bien donner un fil indicateur) à ce que sont en France la *Revue des Deux Mondes*, voire la *Revue de Paris* (ceci indique assez le côté approximatif de ma comparaison), telle la *Neue Deutsche Rundschau*, des opinions souvent opposées se faisaient jour. Il y avait même parfois lieu de s'étonner de la liberté que la censure allemande laissait prendre dans le domaine de la spéculation, des considéra-

1. *Die weissen Blaetter*, revue interdite dès la première année de guerre ; depuis éditée à Zurich, elle est dirigée par René Schickele, auteur allemand-francophile et pacifiste, né à Strasbourg, révolutionnaire comme tendance, c'est certainement une des plus intéressantes revues littéraires allemandes d'aujourd'hui.

tions générales. Il est vrai qu'elles étaient le plus souvent rédigées en un style si abstrait, si talmudique qu'elles ne pouvaient aller qu'à un public extrêmement restreint et que surtout elles ne risquaient guère d'entraîner. J'ai dit « talmudique » et ceci m'amène à signaler la proportion, j'allais dire la prépondérance de l'élément juif dans la vie intellectuelle allemande. Cette proportion est tellement importante qu'on se l'exagérera difficilement : critique, théâtre, journalisme, production littéraire (bellétristique, proprement dite) sont envahis par les israélites ; ils sont partout, avec leur esprit souple tour à tour et incisif, apportant comme un levain indispensable autant que dangereux à l'informe pâte allemande, leur sens critique, le sentiment aigu qu'ils ont du défaut de la cuirasse, leur flair, leur don d'insinuation, de pénétration psychologique, leur sensualité; certains traits de leur caractère ressemblent à ceux du caractère allemand et les renforcent : l'utilitarisme, l'absence de tradition, de convention, d'entrave (*Voraussetzungslosigkeit*).

Pour ne citer que les noms les plus célèbres : Rathenau, Harden, Max Reinhardt, Siegfried Jacobson, Liebermann, Werfel, Karl Sternheim, Emile Ludwig sont juifs. J'en ajouterais des douzaines au courant de la plume. C'est un chapitre sur lequel il y aura beaucoup à dire dans la suite.

Rien de plus frappant que le contraste de la littérature de guerre en Allemagne et en France. La médiocrité de la forme, la vulgarité de la pensée, l'absence de facultés plastiques, autant qu'émotives, est ce qui caractérise le livre de guerre allemand en même temps qu'un manque total d'originalité. Il n'en est presque pas un que, même parfaitement neutre de sympathie, on puisse lire sans éprouver une sorte de répugnance.

Ce qui a paru en France de plus médiocre, de plus courant, — et Dieu sait combien difficilement se satisfont, même du meilleur, ceux qui se sont battus, paraît encore d'une qualité

exquise en regard de la moyenne de la production allemande. C'est ainsi que j'ai entendu, en Suisse, un représentant attitré de ce groupe nombreux d'intellectuels de gauche pacifistes, prôner le livre de Barbusse comme *l'un des plus beaux qui ait été jamais écrit* et faire un cas énorme de son pendant austro-allemand *Menschen im Krieg* de Latzko, qui m'a paru comme une hideuse et honteuse caricature du *Feu.* Cependant si l'on concluait de là que la jeunesse allemande est allée à la guerre avec moins d'enthousiasme, moins d'exaltation et moins d'esprit de sacrifice que celle des autres pays, on risquerait de se tromper du tout au tout.

Depuis l'armistice, il n'y a plus aucun groupe qui fasse noyau, qui reflète une partie importante et coordonnée de l'opinion. La déroute est telle, partout, qu'il est presque impossible de parler même de grands courants, et ceci est très difficile à comprendre pour des Français habitués à se sentir comme une « nation individu » ; l'absence de continuité de la conscience nationale, dans le temps et dans l'espace, fait de l'Allemagne un agglomérat plutôt qu'un organisme. « L'Allemand, disait Bismarck, qui le connaissait un peu, n'a pas de conscience nationale, il n'a qu'un sentiment dynastique ». Cela a pu se modifier depuis 1870, mais certainement beaucoup moins qu'on ne le croit. Or, un agglomérat est à la fois plus et moins dangereux qu'un individu ; en tout cas il est beaucoup plus difficile de prévoir et de définir ses réactions ?

Nous nous réservons d'entrer par la suite plus avant dans le détail de la production littéraire et théâtrale autant qu'artistique pendant la guerre, là où elle nous en semblera valoir la peine, de signaler les courants d'idées qui nous paraissent les plus curieux ; plus d'un se perdra dans le sable ; rien dans ce pays n'a encore, ou n'a plus forme assurée.

ALAIN DESPORTES

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.

FONTENAY-AUX-ROSES. — IMP. L. BELLENAND.





SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE
10, RUE DE L'ODÉON. — TÉL. : FLEURUS 17-29

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

Prix (majoration comprise)

Collection in-16 raisin, décorée d'ornements.

ANDRÉ SALMON. — **Histoires de Boches**, ornements de GUY DOLLIAN. Prix 3 30

ANDRÉ BILLY. — **La Malabée**, ornements de LABOUREUR. . . 3 30

EUGÈNE MONTFORT. — **Mon Brigadier Triboulère**, *roman*, dessins d'ALBERT MARQUET . . . . 4 »

EMMANUEL BOURCIER. — **Gens du Front**, ornements de LOUIS CHARVE. Prix . . . . 4 »

JACQUES CHENEVIÈRE. — **L'Ile Déserte**, *roman*, ornements d'ANDRÉ HOFER. Prix 4 50

GUY DE POURTALÈS. — **Marins d'eau douce**, ornements de CARLÈGLE. Prix 4 50

JACQUES BAINVILLE. — **Petit Musée Germanique** . . . 4 50

JEAN COCTEAU. — **Le Potomak**, *roman*, 95 dessins de l'auteur. 4 50

Collection in-8 raisin.

JEAN VARIOT. — **Les Grandes Heures de Ribeaupierre**, orné de 12 dessins gravés sur pierre par ANDRÉ HOFER 4 50

Collection in-32 coquille, reliée, sur vélin à la forme, décorée d'ornements.

RÉMY DE GOURMONT. — **Les Pas sur le Sable** (inédit), ornements gravés sur bois par ALEXANDRE NOLL. . . . . 5 »

ÉDITIONS D'ART A TIRAGE LIMITÉ

RUDYARD KIPLING. — **Poème à la France**, orné par GUY DOLLIAN. Prix . . . . 30 »

SHAKESPEARE. — **Le Roi Lear**, traduction de PIERRE LOTI et ÉMILE VEDEL, sur vélin de Rives, bois gravés d'IVAN LEBEDEFF . . . . 50 »
Tirage limité à 460 exemplaires numérotés.

CERVANTÈS. — **Le Jaloux Carrizalès d'Estramadure**, orné de bois gravés par LOUIS JOU, sur vélin de Rives. . . . . 50 »
Tirage limité à 450 exemplaires numérotés.

EN SOUSCRIPTION JUSQU'AU 31 JUILLET 1919

Collection in-4 écu.

ABEL BONNARD. — **La France et ses Morts**, poème; frontispice et ornements de FRANÇOIS-LOUIS SCHMIED.
215 exemplaires sur vergé d'Arches. . . . . 25 »
35 exemplaires sur japon impérial . . . . 60 »

ANDRÉ SALMON. — **Le Manuscrit trouvé dans un chapeau**, avec 18 dessins de PICASSO.
750 exemplaires sur vélin de Rives. . . . . 25 »
dont 50 signés par les auteurs, au prix de. . . . . 60 »

MERCVRE
DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (VIe)

TRENTIÈME ANNÉE. — PARAIT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : ALFRED VALLETTE

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 16 de chaque mois et forme tous les ans six volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'Étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières paraît en volumes à bref délai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

PRIX DU NUMÉRO

France............	**1 fr. 50**	**Étranger**..........	**1 fr. 75**

ABONNEMENT : LES ABONNEMENTS PARTENT DE TOUS LES NUMÉROS.

FRANCE		ÉTRANGER	
UN AN..............	32 fr.	UN AN..............	37 fr.
SIX MOIS..............	17 »	SIX MOIS..............	20 »
TROIS MOIS............	9 »	TROIS MOIS............	11 »

Envoi franco d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*, sur demande adressée rue de Condé, 26, Paris (6e).

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAI
35 ET 37, RUE MADAME, PARIS, VIe. — GASTON GALLIMA

POUR PARAITRE EN JUIN 191

MARCEL PROUST

DU COTÉ DE CHEZ SWAN
A L'OMBRE DES JEUNE
FILLES EN FLEUR
PASTICHES ET MÉLANGE

PAUL CLAUDEL

L'OURS ET LA LUN
LA MESSE LA-BA

PAUL VALÉRY

LA SOIRÉE AVEC MONSIEUR TESTE
INTRODUCTION A LA MÉTHODE
DE LÉONARD DE VINC

JULES ROMAINS

PUISSANCES DE PARI

PIERRE HAMP
LA PEINE DES HOMMES

LES MÉTIERS BLESSÉ